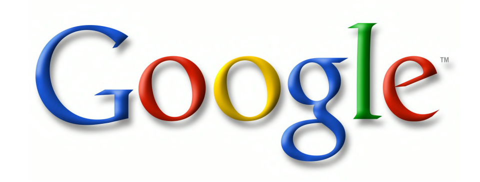



HDI
HW 5H77 %

VUES

SUR

COND AVÈNEMENT DE J. C.

OU

ANALYSE

L'OUVRAGE DE LACUNZA

CETTE IMPORTANTE MATIÈRE.

A PARIS

BERHART, Imprimeur Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 12.
ÉQUIGNON JUNIOR, Libraire, rue de la Harpe n°. 115.

1818.

De l'Imprimerie de J.-M. EBERHART, Imprimeur du Collége Royal de France, rue du Foin Saint-Jacques, n. 12.

MESSIÆ ADVENTUS

CUM GLORIA ET MAJESTATE.

(AVÈNEMENT DU MESSIE DANS SA GLOIRE.)

L'AUTEUR de ce traité, qui prend le nom de Jean-Joseph Aben-Ezra, et se qualifie juif converti, est Emmanuël Lacunza, jésuite espagnol, réfugié en Italie lors du désastre de sa Société. On m'a communiqué une copie de cet ouvrage, écrit en latin; elle forme 3 volumes in-4°, ensemble 1657 pages, d'un caractère moyen. C'est sur cet exemplaire qui vient de bonne main, qu'à été faite la présente analyse.

Le sujet de l'ouvrage, comme le titre l'indique, est l'avènement glorieux de Jésus-Christ. Nous croyons tous cet avènement; et c'est un des articles de notre symbole. Mais quand doit-il avoir lieu, et que fera J. C. dans cet avènement? Ici commence la division.

Beaucoup se persuadent que J. C. ne reviendra sur la terre que le dernier jour de la durée du monde, et pour juger tous les hommes qui, étant morts antérieurement, ou mourant alors, seront ressuscités, pour entendre prononcer l'arrêt qui statuera sur leur sort éternel. C'est l'opinion vulgaire. Mais, comme il y a beaucoup d'évènemens d'une grande importance, et notamment un règne de mille ans, qui, selon les écritures, doivent trouver place après l'avènement glorieux de J. C. long-tems avant la fin du monde, des auteurs judicieux se sont crus obligés d'abandonner en ce point la route battue, et c'est ce qui a donné lieu à deux systêmes différens.

Le premier suppose que J. C. descendra du ciel dans toute sa majesté, premièrement pour exterminer l'Antéchrist et ses adhérens, renfermer Satan dans l'abîme, et établir sur la terre son règne extérieur, qui durera mille ans, ou tout autre tems indéfini que ce nombre peut exprimer, après quoi J. C. remontera au ciel. Qu'alors, Satan étant délié de nouveau, comme il est dit dans l'Apocalypse, et ayant recommencé à pervertir toute la terre, J. C. re-

viendra pour confondre ses desseins ; et que c'est dans cet instant que s'accompliront la résurrection générale et le jugement universel. Ainsi, dans ce système, l'avènement glorieux de J. C. seroit double, et auroit lieu en deux tems différens ; une première fois pour détruire l'Antéchrist, et établir son règne visible, une seconde fois pour juger tous les hommes. Ce sentiment a été soutenu, comme nous l'apprenons de Lacunza, par un auteur qui écrivit un peu avant lui, et qu'il nomme *Ennodius Papia*, suivant la copie, peut-être mieux *Papias* (*). L'ouvrage étoit en italien, et avoit pour titre, *seconda epoca della Chiesa*, seconde époque de l'Église. Imprimé, il fut mis à l'index de Rome ; ce qui n'est pas toujours une preuve d'hétérodoxie. Mais il ne paroît pas d'ailleurs que les savans l'aient approuvé ; et Lacunza n'hésite pas à le taxer *d'erreur*, comme enseignant un troisième avènement, qui est inconnu dans les symboles, et n'a au surplus nul fondement dans les livres saints.

Le second système n'admet qu'un avènement glorieux de J. C. qui, lorsque le tems sera venu, descendra du ciel, accompagné de ses anges, et même des saints, dont une partie seront dès lors rappelés à la vie ; qui régnera visiblement avec eux pendant le période indiqué : après quoi, Satan étant sorti de prison, mais sans que J. C. cesse d'habiter sur la terre, le Sauveur paroîtra de nouveau dans toute sa majesté, pour juger tous les hommes, après les avoir tous ressucités, ceux au moins qui ne l'étoient pas encore. Ainsi ce système ne reconnoît point un double avènement, mais seulement deux solemnelles manifestations de J. C. glorieux : une première pour établir son règne visible, une seconde pour exercer le jugement universel. C'est ce système que Lacunza entreprend de défendre, et qu'il paroît appuyer sur de fortes preuves.

Mais, avant de les détailler, il croit nécessaire d'écarter certaines objections qu'on ne manqueroit pas de lui faire, et dont les esprits sont tellement prévenus, que tant qu'elles subsisteroient, toutes ses raisons, malgré leur clarté et leur

---

(*) C'est encore apparemment un nom de guerre. Il y a un écrivain du sixième siècle, appelé *Ennodius Papias*, Ennode de Pavie ou Evêque de Pavie. Mais je soupçonne que ce nom n'a été pris que pour donner le change, et qu'il renferme une autre allusion. Papias, Evêque d'Hiéraple en Phrygie, et disciple de St. Jean, est regardé communément, quoique sans raison, comme l'inventeur du système des Millénaires. L'auteur, qui sans doute a prétendu éclaircir son opinion, se sera en conséquence intitulé *Enodius Papias, le Papias sans nœuds* ou sans difficultés.

évidence, ne seroient point écoutées. C'est le sujet d'une première partie, que l'auteur auroit pû intituler en stile de Palais, Réponses aux fins de-non-recevoir.

La première difficulté qu'il entreprend de résoudre, est ce reproche vague de Millénarisme, épouvantail qu'on ne manque pas de jeter en avant, toutes les fois qu'un auteur, écrivant sur les promesses faites à l'Église, et prenant pour bâse le texte sacré, s'éloigne tant soit peu des idées reçues. Lacunza se plaint que cette matière n'a été jusqu'à présent qu'effleurée par les divers Théologiens, qui en ont parlé comme en passant; et il se propose de la traiter à fond. Ire Partie.

Trois choses, suivant lui, sont à examiner : 1°. Si l'Eglise a parlé, ou rien décidé sur ce point. 2°. Quelles sont les différentes classes de Millénaires. 3°. Ce que les Pères en ont dit, et de qu'elle manière ils les ont attaqués.

I. L'Eglise a-t-elle parlé ? Il faudroit citer son décret.

On allègue un concile Romain tenu sous le pape Damase. Il y en a eu quatre assemblés sous ce saint pontife. Lacunza les passe en revue, et il n'en trouve aucun où il ait été question des Millénaires. Seulement le troisième de ces conciles, tenu en 375, a condamné Apollinaire, qui avoit erré sur le Millénarisme, ce qui a donné lieu à Baronius, et probablement à d'autres qui l'ont copié, de prétendre que le concile avoit condamné indistinctement toutes les opinions d'Apollinaire. Mais Baronius est repris en ce point par Tillemont, par Muratori, et les plus judicieux écrivains, qui observent que le concile Romain n'a condamné que les opinions d'Apollinaire relatives au mystère de l'Incarnation. St. Jérôme, qui écrivoit vingt ans après, remarque lui-même que beaucoup de catholiques suivoient en cette partie les sentimens d'Apollinaire, et il ajoute qu'il ne peut pas les condamner (*). Les aurait-il traités avec tant d'indulgence, s'ils avoient refusé d'obéir à une décision claire et manifeste, donnée par l'Eglise sur ce point même quelques années auparavant ?

On cite le concile de Florence qui a déclaré que les âmes des justes, sorties de ce monde sans péché, ou purifiées de leurs souillures dans le purgatoire, jouissent incontinent de la vision béatifique, sans attendre la résurrection des corps. Un assez grand nombre de docteurs catholiques, même quelques

---

(*) *Præf. in lib. 18. super Isaïam, et comm. in cap. 19. Jeremiæ.*

anciens, parmi lesquels plusieurs Millénaires, avoient soutenu le sentiment opposé ; et c'est apparemment pour cela qu'on nous renvoye au concile de Florence, comme si l'opinion des Millénaires étoit inséparable de cette erreur.

On cite encore le quatrième Concile de Latran, apparemment parce qu'il a condamné un certain ouvrage de l'abbé Joachim, qui avoit écrit sur le règne de mille ans. Mais le livre de Joachim, condamné par le quatrième Concile de Latran, est son livre sur la Trinité, et non ceux qu'il a composés sur le Millénarisme.

Il y a tel docteur, qui ne craint pas d'invoquer jusqu'au Concile de Trente, sans pourtant indiquer ni session ni canon, ni aucun texte de ce Concile où la matière ait été traitée.

Mais voici, dit-on, un autre Concile sur lequel on n'incidentera pas, et dont l'autorité est sans replique. C'est le premier Concile de Constantinople, ou le second général, qui, dans le symbole de Nicée, a ajouté ceci : *Dont le règne n'aura point de fin.* Par ce mot seul, voilà, dit-on, tous les Millénaires condamnés; car ils bornent et réduisent à mille ans le règne du Christ. On n'avoit pas besoin d'aller chercher le Concile de Constantinople, pour y puiser ce raisonnement. Il suffisoit d'ouvrir les livres saints, et notamment l'évangile, où l'ange, annonçant à Marie le mystère de l'incarnation du Verbe, lui dit en termes exprès que cet Homme-Dieu regnera éternellement sur la maison de Jacob, et que *son régne n'aura point de fin.* Mais quelle conséquence à tirer de ces paroles ? Il y a un règne de J. C. essentiel, quoiqu'invisible, lequel consiste en ce que tout lui est soumis, et qu'aucune créature ne peut se soustraire à sa volonté. Ce règne lui a apppartenu dès le moment de son Incarnation, en vertu de l'union Hypostatique. Il lui appartient encore depuis sa Résurrection, et à un autre titre, comme le prix de ses humiliations et de ses souffrances. Ce règne bien constamment n'aura pas de fin. Un autre règne est destiné à Jésus-Christ; c'est le règne visible annoncé dans l'Apocalypse, et ce règne, fondé sur un décret libre de Dieu, nous pouvons l'appeler, par opposition au précédent, règne accessoire ou accidentel. Mais ce règne même, une fois établi, n'aura point de fin; et quoiqu'au bout de mille ans, Satan délié *pour un peu de tems* doive enlever momentanément à Jésus-Christ une partie de ses sujets, le Sauveur, comme l'ange l'a prédit, continuera de régner, même durant cet intervalle, sur la maison de Jacob. Ainsi, sous aucun rapport, le système des Millénaires n'attaque l'éternité du règne de Jésus-Christ.

Il est donc certain qu'aucun Concile n'a condamné le Millenarisme; l'Eglise, conduite par l'espritde Dieu, et ennemie de tout excès, mais aussi dépositaire de toute vérité, n'a point jugé a propos de faire de décret sur cette matière.

II. Ce n'est pas qu'il n'y ait un Millénarisme vraiment condamnable. Trois classes de Millénaires sont à distinguer.

La première est celle des hérétiques, et elle n'est composée en effet que d'hérétiques, non qu'il faille y comprendre tous les hérétiques qui ont été Millénaires; ce seroit faire tort à beaucoup d'entre eux, fort éloignés des égaremens que l'on reproche à cette classe. Tel étoit ce fameux Apollinaire, qui a répondu en deux volumes au livre de Saint-Denis d'Alexandrie contre Népos, et qui, selon le témoignage de St-Jérôme, étoit approuvé, en ce point seulement, par beaucoup de catholiques. Apollinaire ne donnoit pas dans les opinions qui déshonorent les Millénairesde la première classe. Il est même à croire que les catholiques dont parle Saint-Jérôme, et qu'il lui donne pour sectateurs, ne suivoient pas son sentiment en tout (car nous verrons qu'il y joignoit quelques erreurs), mais seulement quant au fonds et dans sa substance. Eusèbe livre 3. de son histoire, et St. Epiphane Hérés. 28, font l'hérésiarque Cérinthe auteur de ces turpitudes. Comme c'étoit un homme tout charnel, il mettoit la félicité dans les plaisirs de la chair, et en conséquence il enseignoit à ses disciples, bien dignes d'un tel maître, qu'après la résurrection les saints, avant d'être introduits dans le ciel, jouiroient sur la terre pendant mille ans, d'un repos parfait, dans lequel ils recevroient à la lettre le centuple qui leur est promis dans l'évangile; se livreroient impunément à tout ce qui flatte les sens, festins, danses, concerts, spectacles, et autres pareils divertissemens qui feroient leur seule occupation; auroient surtout, comme des sultans, un grand nombre de femmes, et seroient maîtres de toutes choses. On ne croira certainement pas que des saints, tels que l'ont été plusieurs de ceux qu'on appèle Millénaires, ni des catholiques, aient tenu un pareil systême.

Dans la seconde classe paroissent au premier rang des docteurs juifs ou rabbins, pleins de leurs tristes et basses idées sur le Messie, qu'ils se figurent devoir être un autre Alexandre qui subjuguera tout l'univers par la force de ses armes, et obligera tous les mortels de se soumettre à la loi de Moyse, principalement à la circoncision. Je dis de ceux-ci, remarque Lacunza, quils paroissent *au premier rang*; parce qu'immédiatement après eux, il en vient d'autres qui sont entrés dans cette classe, en marchant sur leurs traces, ou en adoptant quelques-

unes de leurs idées. Nous pouvons appeler ces derniers dans toute la propriété du terme Millénaires judaïsans. Ils ont eu pour chefs principaux, Népos, évêque égyptien, contre lequel Saint-Denis d'Alexandrie a fait ses deux livres des promesses; et Apollinaire, que St.-Epiphane a refuté, Hérés. 77. Ces Millénaires connoissoient bien la nature et les caractères du règne du Messie. Ils savoient que le Christ régneroit un jour sur la terre, et associeroit à son règne un grand nombre de Saints, après les avoir ressuscités; que ce règne embrasseroit tous les peuples, tous les hommes vivans et voyageurs, qui le reconnoîtroient pour leur maître, et le serviroient dans la vérité, dans la justice, dans la paix, comme il est dit si souvent dans l'Ecriture. Mais, au lieu de se renfermer dans ces bornes que leur prescrivoient la révelation, aussi bien que la raison, ils ajoutoient de leur fonds beaucoup de choses qu'elles désavouent, soutenant opiniâtrement que dans les tems dont nous parlons, tous les hommes seroient assujettis à la circoncision, et aux autres observances de la loi mosaïque; ensorte que tous les Chrétiens deviendroient Juifs, après que tous les Juifs seroient devenus Chrétiens. Ces idées plus dignes de mépris que d'une sérieuse réfutation, ont néanmoins été accueillies par les nombreux sectateurs de Népos et d'Apollinaire, et, quoique purement accessoires, elles ont formé dans l'Eglise un préjugé qui a fait perdre de vue et prendre en dégoût l'objet principal.

Reste la troisième classe de Millénaires, composée de Catholiques, de gens de bien, et de plusieurs Saints des premiers siècles: St.-Papias, disciple de Saint-Jean, et évêque d'Hiéraple en Phrygie, qu'on a voulu faire passer, mais sans fondement, pour l'auteur de cette opinion; St. Justin et Saint-Irénée, ces deux illustres martyrs et docteurs de l'Eglise; Saint-Victorin de Pétaw, aussi évêque et martyr; Tertullien, Lactance, Sulpice Sévère, et beaucoup d'autres, marqués seulement par S.-Jérôme en termes généraux: *Multi ecclesiasticorum virorum et martyrum ista dixerunt... Plurima multitudo* (*). Ce qui nous reste des écrits des Millénaires de cette classe montre clairement qu'ils n'ont admis, ni les erreurs honteuses de Cérinthe qu'il détestoient, ni les fables de Népos et d'Apollinaire. J'ai lu, dit Lacunza, St. Justin, St. Irénée, Lactance; et je n'y ai trouvé aucun vestige de pareilles rêveries.

Les auteurs exacts, tels que Sixte de Sienne, distinguent

(*) *Ubi supra*.

avec soin les deux premières classes de Millénaires, d'avec la troisième, qu'ils nomment les Millénaires *innocens* ou sans venin. Mais dans la dispute, ils oublient trop aisément cette distinction nécessaire; et ils finissent par les envelopper tous dans une même condamnation, ne laissant aux derniers, dit Lacunza, que la triste consolation de pouvoir dire qu'ils meurent *innocens*.

Voyons ce que les Pères ont pensé du Millénarisme, et ce qu'ils ont trouvé à y reprendre.

III. On en cite quatre, dignes du plus grand respect, St.-Denis d'Alexandrie, St.-Epiphane, St.-Jérôme, St.-Augustin, comme ayant condamné tous les Millénaires indistinctement. Mais, si nous prenons la peine de les consulter, nous verrons que leur censure n'a point cette généralité, et qu'elle ne tombe que sur les erreurs de Cérinthe, et sur celles de Népos et d'Apollinaire.

Nous n'avons point les livres de St.-Denis d'Alexandrie *sur les promesses*, non plus que ceux de Népos qu'il a refutés. Mais quelques fragmens des premiers qu'Eusèbe a insérés dans son histoire (*), nous montrent que St.-Denis n'a prétendu attaquer que les nouveautés ridicules de Népos, et ses assertions singulières, notamment sur la circoncision, et l'observance de la loi mosaïque, aussi bien que d'autres erreurs fort approchantes de celles de Cérinthe. « Comme on s'efforce » de persuader aux fidèles, dit ce saint docteur, qu'ils n'ont » à attendre dans le royaume de Dieu que *des biens abjects* » et *périssables*, tels que ceux dont on jouit en cette vie, je » crois nécessaire d'entrer dans une discussion sérieuse avec » ce frère, que j'appelle Népos, comme s'il étoit présent. » Il étoit mort alors. Et c'est de ce même Népos que St.-Jérôme dans la préface de son 18e livre sur Isaïe, nous dit en expliquant le dessein de St. Denys, que, « cet éloquent évê» que d'Alexandrie a écrit contre lui une réfutation élégante, » dans laquelle il se moque du règne fabuleux de mille ans, » et de la Jérusalem terrestre, toute brillante d'or et de pier» reries, et de la restauration du temple, des sacrifices san» glants, du repos du Sabbat, du renouvellement de la cir» concision, des mariages, des naissances, des festins de » délices, et encore de la conquête de tous les peuples, des » guerres, des combats, des triomphes, de la mort des vain» cus, etc. » Si le livre de Denys ne contenoit pas autre chose, assurément cela ne regarde pas les Millénaires de la

(*) L. 7. C. 24.

troisième classe, mais seulement les Juifs et les Judaïsans. Il est bien vrai que le passage de St.-Jérôme s'applique, non à Népos qu'il ne nomme même pas, mais à St.-Irénée dont il fait mention en cet endroit. Mais c'est là une pure équivoque, qu'on ne sauroit attribuer à St.-Jérôme, et qu'il faut mettre apparemment sur le compte d'un copiste, qui aura passé une ligne précédente où Népos étoit indiqué. Car il est constant en point de fait que S. Denis a écrit contre Népos, comme il le dit lui-même : *contre ce frère, que j'appelle Népos* (*). On peut objecter que c'est la même chose que St. Denys ait écrit contre Népos ou contre St. Irénée, puisqu'ils étoient tous deux Millénaires. Mais on répond que c'est la même chose, si l'on prouve d'abord que Saint-Irénée a enseigné les mêmes erreurs que Népos; autrement c'est donner le change, c'est confondre l'innocent avec le coupable.

St.-Epiphane, dans son livre contre les hérésies, parle des Millénaires en deux endroits différens, d'abord Hérés. 28, où il n'est question que de Cérinthe; ensuite Hérés 77, où ce Père fait le procès à Apollinaire et ses disciples. Que blâme-t-il en eux? Apprenez-le de lui-même. « Si nous devons ressusciter pour » être circoncis de nouveau, pourquoi ne previendrions-nous » pas le temps, en recevant dès à présent la circoncision?.. » Pourquoi donc l'apôtre, a-t-il dit : Si vous vous faites cir- » concire, Jésus-Christ ne vous servira de rien? Et encore : » Vous qui voulez être justifiés par la loi, vous n'avez plus de » part à Jésus-Christ; vous êtes déchus de la grâce? Que » veut dire également ce mot du Sauveur : Après la résur- » rection, les hommes n'auront point de femmes, ni les fem- » mes de maris, mais ils seront comme les Anges de Dieu » dans le ciel? » Et le reste. Tout ce qui suit est dans le même goût, et prouve que la controverse est avec les seuls Judaïsans. Il est vrai, et l'on ne doit pas le dissimuler, que ce Père, avant d'entrer dans le fond de la question, se prononce en général contre les Millénaires, et les condamne tous comme hérétiques. Mais qui ne sait que St.-Epiphane a noté d'hérésie plusieurs opinions qui dans la réalité ne sont point hérétiques, uniquement parce qu'elles ne cadroient pas avec la sienne? C'est l'observation de D. Calmet sur le chapitre XX. de l'Apocalypse; et la même remarque a été faite par beaucoup d'autres.

St.-Jérôme n'a jamais traité cette matière qu'en passant, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et en faisant

(*) Adversus istum fratrem, quem dico Nepotem.

le rôle d'historien plutôt que de critique. Ensuite il ne marque jamais quels sont les Millénaires dont il entend parler. Quelquefois, au premier coup-d'œil, on est tenté de croire qu'il s'agit de tous; mais si l'on fait un peu d'attention, on remarque à la fin qu'il n'a en vue que les sectateurs de Cérinthe. Par exemple, il dit dans sa préface sur Isaïe : « Je n'envie » point leur bonheur, s'ils sont tellement attachés à la terre, » qu'ils prétendent jouir de ces biens jusque dans le royaume » de Jésus-Christ ; et si, après s'être livrés à la bonne chère » pour assouvir leur gloutonnerie, ils espèrent se plonger » dans d'autres plaisirs encore plus criminels. » A qui cela convient-il, si non à Cérinthe? Ailleurs, livre 3. sur St.-Mathieu, chap. 19, ℣. 29 : « A l'occasion de cette sentence, quelques-uns, dit-il, introduisent le règne de mille ans après » la résurrection, ne comprenant pas que, si la promesse » s'accomplit à la lettre dans tous les points, il faudra par » rapport aux femmes, que les élus en aient une multitude; » ensorte que celui qui, pour l'amour du Seigneur, en aura » quitté une, en reçoive cent dans le siècle avenir. » Cherchez un autre que Cérinthe qui ait débité de telles assertions. Enfin pour démontrer combien St.-Jérôme étoit loin de condamner indistinctement tous les Millénaires, il suffit de rappeler les deux textes de ce Père déjà indiqués. Dans la préface du 18e livre sur Isaïe, après avoir parlé du Milléranisme de l'hérétique Apollinaire, il dit « qu'Apollinaire est » suivi en ce point, non-seulement par les gens de sa secte, » *mais aussi par un grand nombre de Catholiques*, » ne prétendant pas que ces derniers eûssent par-là cessé d'être *Catholiques.* Et sur le chapitre 19. de Jérémie, traitant le même sujet, il déclare d'une manière encore plus expresse « que, » quoiqu'il n'adopte pas ce sentiment, néanmoins il ne peut » pas le condamner, parce qu'il a été suivi par beaucoup de » grands hommes de l'Eglise, et par plusieurs martyrs. *Que* » *chacun donc*, dit-il, *abonde dans son sens, et que le tout* » *soit réservé au jugement du Seigneur.* » Parole bien digne de la sagesse d'un si grand docteur, et qui auroit dû servir de règle à tant d'autres qui n'ont ni son autorité ni sa lumière.

St.-Augustin, livre 20 de la cité de Dieu, chapitre 7e. parle des Millénaires; et, après une énumération des erreurs de Cérinthe, il ajoute : « Cette opinion seroit en quelque ma- » nière tolérable, si l'on admettoit que les Saints, dans ce Sab- » bat ou ce tèms de repos, dûssent jouir par la présence du » Seigneur *de quelques délices spirituelles* : car nous avons » été nous-mêmes autrefois dans ce sentiment (comme il pa-

» roît en effet par un sermon du saint docteur, qu'on lui a » toujours attribué, même dans la dernière édition de ses » œuvres *. Mais, observe-t-il, ces Millénaires, soutenant » que les Saints ressuscités passeront leur vie dans des repas, » où ils ne feront que boire et que manger, et avec un excès » qui passe toute créance, il n'y a que des enfans qui puissent » ajouter foi à une pareille félicité. » On demande quelle liaison ont ces horreurs avec la doctrine des Justins, des Irénées, et de tous les Millénaires catholiques. Ceux-là aussi réprouvent, et avec plus de véhémence que le saint docteur, les infamies qu'il déteste. St. Augustin ne demandoit, pour rendre supportable l'opinion des Millénaires, que l'admission de *quelques délices spirituelles* dans le règne de mille ans qu'ils promettoient; et ceux dont nous parlons admettent en effet dans ce règne, non pas seulement *quelques délices spirituelles*, mais l'abondance et la réunion de toutes les délices spirituelles dont l'homme est capable en cette vie : c'est, suivant eux, en quoi doit consister principalement le bonheur de cet état.

*C'est le 259.

Voilà tout ce que nous trouvons dans les Pères de l'Église concernant les Millénaires.

Il y a encore un passage de St. Basile dans sa lettre 4 aux évêques d'Occident, où il dit, en parlant d'Apollinaire : « Cet » homme a aussi fait quelques livres sur la résurrection, » pleins de fables et de judaïsme, dans lesquels il prétend » que nous reviendrons un jour au culte prescrit par la loi; » ensorte qu'il faudra de nouveau que nous nous fassions » circoncire, que nous observions le sabbat, que nous nous » abstenions des viandes défendues par Moyse, que nous » offrions à Dieu des sacrifices, et que nous l'adorions dans » le temple de Jérusalem ; enfin que de chrétiens nous » redevenions de purs juifs. Peut-on rien voir de plus ridi- » cule et de plus contraire à la doctrine évangélique ? » Tout cela est très-vrai, mais ne regarde qu'Apollinaire. Tenons donc pour constant que le sentiment des Millénaires n'a jamais été condamné par aucun décret de l'Église; que les Pères n'ont jugé digne de censure que le Milléranisme plus ou moins grossier de Cérinthe, de Népos et d'Apollinaire; et qu'à l'égard du Milléranisme pur, soutenu par St. Justin et St. Irénée, tout en le désapprouvant par un effet de leurs préjugés et à raison de l'abus qu'on en avoit fait, ils se sont toujours abstenus de le taxer d'erreur.

S'il étoit question de choisir entre ces derniers Pères et les premiers, et d'opposer tradition à tradition, avec quel

avantage ne se montreroit pas ici le Milléranisme! Il s'agit de découvrir ce qu'ont enseigné les Apôtres relativement au second avènement de J. C. : et, là dessus, qui en croironsnous, ou des hommes qui ont vécu avec les Apôtres, ou de ceux qui n'ont paru que longtems après? Il s'agit particulièrement de savoir ce qu'a voulu dire St. Jean dans son Apocalypse : et, sur un point de cette nature, quels interprètes plus dignes de foi que les hommes apostoliques qui ont conversé avec St. Jean, que St. Papias, par exemple, évêque de Phrygie, qui a été son disciple? Et, quant à ce qu'Eusèbe met en avant pour infirmer son autorité, que c'étoit un *petit esprit*, comme il paroît, dit-il, par ses ouvrages, dont nous ne pouvons pas juger personnellement, ne les ayant pas : on demande en quelle conscience Eusèbe peut qualifier de *petit esprit* un homme dans lequel il est obligé de reconnoître lui-même une grande éloquence, jointe à beaucoup d'érudition et à une connoissance profonde des Écritures; un évêque dont on dit qu'il paroissoit avec éclat dans l'Église du vivant de St. Ignace, c'est-à-dire dans un tems où elle comptoit parmi ses pontifes tant de personnages éminens en sainteté et en lumières, tels que St. Ignace même et beaucoup d'autres; un auteur enfin, au sujet duquel St. Jérôme, meilleur juge qu'Eusèbe, et qui n'est point suspect en cette matière, s'excuse de n'avoir pas traduit ses ouvrages en latin, sur ce qu'il n'avoit eu ni le loisir, ni les talens nécessaires pour faire passer dans une autre langue la beauté de pareils écrits qui contenoient de si grandes choses. (Voy. Tillemont, art. de St. Papias, et les textes par lui cités.) Quel autre témoin imposant que St. Irénée, qu'on ne qualifiera pas apparemment de *petit esprit*, et qui a eu pour maître St. Polycarpe, instruit à l'école de l'apôtre St. Jean! Ce grand homme et St. Justin, son devancier, uni de sentiment avec lui, ont été dans le deuxième siècle les colonnes de l'Église. Ceux qui l'ont le plus honorée dans l'âge suivant, tenoient la même opinion; et, jusque vers la fin du quatrième siècle, elle paroît avoir été la plus générale. Ce n'est que dans la suite, et principalement depuis Apollinaire, que le système opposé a pris le dessus.

Mais il ne s'agit point ici de la tradition, qu'il faut bien mettre à l'écart, puisqu'elle se trouve obscurcie. C'est par l'Écriture qu'il faut vider le différend. Tout ce que l'auteur demande, c'est qu'on veuille bien ne pas le tenir pour jugé contre son opinion; et il me semble que, d'après tout ce que Lacunza vient de dire, c'est une justice qu'on ne sauroit lui refuser.

Une autre difficulté qui paroît à Lacunza mériter quelque réponse, est cet axiôme trop légèrement adopté par les théologiens, Que tous les hommes *ressusciteront ensemble et en une seule fois* (*). Lacunza suppose le contraire, lorsqu'il prétend que J. C. viendra régner sur la terre, accompagné d'une partie de ses saints qu'il aura dès-lors ressuscités. Ainsi le dire des théologiens tend à ébranler son système. Lacunza leur demande comment ils accordent leur prétendu axiôme avec ce qui est dit dans St. Mathieu (**), qu'après la résurrection du Sauveur, plusieurs corps des saints qui étoient morts, ressuscitèrent; et que, sortant de leurs tombeaux, ils vinrent dans la ville sainte, et apparurent à plusieurs personnes. Il est bien vrai que, pour être d'accord avec eux-mêmes, ils soutiennent que ces Saints, après être ressuscités, sont morts de nouveau, pour ressusciter encore une fois au jour de la résurrection générale. Mais où ont-ils pris cela ? Et quel eût été le fruit de cette résurrection passagère ? L'Évangile dit qu'ils sont ressuscités; il ne dit pas que ces Saints soient morts de nouveau pour ressusciter ensuite. Lacunza leur demande encore comment ils concilient leur axiôme avec ce qui est prédit très-clairement dans l'Apocalypse, de la mort, de la résurrection et de l'ascension des deux témoins ou grands prophètes, qui apparemment ne descendront pas ensuite du ciel pour mourir et ressusciter de nouveau. Il demande enfin comment cette proposition absolue peut s'adapter avec la croyance religieuse presque universellement répandue dans l'Église, que le corps de la sainte mère de Dieu, après être mort pour satisfaire à la loi commune, a été ressuscité, sans éprouver la corruption, et apparemment pour ne plus mourir. De graves auteurs, appuyés sur de fortes raisons, ont pensé la même chose de l'apôtre St. Jean; et Dieu peut avoir accordé à d'autres encore ce privilège. Il est le maître de ses dons. Tout consiste à voir ce qu'il a fait ou promis de faire; et si, indépendamment des exemples rapportés, nous lisons dans les prophètes et dans l'Apocalypse qu'il doit ressusciter un jour une partie des Saints, en prévenant l'époque de la résurrection générale, il n'y a aucun dogme de la religion qui doive nous faire entrer en défiance d'une pareille promesse.

Une troisième difficulté réside dans ces mots du symbole de St. Athanase : « *à l'avènement duquel* tous les hommes » doivent ressusciter avec leurs corps, et rendre compte de

(*) Resurrectio simul et semel. (**) XXVII. 52 — 53.

» leurs actions. » Cela doit arriver, selon le symbole, *à l'avènement de J. C.* Donc, conclut-on, cet avènement doit être suivi, tout aussitôt, et sans intervalle de tems, non seulement d'une résurrection partielle, mais de la résurrection générale et du jugement universel. Il y a deux choses à observer sur ce symbole et sur ce texte. Premièrement le symbole n'est point de St. Athanase, à qui on l'attribue; tout le monde en convient. Secondement le texte allégué de ce symbole lui est propre et particulier; on ne le trouve point dans les autres symboles, ni dans celui des Apôtres, ni dans celui de Nicée ou de Constantinople. Ce n'est pas néanmoins qu'on veuille éluder l'autorité de ce même symbole, qui est grande, par l'approbation de l'Église, et l'usage qu'elle en fait dans le service divin. Mais il faut entendre ses paroles sainement, et sans lui prêter ce qu'il ne dit pas. Le symbole dit qu'*à l'avènement de J. C.* tous les hommes ressusciteront; il ne dit pas, comme on le suppose, qu'ils ressusciteront à l'instant même et sans aucun intervalle de tems. Il faut donc admettre ce mot avec limitation, de même que cet autre-ci, *tous les hommes*, sous lequel assurément on n'a pas entendu comprendre ceux qui seroient déjà ressuscités : et c'est comme si le symbole avoit dit : « *à l'avènement duquel*, » mais dans le tems marqué de Dieu, et pour le plus tard » avant le dernier jugement, *tous les hommes* qui, étant » morts antérieurement, ne seront point encore ressuscités, » reviendront à la vie, etc. » Le symbole énonce une vérité qu'il avoit en vue, et qu'il étoit très-nécessaire de mettre sous les yeux des fidèles, mais sans exclure d'autres vérités qui ont aussi leur importance, et qui faisant partie de la révélation, doivent à ce titre même nous être précieuses.

Une quatrième et une cinquième difficultés, fort analogues à celle-ci, résultent de deux passages. L'un de l'Évangile (*) : « *Quand* le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et » tous les anges avec lui, il s'asseoira sur le trône de sa gloire, » et le reste, qui offre le tableau du jugement dernier. L'autre de St. Pierre : « Le jour du Seigneur viendra comme un » voleur; et *alors* les cieux passeront avec le bruit d'une » effroyable tempête : les élémens embrâsés se dissoudront; » et la terre, avec les ouvrages qui y sont, sera consumée » par le feu. » Ces mots *Quand, alors*, semblent joindre les deux évènemens d'une manière indivisible, et qui ne

(*) Math. XXV. 31 et suiv.

laisse aucun intervalle. Mais on répond que, par la venue du Fils de l'homme dans sa majesté, ou l'avènement du jour du Seigneur, il faut entendre ici la dernière manifestation du Fils de Dieu, qui sera en effet suivie, sans interruption, du jugement universel et de l'embrâsement du monde. L'avènement glorieux du Sauveur ayant deux termes auxquels il aboutit, d'abord le règne visible, ensuite le jugement dernier, l'Écriture, selon la diversité du sujet, s'attache tantôt au premier, tantôt au second; et, quand elle parle de l'un, elle fait presque toujours abstraction de l'autre. Les exemples en sont communs et se rencontrent à chaque pas.

Voilà les objections générales qui ont paru à notre auteur exiger de lui une discussion préliminaire.

II. Partie. Après avoir ainsi déblayé en quelque manière le terrein, il entreprend d'édifier, en marquant d'abord la méthode dont il entend se servir, ou la règle par laquelle il veut être jugé, comme il prétend l'employer pour juger les autres.

Le meilleur moyen, le seul même pour apprécier le mérite d'un système quelconque, est de le comparer avec les faits, et de voir s'il est en harmonie ou en opposition avec eux, s'il en rend raison, s'il les explique. C'est par ce procédé qu'en Astronomie on a reconnu la solidité du système de Copernic, et la futilité de celui de Ptolémée, tout ancien qu'il étoit. On a vu que le premier s'accordoit parfaitement avec tous les phénomènes célestes, qu'il les expliquoit tous, sans en excepter aucun, et d'une manière également claire et naturelle; et que le second, au contraire, ne cadroit avec rien, n'expliquoit rien. On n'a pas eu de peine à se décider sur la préférence entre les deux. Il en doit être de même ici.

Cette comparaison qui peut paroître bizarre au premier coup d'œil, est plus juste au fond qu'on ne pense. L'écriture, dans son ensemble, est un vaste ciel ou Dieu a peint à grands traits, soit dans les évènemens passés et dont les auteurs sacrés nous font le récit, soit dans ceux à venir et qui sont prédits par les Prophètes, tous ses divers attributs, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa miséricorde, et sa fidélité dans ses promesses. L'œil est ravi en contemplant un si grand spectacle; et l'on se demande à soi-même ce que c'est que toutes ces merveilles, ce qu'elles signifient, quel est le but au quel elles tendent, et le lien qui les unit. Là dessus on ouvre les livres, on consulte les Docteurs; et, après une recherche exacte de leurs explications, qu'on a soin de comparer avec les phé-

nomènes, on ne trouve partout que des suppositions, des applications arbitraires, et presque toujours forcées, d'ailleurs sans liaison entre elles, et qui n'éclaircissent rien. On est alors obligé malgré soi d'examiner si, en prenant une autre route, on ne pourra pas parvenir à un résultat plus satisfaisant. L'est-il en effet ? La comparaison avec les phénomènes doit également nous l'apprendre. C'est à cette grande épreuve que Lacunza rappèle perpétuellement ses adversaires, et qu'il se soumet lui-même. Voyons si elle lui est favorable.

PHÉNOMÈNE I. *Statue aux quatre métaux. Dan.* C. II.

Lacunza débute par cette célèbre Prophétie, l'une des plus remarquables que contiennent les livres saints, et que nous voyons de nos yeux pleinement accomplie, hors la dernière circonstance.

Sous l'emblème d'une statue dont l'aspect étoit terrible, et qui étoit composée de quatre métaux, Dieu fait voir au Prophète Daniel, la suite de quatre grands Empires, qui en différens tems devoient affliger et tourmenter l'espèce humaine; chacun est distingué par son caractère propre. Ensuite Dieu lui montre leur fin par la chûte d'une pierre qui, se détachant d'une montagne, tombe directement sur les pieds de la statue, quelle met en pièces, et qu'elle réduit, ainsi que la masse entière de la statue, en une poudre légère que le vent emporte. Alors cette pierre devient une grande montagne, et elle remplit toute la terre.

Dans l'explication donnée par le Prophète, le premier Empire figuré par la tête d'or de la statue, et qu'il désigne par son nom propre, est celui que Nabuchodonosor venoit de former par ses prodigieuses victoires, et dont il étoit lui-même la tête. Les autres Empires ne sont point nommés par le Prophète; il dit seulement que le second, qui est d'argent, sera moindre que le premier; que le troisième sera d'airain, et commandera à toute la terre; que le quatrième ressemblera au fer qui brise et détruit toutes choses. Nous rappèlerons en son lieu chacune des autres parties de la Prophétie.

Deux points sont à examiner. Premièrement, la partition des empires, telle qu'elle est présentée communément; est-elle juste, est-elle exacte, et conforme aux descriptions données par le Prophète ? Secondement, quelle est cette pierre qui se précipite de la montagne, et qui, tombant sur les pieds de la statue, la réduit totalement en poussière ? Est-elle tombée? doit-elle tomber? et ce grand évènement, qui, selon

Daniel, devoit suivre sa chûte, est-il arrivé, ou devons-nous l'attendre ?

I. Le premier Empire, on n'en peut pas douter d'après l'interprétation du Prophète, est l'Empire des Babyloniens dont Nabuchodonosor étoit le chef. Par où il faut entendre, non le royaume particulier de Babylone, qui avoit eu Nemrod pour fondateur, et que Nabuchodonosor avoit hérité de ses ancêtres ; car on ne sauroit adapter à un pareil royaume, si considérable qu'il fût, ce qui est dit du premier Empire. Mais il faut entendre celui que Nabuchodonosor avoit fondé par ses armes victorieuses, en réduisant sous sa domination toutes les provinces de l'Orient alors connues. C'est pour cela que le Prophète, ℣. 37, le nomme *le roi des rois* ; ce qui cadre merveilleusement avec ce qui est dit dans Jérémie, c. 27. ℣. 6. et suivans, que le Seigneur avoit livré entre les mains de Nabuchodonosor son serviteur tous les peuples d'Orient ; car il n'est question que de ceux-là. Toute la difficulté consiste à savoir quelle a été, pour la durée, l'étendue de cet Empire fondé par Nabuchodonosor. Si l'on en croit le commun des interprètes, il n'a pas excédé trois générations, savoir Nabuchodonosor lui-même, Evilmérodach son fils, et Balthazar son petit-fils ; encore ces deux derniers se confondent souvent, comme s'ils n'étoient qu'une seule personne. C'est, il faut en convenir, une durée bien courte pour ce premier Empire qui étoit d'or, et d'un or excellent: *La tête de la statue étoit d'un or très-pur*, est il dit ℣. 32. Mais nous allons voir une difficulté plus sérieuse ; continuons.

Le second Empire, figuré par la poitrine et les bras de la statue, est, suivant les mêmes interprètes, l'Empire des Perses, qui, joints aux Mèdes, se rendirent maîtres de Babylone, où Darius, roi des Mèdes, et Cyrus roi des Perses, régnèrent en effet l'un après l'autre. Ces interprètes ne sont point arrêtés par une difficulté énorme qui saute tout d'un coup aux yeux, savoir que ce nouveau royaume qu'ils appèlent royaume des Perses, pour le distinguer de celui des Chaldéens, ou est devenu beaucoup plus grand après l'union des Mèdes et des Perses, ou du moins a conservé son étendue originaire, si l'union étoit plus ancienne, et avoit eu lieu dès le tems de Nabuchodonosor. Cependant l'oracle porte expressément ℣. 39. que le second royaume sera moindre que le premier : *Il s'élèvera après vous un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent.* On répond à cette difficulté, en disant que le second royaume sera moindre que le premier, non pas en étendue de terrein, ni en nombre de su-

jets, mais en gloire et en puissance militaire. Le lecteur instruit jugera aisément si cette interprétation peut s'accorder avec les faits, et si elle répond d'ailleurs à l'expression du Prophète : *Un autre royaume moindre que le vôtre.*

On veut que le troisième Empire, représenté par le ventre et les cuisses d'airain de la statue, soit l'Empire des Grecs, fondé par Alexandre le-Grand. Mais cet Empire, assurément le plus petit de ceux dont parle la Prophétie, comment lui adaptera-t-on le caractère assigné par le Prophète au troisième Empire, celui de *commander à toute la terre?*

On ne manque pas d'alléguer le texte de l'Ecriture, qui dit en parlant d'Alexandre : *La terre se tût en sa présence.* I. Mac. I. 3. Mais en premier lieu cela est dit d'Alexandre, non de l'Empire des Grecs, qui est très-distingué de la personne d'Alexandre; et même il n'est pas vrai de celui-ci, à proprement parler, qu'il ait fondé l'Empire des Grecs, quoiqu'il ait détruit l'empire des Perses. En second lieu l'Ecriture ne dit pas qu'Alexandre a commandé à toute la terre, mais que la terre s'est tüe en sa présence : parole sublime et pleine d'énergie, pour marquer la terreur, ou, pour mieux dire, la stupeur qu'il sut imprimer à cette partie de la terre qui obéissoit aux Perses, en la parcourant comme un foudre, et en la soumettant par de rapides victoires, sans que rien pût lui résister.

On veut enfin que le quatrième Empire, désigné par le fer, soit l'Empire Romain auquel, prétend-t-on, s'applique admirablement ce que dit la Prophétie de ce quatrième Empire : « Le quatrième royaume sera aussi fort que le fer qui brise » et détruit toutes choses; comme le fer brise tout, cet em» pire brisera et réduira tout en poudre » (℣. 40.). Cela iroit assez bien, quoiqu'il y ait à cet égard même quelque difficulté, si la Prophétie s'arrêtoit là, et n'ajoutoit pas d'autres caractères, qui ne peuvent nullement convenir à l'Empire Romain.

Voyons si l'interprétation de Lacunza nous offrira quelque chose de plus raisonnable.

Par le premier Empire, il soutient qu'on doit entendre le royaume de Nabuchodonosor, non pas seulement tel qu'il fut possédé par lui ou ses enfans, mais tel qu'il le fut après eux par les rois des Mèdes et des Perses. Il observe à cet égard que le royaume de Nabuchodonosor n'a été ni détruit, ni changé ou altéré dans aucun point considérable, lorsque Darius le Mède et Cyrus le Perse secouèrent le joug de Balthasar, fils ou petit-fils de Nabuchodonosor, et s'emparèrent de Babylone, siège de son Empire. Tout ce qui arriva pour lors de

nouveau fut seulement que, l'Empire demeurant le même, et le roi ayant été mis à mort, un autre prit sa place, c'est-à-dire que Darius le Mède succéda à Balthasar Chaldéen ; ce que Daniel, témoin oculaire, exprime simplement à la fin du ch. V : *Cette même nuit, Balthasar roi des Chaldéens fut tué, et Darius, qui étoit Mède, lui succéda dans le royaume.* Comme si nous disions, ajoute Lacunza : Charles II roi d'Espagne, de la maison d'Autriche, mourut, et eut pour successeur Philippe V, François, de la maison de Bourbon. En effet comme Philippe V, en montant sur le trône d'Espagne, n'a pas fondé un nouveau royaume, mais a seulement pris le gouvernement de l'ancien que son prédécesseur laissoit vacant; ainsi Darius le Mède, en succédant à Balthasar, a continué de régir le même Empire. Daniel, au commencement du ch. IX, répète la même chose en des termes presque semblables : *La première année de Darius, fils d'Assuérus, de la race des Mèdes, qui règna sur l'Empire des Chaldéens.*

Il est encore un fait certain : c'est que ni Darius, ni Cyrus, ni aucun de leurs successeurs n'ont détruit Babylone, où ils ont au contraire établi le siège de leur empire, et qui a été pendant long-temps la résidence des rois issus de Cyrus, que l'on appelait indistinctement tantôt rois de Médie, ou de Perse, tantôt rois de Babylone. L'an 32 d'Artaxerce, et à peu-près le centième depuis Cyrus, Néhémie, son échanson et son favori, ne l'appèle pas autrement que roi de Babylone : *La trente-deuxième année d'Artaxerce, roi de Babylone, j'allai*, dit-il, *trouver le roi.* II. Esd. XIII. 6. Dans la suite il paroît que quelques rois, suivant leur goût particulier, changèrent de domicile; mais l'Empire demeura toujours le même jusqu'au tems d'Alexandre : même régime, mêmes lois, mêmes coutumes, même religion, sans qu'il survînt aucun changement de quelque importance.

Enfin, et il faut toujours avoir cette circonstance devant les yeux, le royaume des Perses on le second Empire qu'on fait commencer à Cyrus, n'a jamais été moindre que celui des Chaldéens fondé par Nabuchodosor, mais égal ou plus considérable. Ce ne peut donc pas être le second Empire représenté dans la statue, puisque la Prophétie dit clairement que le second Empire sera moindre que le premier, et peut-être moindre dans la même proportion que l'argent comparé avec l'or : *Il s'élèvera après vous un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent.*

Les deux premiers Empires du système commun étant identifiés dans l'opinion de Lacunza, ceux qui suivent se trou-

vent rapprochés d'un degré ; et ainsi le second Empire du Prophète, figuré par la poitrine et les bras d'argent, devient nécessairement celui des Grecs. Ce rang paroît lui convenir en toutes manières, soit parce qu'il est moindre en effet que le premier (caractère distinctif, que le Prophète assigne au second Empire), soit à raison de sa singulière constitution, qui lui donne une grande ressemblance avec la poitrine et les bras de la statue. Dans la poitrine nous pouvons reconnoître la principale pièce de l'Empire des Grecs, qui dans la suite fut appelée Syrie ; et dans les bras deux branches du même Empire, qui s'étendirent l'une en Macédoine, l'autre en Egypte, où furent établis deux royaumes particuliers. L'auteur a déjà observé et il répète qu'il ne croit pas que ce célèbre Empire des Grecs ait eu Alexandre pour fondateur. Alexandre, au lieu d'édifier, n'a su que détruire. A peine a-t-il creusé les fondations, ou posé une ou deux pierres qui pûssent entrer dans la construction de l'édifice. Il n'a fait pendant dix à douze ans que parcourir l'Asie comme un furieux, égorgeant les hommes, ruinant les villes, et traitant en vrai brigand des peuples qui ne lui avoient fait aucun mal, tout cela sans but ni dessein marqué. Aussi, en mourant, voulut-il que son Empire fut divisé en autant de parts qu'il avoit de favoris ou de principaux capitaines, lesquels en effet après sa mort prirent tous le nom et la qualité de roi. « Il » leur partagea son royaume, dit l'historien sacré, lorsqu'il » vivoit encore..... Et les grands de sa cour s'emparèrent de » l'autorité chacun dans son gouvernement ; ils prirent tous » le diadême après sa mort » Mac. I. 7.-10. Il est vrai que cette dernière volonté d'Alexandre ne reçut point d'exécution ; et en elle-même elle étoit impraticable. Peu de jours après, la discorde se mit entre les nouveaux rois, qui se déchirèrent par des guerres cruelles, et perdirent pour la plûpart le diadême avec la vie. Il ne restoit plus que quatre rivaux, Antiochus, Séleucus, Ptolémée et Cassandre. Celui-ci prit le chemin de la Macédoine, où il fit mal ses affaires. Ptolémée, qu'Alexandre avoit fait gouverneur d'Egypte, y établit sa domination. Antiochus et Séleucus en vinrent aux mains dans la poitrine même de la statue, et se battirent long tems pour l'Empire, jusqu'au moment où Séleucus en devint possesseur par la mort de son concurrent, ou plutôt demeura maître de la principale partie du royaume qu'ils avoient détruit en commun. Je dis, avec Lacunza, seulement de la principale partie, parce qu'il est constant que l'état de Séleucus ne renferma pas tout ce que comprenoit l'Empire

des Perses. Plusieurs villes, tant de Perse que de Médie, ne voulurent point le recevoir pour maître. Dans l'Asie mineure il s'éleva différens rois, qui, à la longue, parvinrent à s'affranchir de toute autre domination. L'Egypte enfin toute entière se donna un chef libre et independant. Par-là nous voyons qu'au royaume des Grecs appartient pleinement le caractère attribué par le Prophète au second royaume : *Un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent.* Cet Empire, qui a commencé dans Séleucus, est proprement l'Empire des Grecs, très-différent du premier, soit que l'on considère son étendue, ses richesses, et les nations dont il étoit composé, soit que l'on envisage plus particulièrement les lois, les coutumes, la religion, et même l'idiôme qui étoit celui des nouveaux maîtres, commun, par conséquent, à l'Asie et à l'Egypte, mais tout-à-fait étranger aux anciennes langues des Mèdes, des Perses, et des Babyloniens.

Le troisième Empire désigné par le ventre et les cuisses d'airain de la statue, est indubitablement l'Empire Romain. Cet attribut indiqué par le Prophète, qu'il *commandera à toute la terre*, nous le montre, pour ainsi dire, au doigt. Eh! de quel autre empire peut-on dire avec vérité qu'il a commandé à toute la terre? Considérons cet empire, tel qu'il étoit sous Auguste, sous Trajan, sous Constantin et sous Théodose; nous verrons qu'il étoit si vaste, qu'il renfermoit dans son sein, ou, si l'on veut, dans son ventre, tous les royaumes, les principautés et les provinces qui existoient dans l'ancien monde connu, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, et les îles qui en dépendoient, aussi bien que les continents. La qualité du métal qui en fait la matière, vient aussi en considération, l'airain qui est non-seulement dur et fort, mais très-sonore; parceque c'est par la renommée, et par la terreur de son nom qu'il a subjugué tant de peuples, autant que par la valeur, et par la puissance de ses armes. Le Prophète joint au ventre des cuisses également d'airain : autre indice de l'Empire Romain qui pendant si long-temps a été divisé en deux, Empire d'Orient et Empire d'Occident.

On demande, si cela est vrai, quel sera donc le royaume de fer, qui est le quatrième, marqué par les jambes, les pieds, et les doigts des pieds de la statue. Lacunza répond qu'il faut le chercher dans les restes de l'Empire Romain dont il a été formé, de même que celui-ci l'avoit été des débris de l'Empire des Grecs, et ce dernier des ruines de l'Empire précédent.

Le quatrième Empire a commencé dans le cinquième

siècle de notre ère, par l'invasion des Barbares qui, se répandant tout-à-coup dans les diverses parties de l'Empire Romain, les uns à l'Orient, les autres à l'Occident, inondèrent, désolèrent, bouleversèrent, comme un torrent, toutes les provinces; ou pour employer la comparaison du Prophète, y brisèrent et y détruisirent tout, comme le fer auquel rien ne résiste. *Le quatrième royaume sera aussi fort que le fer qui brise et détruit toutes choses; comme le fer brise tout, cet empire brisera et réduira tout en poudre.* Ce caractère assurément qui est le premier du quatrième empire, convient beaucoup mieux aux Barbares qu'aux Romains. Car, avec quelle vérité peut-on dire des Romains qu'ils ont dompté tous les peuples, comme un dur et lourd marteau, par des coups redoublés; qu'ils ont brisé et mis en poudre les nations, comme le fer brise et détruit toutes choses? Ce n'est point là l'idée que nous en donne, on ne dit pas l'histoire, mais même l'Ecriture, qui parle ainsi des Romains: « Ils » étoient forts et puissans, et toujours prêts à accorder les » demandes justes qu'on leur faisoit, et à secourir ceux qui » recherchoient leur amitié; ..... ils étoient devenus maîtres » de tout par leur conseil et leur patience ». I. Mac. VIII. 1. et 3. Comparez seulement ces derniers mots, *ils sont devenus maîtres de tout par leur conseil et par leur patience*, avec ceux-ci qu'il faudra leur substituer, si l'on admet le système vulgaire, « ils sont devenus maîtres de tout en brisant, dé- » truisant, renversant tout ce qui se trouvoit sur leur passage ». Et voilà néanmoins le trait que l'on croyoit caractériser particulièrement les Romains. Par celui-là, jugez des autres.

Les Nations barbares, après avoir porté en tous lieux le carnage et la désolation, se sont partagé les pays, et ont formé un nouvel Empire, totalement différent des premiers. Quel est-il? Celui que nous avons sous les yeux, et qui subsiste depuis long-temps, quoiqu'en divers membres distincts et séparés. C'est un deuxième attribut de cet Empire: *Le royaume sera divisé.* Il le sera dès le principe, et il demeurera tel dans toute l'étendue de sa durée, à la différence des trois premiers Empires, qui étoient aussi composés d'un grand nombre de peuples, mais unis sous un seul chef. Celui-ci au contraire est une aggrégation de plusieurs Etats, qui ont leurs chefs particuliers; un composé de diverses parties contiguës et même cohérentes, comme le sont les doigts des pieds, mais qui agissent à part, et sans dépendre les unes des autres, qui ont chacune leur mouvement propre, et ne sont jamais unies de manière à se confondre et à s'identifier.

Toutefois cet état de séparation et d'indépendance n'empêche pas qu'elles n'aient commerce entr'elles, et ne se prêtent une mutuelle assistance; qu'elles ne conspirent à une même fin, qui est la conservation de toutes; et que, pour y parvenir, elles ne se conduisent par certains principes qui leur sont communs, et par certaines lois générales. Ces principes et ces loix, dit Lacunza, sont compris sous le seul mot d'*Equilibre*, qui est d'une extrême justesse; et leur influence est tout-à-fait nécessaire. Car sans elles il y auroit à craindre qu'une des parties, par l'effet des réunions, ne devînt si puissante, qu'elle n'opprimât toutes les autres; auquel cas il naîtroit un autre Empire pareil aux précédens, contre la teneur expresse de l'oracle, ce que Dieu ne permettra pas. L'auteur écrivoit ceci long-temps après le premier partage de la Pologne, qui a porté un si terrible coup au systême de l'Equilibre, et qui auroit pû, ce semble, le déterminer à modifier ses idées. Il auroit fait sans doute bien d'autres réflexions, s'il eût connu les évènemens survenus depuis, et qui ont changé pour un moment presque toute la face de l'Europe. Mais sa doctrine au fond est incontestable; l'évènement l'a prouvé: et, quelles que soient les révolutions ultérieures, il n'en résultera jamais la formation durable d'un nouvel Empire, tel que ceux des Romains, des Grecs, des Perses ou des Babyloniens. *Le royaume sera divisé.*

Le Prophète dit encore (et c'est un troisième caractère) que « ce royaume, quoique né du fer, et gardant en quel» que chose la dureté du métal dont il tire son origine, » *sera en partie fort, et en partie foible, comme vous avez » vû*, remarque-t-il, *que les pieds de la statue et les doigts » des pieds étoient en partie de fer et en partie d'argile* ». Quel rapport a cette particularité avec l'Empire Romain, qui dans son tout étoit un et homogène? Mais elle convient bien à l'empire dont nous parlons. Toutes ses parties ne se ressemblent pas; on reconnoît dans les unes leur constitution première, tandis que les autres dégénérées ne conservent leur force ni au physique, ni au moral. On croiroit que ces dernières ne peuvent pas manquer de périr, étant placées entre d'autres, dont le voisinage et la consistance paroissent si redoutables. Mais elles se maintiennent par la rivalité de ces puissances mêmes, ou d'autres plus éloignées, qui ont intérêt à ce que celles-ci ne soient point envahies. Chose étonnante! Ces états foibles, qui sembleroient n'être propres qu'à faciliter les réunions, entretiennent la division des parties, en diminuant les points de contact entre les puissans, en les iso-

lant, et en les tenant séparés. *Le royaume sera divisé....... en partie fort, et en partie foible.*

Au défaut de la force, la politique tâchera de réunir les parties divisées. Elle y emploiera tous les moyens qui sont à sa disposition, et principalement les mariages, lien le plus puissant qu'il y ait entre les hommes. Mais ses tentatives à cet égard n'auront point de succès : nouveau caractère du quatrième Empire. *Ils se mêleront par des alliances humaines, mais ils ne demeureront pas unis.* Qui a vû, dit notre écrivain espagnol, le Roi d'Espagne, Philippe II, épouser une Reine d'Angleterre, auroit pû penser que ces deux royaumes alloient être inséparablement unis, de manière qu'ils n'en feroient qu'un. Mais le contraire est arrivé ; ces deux royaumes sont restés divisés comme ils l'étoient auparavant, et peut-être plus qu'auparavant. L'histoire est pleine de pareils exemples.

La suite de la Prophétie nous fournit un dernier trait encore plus décisif que les précédens, pour caractériser le quatrième Empire. Mais en même tems il prouve directement la thèse de Lacunza, et c'est pour mettre dans tout son jour cette deuxième partie de la prédiction, qui est la principale, que notre auteur a donné tant de développement à la première.

II. *Dans le tems de ces rois*, dit le Prophète (c'est-à-dire des rois du quatrième Empire), *le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et mettra en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement.* Et ce royaume, suivant le même Prophète, sera formé par une pierre qui se détachera d'une montagne, sans la main ou le secours d'aucun homme ; qui ira droit tomber sur la statue, et la frappera d'une manière terrible, non pas à la tête, non pas à la poitrine, non pas au ventre ou aux cuisses, non pas même aux jambes, toutes de fer (car le royaume ou le pouvoir de régner ne résidera plus dans ces parties), mais aux pieds de fer et d'argile, où la puissance sera descendue graduellement, de la tête, de la poitrine et des autres parties supérieures. Du premier choc, elle les brisera ; ensuite, et sans qu'il faille redoubler les coups, cet énorme colosse sera renversé, et toute sa masse réduite à l'état d'une menue paille qui est dans l'aire pendant l'été, et que le vent emporte : après quoi la pierre deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre. Voilà l'oracle ; il faut en voir l'explication.

Si vous consultez les interprètes de l'Ecriture, ils vous diront tous que cette Prophétie est vérifiée dans toutes ses parties. Ils supposent tous sans autre preuve que leurs propres témoignages qui sont en grand nombre, que la pierre dont nous parlons est tombée depuis bien des siècles. Quand? Lorsque le Fils de Dieu s'est incarné, en prenant un corps formé d'une Vierge par l'opération du St.-Esprit; c'est, disent-ils, ce que signifie la pierre détachée de la montagne sans qu'on y ait porté la main, c'est-à-dire sans l'intervention d'aucun homme. Ils supposent également que cette pierre détachée sans l'impulsion de personne, a frappé la statue, et l'a réduite en poudre. Quand? Lorsque le Sauveur, par sa doctrine, par ses miracles, par sa mort et sa résurrection, par la mission du St.-Esprit et la prédication de l'Evangile, a détruit l'empire du diable, de l'idolâtrie, du péché. Ils supposent enfin que depuis lors la pierre a grossi peu-à-peu, et à un tel point, qu'elle forme actuellement une grande montagne, qui remplit presque toute la terre. Quelle montagne? L'Eglise chrétienne, qui, suivant eux, est le dernier empire marqué dans la Prophétie, empire éternel et impérissable.

Nous voyons ici pourquoi les Docteurs soutiennent si fortement et contre l'évidence, que l'Empire Romain est le quatrième Empire de Daniel; ils ont besoin de cette supposition, pour que la chûte de la pierre puisse concourir avec l'existence du quatrième Empire. Mais une chose frappe avant tout dans leur explication; c'est le saut brusque et très-singulier qu'il font de l'ordre physique à l'ordre spirituel. Les quatre métaux de la statue figurent indubitablement des royaumes; mais quels royaumes? Sont-ce des royaumes métaphoriques et spirituels, ou des royaumes corporels, visibles et palpables? Tout le monde convient, et nos Docteurs eux-mêmes, qu'il est question de royaumes du dernier genre: autrement pourquoi se tourmenteroit-on à les chercher parmi les nations anciennes, Chaldéens, Perses, Grecs, Romains? Mais s'il s'agit de royaumes du dernier genre, ce sont donc des royaumes de ce genre que la pierre brisera par sa chûte; car elle ne brise que ceux dont il a été parlé. *Elle renversera et mettra en poudre tous ces royaumes*, dit Daniel ℣. 44. Et dans le ℣. suivant: *Elle a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or*, symboles caractéristiques de ces mêmes royaumes. Une telle manière d'expliquer l'Ecriture est assurément fort commode, mais tout-à-fait contraire aux règles d'une bonne interprétation; règles qui ne permettent pas que, d'un même texte, on entende une partie dans un

sens, et un autre dans un sens tout différent, et aussi éloigné du premier, que le ciel l'est de la terre.

En second lieu, si la pierre dont il est question dans la prophétie a été déjà séparée de la montagne, et est tombée en terre, du tems d'Auguste, elle a dû tomber en droite ligne sur *les pieds et les doigts des pieds* du colosse qu'elle aura brisés tout d'abord; car c'est là une circonstance notable de la prophétie, qui doit indiquer quelque chose. On demande donc quels sont ces pieds et ces doigts des pieds, en partie de fer et en partie d'argile, qui existoient dans la statue du tems d'Auguste (soit qu'il s'agisse de l'empire Romain, ou de celui du Diable), et que la pierre auroit brisés.

En troisième lieu, on peut demander aussi quelle est cette *montagne*, dont la pierre a été détachée sans la main d'aucun homme. Est-ce la Sainte Vierge? Il faut bien le dire dans le système adopté par nos interprètes. Mais la Sainte Vierge est-elle une montagne? Et comment concevoir qu'elle soit représentée sous un pareil symbole?

On demande enfin comment il est dit que ce *royaume*, s'il s'agit de l'Église actuelle, *ne passera point à un autre peuple*? lorsque nous savons que, dans l'origine, ce royaume appartenoit aux seuls Juifs, et a été, quelques années après, livré aux Gentils; et que, dans la suite des tems, ce même royaume sera ôté aux Gentils, pour être remis entre les mains des Juifs.

Toutes ces difficultés appèlent une solution, qu'on cherchera vainement dans le système reçu.

La pierre qui joue un si grand rôle dans la prophétie, est sans contestation Notre Seigneur Jésus-Christ. Son premier avènement et ses suites avoient déjà été annoncés sous le même symbole. « Je m'en vais mettre pour fondement dans » Sion, dit Isaïe, chap. 28, ℣. 16, une pierre éprouvée, » angulaire, précieuse: ce sera un fondement ferme et solide, » que rien ne pourra ébranler. » Et dans le chap. 8, ℣. 14 et 15, il avoit déclaré « que le Messie seroit une pierre d'a» choppement et une pierre de scandale pour les deux Mai» sons d'Israël; que plusieurs d'entre eux se heurteroient » contre cette pierre; qu'ils tomberoient dessus et seroient » brisés. » Le Psalmiste avoit dit aussi Ps. 117: « La pierre » que les architectes ont rejetée, est devenue la principale » pierre de l'angle. » Jésus-Christ est donc une pierre symbolique, mais qui doit être considérée en deux états, l'un d'humiliation, l'autre de gloire.

La pierre est tombée du ciel, qui est la montagne; elle en

est tombée une première fois par l'incarnation ; mais comment ? Est-ce avec fracas, et d'une manière terrible, en brisant et renversant tout ce qu'elle rencontroit ou qui lui faisoit obstacle ? Non. Elle a été posée en terre, et comme ensevelie, pour servir de fondement à l'Église ; et, dans cette situation, loin d'être redoutable extérieurement à personne, elle a été exposée aux coups, aux insultes, aux outrages de tous ceux qui ont entrepris de lui faire la guerre. Maintenant même que cet Homme-Dieu est dans le ciel, en possession de toute sa gloire, et à l'abri, dans sa personne, de toutes les atteintes de ses ennemis, il veut bien encore être en butte à toutes les contradictions dans ses serviteurs, dans sa doctrine, dans son culte, dans ses mystères. Son Eglise, qui est le royaume spirituel qu'il a fondé, n'a rien déplacé dans le monde. Elle n'a point renversé l'empire alors existant, comme il le faudroit selon le système vulgaire : elle en a été persécutée sans se défendre ; et, traitée de même en différens tems par les autres puissances, elle ne leur a point résisté. Elle a été elle-même, comme son fondateur, une pierre exposée à tous les genres d'insultes. Il est vrai que ceux qui l'ont attaquée, ont éprouvé à leurs dépens sa dureté invincible ; ils ne l'ont point entamée, malgré leurs efforts, et n'ont fait, en s'y heurtant, que se briser eux-mêmes. C'est ce qui est arrivé successivement à tous ses adversaires, juifs, payens, hérétiques ; et le même sort attend tous les autres. Mais ce châtiment qu'ils s'attirent par leur propre imprudence, n'est pas le seul qui leur soit réservé ; l'inaction et la tolérance auront un terme, et le tems viendra où cette pierre mystérieuse, actuellement élevée dans le ciel en la personne du Sauveur, tombera de tout son poids sur ses ennemis, et les écrasera sans ressource.

C'est ce que J. C. déclare lui-même dans St. Mathieu, où il dit en parlant de cette pierre figurative : *Celui qui tombera sur cette pierre, se brisera ; et celui sur qui elle tombera elle-même, elle l'écrasera.* Voilà les deux avènemens clairement indiqués avec leurs résultats, d'abord le premier, puis le second.

Lors donc que les momens de la justice de Dieu seront arrivés, cette pierre, si long-tems et si vainement attaquée, *se détachera* subitement *de la montagne*, qui est le ciel. Elle n'aura besoin pour cela de la *main* ou du secours de personne ; parce que celui qu'elle représente, tient toute sa force de lui-même. « Son empire est sur son épaule. » (Is. IX, 6.) En roulant, elle ira droit à la statue, qu'elle *frappera dans*

ses pieds de fer et d'argile, symboles des diverses puissances qui existent actuellement dans le monde; elle les détruira, ainsi que tous les débris des précédens empires dont elles sont formées, de manière qu'il n'en restera plus de vestige: ce qui revient au mot de l'apôtre St. Paul, que J. C. dans son second avènement « anéantira tout empire, toute domi» nation et toute puissance. » (I. Cor. xv. 24.) Alors *la pierre deviendra elle-même une grande montagne*, ou un grand empire, *qui remplira toute la terre*. Cet empire universel qui aura renversé tous les autres, *subsistera éternellement*, et *ne sera jamais détruit*. Jésus-Christ l'exercera conjointement avec ses saints, comme ses lieutenans et ses ministres; l'empire, selon qu'il est dit ailleurs, sera donné aux saints ou au peuple des saints du Très-haut, et il *ne passera point à un autre peuple*. Voilà toute la prophétie expliquée; et elle nous montre dans tout son jour l'établissement du règne de J. C. sur la terre.

PHÉNOMÈNE II. *Les quatre Bêtes de Daniel*. C. 7. de sa Prophétie.

I. On veut communément que le mystère de ces quatre Bêtes soit le même que celui de la statue, représenté seulement sous d'autres symboles; avec cette différence néanmoins, qui est très-remarquable, que la vision des quatre Bêtes, quoique identique, à ce que l'on prétend, avec celle de la statue, ne se termine pas au premier avènement du Seigneur, mais se prolonge jusqu'au second, et avec elle la durée de l'empire romain, que les interprètes, dit Lacunza, font revivre pour cet effet, ou font revenir des contrées de la lune. Cette seule observation suffit pour l'anéantissement de leur système; mais voyons-en le détail.

Ils disent donc que la première Bête, ainsi que la tête d'or de la statue, est l'empire des Chaldéens. Cet empire est montré au prophète sous la figure d'un lion qui a des aîles d'aigle, pour marquer la grande puissance de Nabuchodonosor, et la rapidité de ses conquêtes. Ce qu'on ajoute au sujet de ce lion, les ailes arrachées, la bête même relevée de terre, etc., n'exprime que le juste châtiment par lequel Dieu punit l'orgueil de Nabuchodonosor, en le privant de son royaume, désigné par les *ailes*, et en le réduisant à l'état de bête, jusqu'au moment où le cœur d'homme lui fut donné, c'est-à-dire où la raison lui fut *rendue*, avec sa dignité première. Cette explication est spécieuse, quoiqu'il s'y rencontre quel-

ques inconvenances qui frappent d'abord, et dont une mérite d'être remarquée. Nous savons le tems précis où Daniel fut favorisé de cette vision; c'étoit, ainsi qu'il nous l'apprend, *la première année de Balthasar, roi de Babylone.* Il est clair dès-lors que le châtiment infligé à Nabuchodonosor étoit fort antérieur. Ce châtiment avoit duré sept ans au moins, après lesquels Nabuchodonosor avoit été remis en possession du trône, qu'il occupa un tems quelconque; puis, et même après un intervalle qu'il faut encore donner au règne d'Evilmérodach son fils, Balthasar son petit-fils lui avoit succédé dans l'empire. Maintenant est-il croyable que Dieu ait montré au prophète en énigme et sous un symbole très-obscur, une chose passée, et antérieure de plusieurs années? une chose connue de toutes les personnes qui habitoient la ville royale, et actuellement divulguée dans tout l'empire? une chose que le prophète avoit vue de ses propres yeux, étant alors à la cour, et l'un des amis du prince? une chose que Daniel lui-même avoit annoncée au roi de la part de Dieu, comme devant arriver l'année d'après? On répond que ces particularités relatives à la première Bête ont été manifestées au prophète, non pour lui apprendre quelque chose de nouveau, mais pour lui mettre devant les yeux toute la suite de ce qui concernoit les quatre empires. J'appréhende, dit Lacunza, qu'un lecteur judicieux ne soit peu satisfait de cette solution.

La seconde Bête ou l'ours est, dit-on, l'empire des Perses, représenté dans la statue par la poitrine et les bras. Pourquoi un *ours,* et quel rapport avoit une pareille bête avec l'empire des Perses, quand on accorderoit que cet empire n'est pas le même que celui des Chaldéens? Pourquoi est-il observé que cette Bête *se tient à côté de la première?* Que signifient les *trois rangées de dents*, ou, selon le Père Houbigaut, les *trois gosiers* qu'elle a dans la gueule? Pourquoi lui dit-on : *Marche, et rassasie-toi de carnage?* Toutes circonstances que nos docteurs expliquent d'une manière ridicule, et sur lesquelles les plus sensés gardent le silence.

La troisième Bête, semblable au léopard, est, suivant les mêmes auteurs, l'empire des Grecs, figuré dans la statue par le ventre et les cuisses. Il est montré ici sous la forme d'un léopard, à cause de la variété des couleurs, c'est-à-dire des lois, des arts, des institutions, des caractères, qui distinguoient les peuples de la Grèce. Les quatre ailes et les quatre têtes annoncent les quatre royaumes, entre lesquels cet empire fondé par Alexandre devoit être divisé après sa mort, comme cela

est arrivé, ou plutôt, reprend Lacunza, comme cela n'est point arrivé; car Alexandre, à proprement parler, n'a eu que deux successeurs, Séleucus et Ptolémée, que Daniel lui-même ch. XI. appèle le roi du Nord et le roi du Midi. Mais cela n'est rien, dit Lacunza, par comparaison aux autres inepties que présente l'explication; il renvoie sur cet empire à ce qu'il en a dit sous le précédent Phénomène.

La quatrième Bête, qui est la plus terrible et la plus remarquable, est aussi la plus contraire au système reçu; puisque d'une part, de l'aveu des auteurs, tout ce qui en est dit a rapport aux derniers tems du monde, et que, de l'autre, l'Empire Romain que l'on croit figuré par cette quatrième Bête, a disparu depuis long-tems. Mais il faut que tout s'adapte, bon gré, malgré, à cet Empire Romain, qui est la ressource du système. En conséquence on le fait durer non-seulement jusqu'aujourd'hui, mais jusqu'à la fin du monde. Demandez sur quel fondement: on n'a d'autre garant à vous citer que quelques Pères de l'Église qui, dans un tems où l'Empire Romain étoit au comble de la puissance et de la gloire, s'étoient en effet persuadé qu'il subsisteroit jusqu'à la consommation du siècle. Et il n'en a pas fallu davantage pour faire entrer les interprètes dans cette idée. Mais l'évènement que les Pères n'ont point vu, et qui interprète les Prophéties mieux que tous les Docteurs, auroit bien dû les détromper.

Si le système est vrai, ce n'est pas seulement l'Empire Romain qui doit se perpétuer jusqu'à la fin du monde; mais les trois autres empires doivent continuer d'exister jusqu'à cette époque avec lui, et même après lui. Il est dit en effet dans ce chapitre, ℣. 11 et 12, qu'après la séance du Souverain Juge, Daniel *vit que la quatrième Bête avoit été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé; qu'il vit aussi que la puissance des autres bêtes* (*la puissance* seulement) *leur avoit été ôtée, et que la vie leur avoit été prolongée pour un tems fixe*, dont on ne marque pas l'étendue. D'où il suit, non-seulement que ces trois Empires doivent durer autant que le quatrième, mais qu'ils doivent lui survivre.

II. Après avoir ainsi battu en ruine l'interprétation commune, Lacunza expose la sienne. Il déclare n'être point en état de la porter *jusqu'à l'évidence*, parce qu'il est question d'une obscure métaphore que les Livres Saints n'éclaircissent pas, comme ils le font quelquefois. Il donne donc son sentiment pour une simple conjecture, mais forte, mais puissante, et appuyée de solides raisons dont il laisse le jugement au

lecteur. Au reste il observe que, de quelque manière qu'on entende la première partie de l'oracle, son système reste sans atteinte, parce que le mystère se termine à la seconde partie, où tout vient aboutir, et où réside principalement la force de sa preuve.

Avant tout il ne peut point convenir que le mystère des quatre Bêtes soit le même que celui de la Statue aux quatre métaux; du moins, si ce dernier mystère n'est pas considéré sous un point de vue nouveau, et avec une circonstance qui en change absolument la nature. Le Prophète termine le récit de sa vision, en disant de lui-même, ℣. 15 : *Moi Daniel, au milieu de tout cela, j'étois saisi du plus profond étonnement; et les choses que je voyois me remplissoient de trouble.* S'il avoit vu le même mystère que la première fois, quelle auroit pu être la cause de son saisissement et de son trouble? Il connoissoit ce mystère depuis 45 ans; Dieu, dès sa jeunesse, lui en avoit donné l'intelligence, et il l'avoit communiquée à Nabuchodonosor avec une grande tranquillité. Pourquoi donc actuellement tremble-t-il? Il faut bien, ou que le mystère ne soit pas le même, ou qu'il lui ait été montré sous un autre aspect, et avec des circonstances capables d'imprimer de la terreur à un prophète déjà vieux, et très-exercé dans son ministère. De plus, si l'on y fait un peu d'attention, et que l'on compare les quatre bêtes avec les quatre métaux, on trouvera entre eux la même différence qu'entre des corps vivans et des cadavres, entre une statue inanimée et immobile, et un être plein de mouvement et de vie.

Lacunza ne veut pas dire pour cela que les quatre Bêtes ne soient pas le symbole de quatre empires, et, si l'on veut, de ceux même que la statue représentoit; car il fut dit au Prophète bien expressément, au milieu de sa vision: *Ces quatre grandes Bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre.* Ce que Lacunza prétend uniquement, c'est que les quatre royaumes ont dans cette vision un aspect tout différent de celui qu'ils présentent dans la statue. Dans celle-ci, les royaumes ne sont montrés, pour ainsi dire, que dans ce qu'ils ont de matériel, et l'on n'envisage que leur constitution physique, sans rapport à l'esprit qui les anime. Dans les Bêtes, au contraire, on examine ce qui en est la forme, et le rapport qu'ils ont avec l'esprit qui les vivifie. En d'autres termes : dans la statue, on fait abstraction de la religion des quatre royaumes; et il n'y a rien dans toute la Prophétie qui concerne le Dieu du ciel, ou le commerce que les hommes ont avec lui. Tout y est terrestre et corporel, grandeur,

puissance, richesses, provinces, empire d'un homme sur les autres, guerres, violences, carnages, amitiés et inimitiés, mariages, etc. Voilà tout ce qu'on aperçoit dans la statue. Dans les Bêtes, c'est autre chose. On y remarque des indices certains de religion et de rapport à la Divinité, comme le cœur d'homme donné à la première Bête, les blasphêmes contre le vrai Dieu, la persécution que l'on fait aux saints, leur abaissement et leur humiliation, le conseil enfin et le tribunal où *l'ancien des jours* s'asseoit pour juger une cause de la dernière importance, que l'on voit clairement être celle de la Religion toute entière. C'est ce rapport à la Divinité qui constitue la vie des quatre Bêtes; vie au reste purement bestiale, et telle qu'elle peut convenir à des bêtes féroces, puisque ce rapport à la Divinité n'a pas pour objet de lui rendre le culte et l'honneur qui lui est dû, mais plutôt d'empêcher cet honneur, et de détruire ce culte.

Ceci posé, il est permis de donner plus d'essor au raisonnement, sans craindre de s'écarter beaucoup de la vérité; et nous pouvons conclure que ces quatre Bêtes, *grandes et différentes entr'elles*, ne signifient autre chose que quatre sortes de Religions dominantes dans les Empires dont la statue nous a offert l'image. Ces quatre Religions sont *grandes* aussi, parce qu'elles sont étendues; et *différentes entr'elles*, parce que leurs dogmes sont différens, quoiqu'elles conviennent d'ailleurs en plusieurs points, savoir, en fausseté, animalité, difformité et férocité, étant toutes comme autant de monstres sortis des enfers pour désoler l'espèce humaine. Ici, comme on voit, il ne s'agit pas nommément des Chaldéens ou des Perses, ni des Grecs, ni des Romains, ni des Nations Barbares; on considère en général tout État renfermé dans ces quatre Empires qui les contiennent tous, et l'on examine quelles en ont été les Religions principales.

Ces fausses Religions, quoique sans nombre, si l'on s'arrête seulement à certains chefs, peuvent se réduire aisément à quatre très-grandes et différentes entr'elles. Le saint Prophète de Dieu nous les fait voir distinctement et, pour ainsi dire, au naturel; les trois premières dans les figures de trois bêtes qui sont connues de tout le monde, et les plus redoutables de toutes les bêtes féroces, et la quatrième sous l'image d'une autre bête tout-à-fait nouvelle, qu'on n'a jamais vue auparavant, qui est très-différente des premières, et qui réunit en elle seule tout ce qu'elles ont de cruauté et de férocité.

La première Bête ou le Lion avec les aîles d'aigle paroît

être un symbole très-propre à désigner la première et la plus ancienne des fausses Religions, savoir l'*Idolâtrie*. Cette fausse Religion nous est représentée par un Lion terrible qui, quoique doué par lui-même d'une grande vélocité, reçoit encore les aîles de l'Aigle, afin qu'il puisse non seulement courir avec vîtesse, mais même voler : image très-convenable pour marquer l'idolâtrie, qui s'est répandue si universellement sur la terre, et y a causé partout la perte des malheureux mortels qu'elle a réduits sous son cruel empire. Le peuple même de Dieu, ce petit peuple qu'il s'étoit réservé, n'a pas été inaccessible à ce monstre; et il a fallu toute l'attention, toute la protection d'une Providence bienfaisante, pour y conserver quelques restes de la vraie Religion. Le Livre entier des Saintes Écritures est témoin de cette vérité.

La vision ne se borne pas là : le Prophète voit ensuite qu'on arrache les aîles à la Bête, qu'on la relève de terre, qu'elle se tient sur ses pieds comme un homme, et qu'en effet un cœur d'homme lui est donné. C'est un tableau parfait de ce qui est arrivé lors de la vocation des Gentils. Premièrement les aîles de l'idolâtrie sont tombées par la prédication des Apôtres, qui les lui ont arrachées, afin qu'elle ne volât plus. Ces aîles paroissent être à Lacunza (d'autres, dit-il, pourront avoir une meilleure idée) l'image propre de deux choses qui ont été l'origine de tous les maux, en enfantant l'idolâtrie, et la propageant par toute la terre. Ces deux choses sont *l'ignorance* et *la fable* : l'ignorance du vrai Dieu, que les Nations aveugles et corrompues avoient depuis longtems abandonné; et la fable, qui, à la place de ce vrai Dieu, avoit substitué des dieux faux et ridicules, dont on racontoit par-tout les merveilles imaginaires. C'est sur ces aîles que les prédicateurs de l'Évangile ont d'abord porté la main. Ils ont annoncé au monde le Dieu véritable, dont ils ont donné des idées claires et précises. Ils ont fait voir d'autre part le néant de ces Divinités, devant qui presque tous les hommes avoient tremblé jusqu'alors, et dans lesquelles ils mettoient leur confiance. Par cela seul, la Bête, hors d'état de voler, est devenue chez les nations un objet de mépris; et, comme un aigle qui a perdu ses plumes, pleine de honte, elle s'est retirée aux extrémités de la terre.

Les aîles ainsi une fois arrachées, ce que le Prophète a vû devoit suivre, et a réellement suivi. Une grande partie du genre humain qui, dévorée par la Bête, avoit pris sa nature, et rampoit avec elle sur la terre, en a été relevée par les Apôtres mêmes, qui lui ont tendu la main. Avec ce

secours, elle s'est tenue droite sur ses pieds, comme un homme désormais jouissant de sa raison, qui porte ses regards au ciel, et y contemple son créateur; elle a reçu un cœur d'homme, religieux, éclairé, susceptible d'affection, reconnoissant et soumis envers Dieu, juste et bienveillant pour ses semblables : et dès lors elle a déposé la qualité de Bête. *Comme je regardois, ses aîles lui furent arrachées; en même tems elle fut élevée de terre; elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné.* Qu'on lise les actes des Apôtres, ainsi que l'histoire des premiers siècles de l'Église; et l'on verra que cette prédiction a été accomplie de point en point.

Il n'est pas inutile de remarquer présentement une circonstance qui nous servira dans son tems, savoir que cette première Bête ne perd point la vie, mais seulement ses aîles, et la faculté de voler. Ainsi, quoique dépouillée d'une grande partie de son Empire, elle est demeurée, et elle demeurera toujours vivante, jusqu'à ce que sa puissance lui soit ôtée complettement, ce qui ne doit arriver, selon la Prophétie, qu'après la mort de la quatrième Bête. Rappelez les ℣. 11 et 12 ci-dessus cités.

La seconde Bête, pareille à un Ours, n'a point d'aîles comme le Lion, pour voler par toute la terre. Aussi s'arrête-t-elle dans un endroit où elle fixe son domicile, pour ne point s'en écarter : *Elle se tint*, dit le Prophète, *à côté de la première*. Mais, au lieu des aîles, elle a trois rangées de dents, ou trois gosiers; ce qui, dans un symbole, revient à peu près au même. C'est pourquoi on lui dit : *Marche, et rassasie-toi de carnage*. Il est vraisemblable que ces trois gosiers ou ces trois rangées de dents indiquent trois manières de manger, ou trois armes différentes, dont la Bête doit faire usage, pour se sustenter, se conserver et se nourrir.

Toutes ces circonstances et ces indices nous mènent, comme par la main, à considérer une autre Religion, grande et hideuse, laquelle a paru dans le monde, quand la première avoit perdu ses aîles. Il s'agit du *Mahométisme*.

Dans cette fausse Religion, l'on aperçoit premièrement la ressemblance avec l'*Ours*, qui est la plus difforme de toutes les bêtes, et la plus horrible à voir.

Secondement le trait caractéristique du *cantonnement pris à côté de la première*, joint a *l'absence des aîles*. Il est clair que le Mahométisme a été suscité par le Diable pour remplacer l'Idolâtrie, qui avoit perdu son crédit dans le monde. Mais en même tems il est certain que cette seconde

Bête n'a jamais dominé sur toute la terre, comme la première, mais seulement dans le canton où, dès sa jeunesse, elle avoit fixé sa résidence; savoir, au midi de l'Asie, et au nord de l'Afrique. Née en Arabie, dans le voisinage de la Mer-Rouge, elle s'est delà répandue à droite et à gauche, d'un côté vers l'Orient jusqu'à la Perse et à l'Inde, de l'autre vers l'Occident, le long des côtes de Barbarie, jusqu'à la mer Atlantique. Elle est demeurée dans cette partie pendant plus de mille ans, sans vouloir ou pouvoir avancer plus loin; car, quoique les Sarrazins aient fait autrefois diverses excursions en Europe même, et qu'en dernier lieu les Princes Ottomans y aient étendu leur empire, néanmoins le Mahométisme s'est presque toujours contenu dans ses anciennes limites, et a fait peu de progrès. Dans toutes les provinces de l'Empire Ottoman, il y a des habitans, soit chrétiens, soit juifs, qui sont en très-grand nombre, et forment peut-être la majeure partie de la population, lesquels sont fort éloignés d'embrasser la Religion de Mahomet. Ce qui est vrai, c'est que si le Mahométisme a peu avancé après avoir pris sa croissance, il a souffert peu ou point de déchet dans les pays où il est dominant.

Troisièmement nous trouvons dans le Mahométisme les *trois rangées de dents*, ou les *trois gosiers*, que le Prophète a remarqués dans la gueule de la bête, c'est-à-dire trois manières de dévorer sa proie, et trois sortes d'armes qu'emploie cette Religion, pour se nourrir et se conserver. La première est l'*imposture*, plus que suffisante dans les commencemens pour gagner des hommes ignorans et rustiques. Mais comme il eût été difficile et même impossible que l'illusion durât longtems, tous les hommes n'étant pas assez imbécilles pour donner dans un piège aussi grossier, et la fiction d'ailleurs se détruisant à la longue, il a fallu à la Bête d'autres moyens, d'autres armes pour se procurer sa nourriture. Ces armes et ces moyens sont, dans l'opinion de Lacunza, le *Glaive* et la *Licence*. La Bête se sert du *Glaive* pour contraindre les hommes à croire ce qu'aucune raison n'a pu leur persuader, pour protéger et défendre son imposture, pour répondre à quiconque auroit des argumens et des difficultés à lui proposer. Et, comme le Glaive même ne seroit pas une sûreté suffisante, pouvant être repoussé et même brisé par un autre Glaive, il a fallu y joindre la *Licence*, ou la liberté de jouir sans frein et sans mesure de tout ce qui flatte les sens. C'est par ce moyen, beaucoup plus que par la contrainte, que cette Religion monstrueuse retient sous ses étendards la foule innombrable de ses malheureux sectateurs. Des hommes char-

nels ne trouvent plus de difficulté à croire, dès qu'on leur permet de satisfaire indistinctement tous leurs penchans, et qu'on leur promet même un pareil bonheur pour une autre vie. Il n'y a plus ni Schismes, ni Hérésies, ni Apostasies ou désertions à craindre. Ainsi, la Bête étant une fois pourvue de ces trois sortes d'armes, on a pu lui dire, et on lui dit en effet : *Marche, et rassasie-toi de carnage.*

On n'a point pû jusqu'à présent, remarque Lacunza, donner à cette horrible Bête le cœur d'homme ; et il n'y a pas d'apparence qu'elle veuille jamais le recevoir. Il faudroit pour cela, et avant tout, lui arracher de la gueule les trois rangées de dents., ou les deux dernières, ou au moins la dernière de toutes, qui est aussi la plus dure et la plus inflexible. Une telle entreprise demanderoit une effusion nouvelle de cet Esprit que Dieu répandit si abondamment sur les Apôtres, et avec lequel ils arrachèrent au lion ses aîles, en exposant leur propre vie ; après quoi il leur fut facile de l'aider à se lever de terre. Lacunza croit vraisemblable et presque certain que cette seconde Bête demeurera dans l'état où elle est maintenant depuis tant de siècles, jusqu'à ce que *la puissance lui soit ôtée*, de même qu'à la première et à la troisième dont il va être parlé ; ce qui aura lieu à l'avènement glorieux du Seigneur.

La troisième Bête ressemble à un Léopard, dont la robe, par la variété des couleurs, offre aux yeux quelque chose d'agréable. Elle a sur son dos quatre aîles d'oiseaux ; elle a aussi quatre têtes : et la puissance lui est donnée. Tous ces caractères nous montrent comme au doigt une chose qui est sous nos yeux, et nous invitent à l'examiner avec attention. Cette troisième Bête (qui le croiroit?) c'est le *Christianisme.* Non assurément, le Christianisme vrai, qui n'a nulle société, nulle ressemblance avec ces affreuses bêtes ; qui au contraire, des bêtes féroces, fait des hommes, comme il fait des pierres même des enfans d'Abraham. Il s'agit du *Christianisme faux*, du fantôme, du masque, de la vaine apparence du Christianisme, qui n'est tel que par la peau ou l'extérieur, et par le nom. Voyons les traits de conformité. Ce Christianisme faux est en premier lieu tacheté au dehors, et brille aux yeux comme le *Léopard*, par une certaine variété de couleurs, fort propre à séduire les simples. En second lieu, il a parcouru avec une extrême rapidité les quatre parties du monde, dans les quelles il a par-tout établi son funeste Empire ; c'est ce qui fait qu'il nous est représenté avec *quatre aîles d'oiseau.* En troisième lieu il a *quatre têtes*, ce qui est particu-

lier à cette Bête, et lui donne un air de monstre. Que signifient ces quatre têtes ? Elles signifient que, quoique la Bête paroisse unique, ce sont néanmoins dans la réalité quatre Bêtes en un seul corps, toutes enveloppées d'une même peau, et qui se croient en sûreté sous le saint et auguste nom de Christianisme. Elles signifient que quatre Bêtes fort différentes entre elles, se sont réunies en une seule, et ont combiné leurs forces pour attaquer sans relâche le Christianisme vrai, le tuer, le dévorer, s'il étoit possible, et le transformer en leur propre substance. Examinons avec soin ces quatre Bêtes coalisées, ou ces quatre têtes du faux Chistianisme.

La première *est l'Hérésie*. La seconde *le Schisme*. La troisième *l'Hypocrisie*. Je donne exprès, observe Lacunza, ce nom ambigu à la troisième Bête, ou à la troisième tête de cette Bête multiple; et je tais son nom propre, parce que je voudrois lui rendre service, sans l'offenser, ni m'attirer sa haine. Il me suffit d'être entendu de la Bête même, et de ceux qui la connoissent bien. Et plus bas : Ce n'est point, dit-il, mon affaire d'indiquer quels sont ces hommes qui, revêtus de la peau de chrétien, demeurent dans le sein de l'Eglise avec les chrétiens véritables, et déchirent par ce moyen avec plus d'impunité et de cruauté ses membres et ses entrailles. C'est assez de les avoir signalés à ceux qui voudront être attentifs. Ainsi parle l'auteur. Pour nous qui n'avons pas la même crainte, et ne sommes point retenus par ces considérations, nous ne ferons point difficulté d'articuler le vrai nom de la Bête, qui est évidemment *la fausse justice* ou le Pharisaïsme. Elle a eû ses Docteurs, comme toutes les sectes, et c'est d'eux qu'il faut entendre ce que dit l'Apôtre, cité par Lacunza, de certains maîtres d'erreur qui, dans la suite des temps, *enseigneront le mensonge avec hypocrisie, et qui auront une apparence de piété, mais en ruineront la vérité et l'esprit* (*). Tous ceux qui connoissent l'histoire de l'Eglise, savent assez quels maux ils lui ont causés.

Il reste à expliquer ce qui concerne la quatrième tête du faux christianisme. Celle-ci est la plus ancienne, et comme la mère des trois autres, qui en sont nées en divers tems. Elle est aussi la plus pernicieuse, quoiqu'elle se montre toujours avec un visage riant, qui en impose à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes.

(*) I. Tim. IV. 2. — II. Tim. III. 8.

Ne cherchez pas bien loin cette Bête. Elle est parmi nous; elle y habite ; c'est une bête domestique et privée, dont on ne se défie point, et qui, par ses attraits et par ses caresses, séduit les malheureux enfans d'Adam qu'elle entraîne en grand nombre dans l'abîme. Portez vos regards sur le monde Chrétien, et parcourez en esprit toutes les provinces que renferme l'Eglise catholique. Qu'y voyez-vous? Avec un extrême étonnement, vous y observez quantité d'usages admis partout, et non seulement étrangers, mais directement contraires au vrai Christianisme ; des abus énormes qui, n'étant que de fausses monnoies, introduites d'abord furtivement, passent néanmoins et sont reçues pour de bonnes; beaucoup de choses enfin que l'on donne pour des vérités Chrétiennes et Evangéliques, et qui, bien examinées, ne sont autres que ces trois dont parle St. Jean (*), *Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie.* Je ne trouve point, dit Lacunza, de nom plus propre pour désigner cette tête, que celui-là même qui nous est fourni par l'apôtre St. Jean, *concupiscence de la chair*, etc. Peut-être, ajoute-t-il, pourroit-on l'indiquer suffisamment par un seul mot, *licence.* Je préférerois, moi, celui de *mondanité* ou de *dérèglement.*

Nous arrivons à la quatrième Bête, la plus épouvantable de toutes, et qui causa tant de frayeur à Daniel. « Elle étoit, » dit le Prophète, d'une force étonnante ; elle avoit des » dents de fer et des ongles d'airain; elle dévoroit et met» toit en pièces tout ce qui paroissoit devant elle, et fou» loit aux pieds ce qui restoit. Elle ne ressembloit à au» cune des Bêtes que j'avois vues auparavant, et elle » avoit dix cornes, etc. »

On est curieux d'entendre ce que signifie cette quatrième Bête. Si les trois premières sont autant de fausses Religions, savoir l'Idolatrie, le Mahométisme, et le faux Christianisme; quelle autre Religion de cette nature nous reste-t-elle, qui puisse être apperçue sous ces affreux symboles ? Je ne puis point, dit Lacunza, répondre directement à cette question, parce que je n'ai pas une idée assez nette de ce qui doit arriver dans le tems où cette Bête paroîtra. Je dirai seulement quelque chose de ce que nous voyons à présent, et j'espère que tout d'un coup on comprendra ma pensée.

Cette terrible Bête, dit Lacunza, est, à mon sens, fille

(*) I. Ev. II. 16.

légitime des deux dernières dont on a vu les têtes dans le Léopard. Elle convient quelle leur doit la vie; elle a été élevée par elles, et plusieurs croient même, ajoute Lacunza, quelle a de grandes obligations à la première (*). Elle fait voir déjà (**) son naturel impie et féroce, quoiqu'elle affecte une humanité apparente; jusque-là même que, dès sa tendre enfance, elle ne reconnoît ni ne révère les auteurs de ses jours. Elle n'aime qu'elle seule, ne considère qu'elle seule, se met au-dessus de tout; et croit que tout est fait pour elle. Par ce caractère qu'elle montre, pour ainsi dire, au berceau, on peut conjecturer ce qu'elle fera, quand elle sera grande, et qu'elle aura pris des forces. C'est un lionceau renfermé dans sa tanière; et, quoiqu'elle se montre quelquefois à l'entrée, ou qu'elle fasse même quelques pas au-dehors, elle ne va pas loin, se défiant de son âge tendre, de la foiblesse de ses armes, et du grand nombre de ses ennemis, qui pourroient l'envelopper et l'attaquer à l'improviste. Elle n'a point encore de dents, ou à peine en paroît-il quelques-unes, avec lesquelles elle ne peut pas, comme elle voudroit, mettre tout en pièces, quoiqu'elles soient de fer, et qu'elles doivent un jour être terribles. De plus, les cornes dont sa tête doit être armée, ne sont pas encore venues, ces cornes qui la rendront redoutable à toute la terre.

Néanmoins dans cet état même elle ne laisse pas d'attirer sur elle les regards et l'attention de tout le monde. On la craint, ceux au moins qui sont susceptibles de crainte; on l'admire, on la vénère, on la caresse, on l'adore. Plusieurs qui sont enrôlés sous un autre drapeau, s'en détachent, même parmi les vétérans, pour se consacrer à son service. Ces désertions se font particulièrement remarquer, et sont journalières, de la part de ceux qui appartiennent aux quatre têtes du Léopard. Tous ces renforts augmentent à un point étonnant la puissance et les ressources de la jeune Bête. Si, avant d'être sortie de sa caverne obscure, et d'avoir pris son développement, elle fait déjà tant de mal; que sera-ce lorsqu'elle paroîtra au grand jour, et s'élancera dans l'arène avec toute sa force, avec ses dents de fer, et en même tems ses dix cornes, toujours prêtes à seconder ses desirs? Que fera-t-elle sur-tout après l'éruption de cette onzième corne dont

(*) A celle que l'Auteur appèle *Hypocrisie*. (**) Il paroît que Lacunza écrivoit ceci un peu après 1782. Voyez ci-après pag. 58.

la Prophétie nous dit de si grandes choses ? La même Prophétie nous l'annonce ℣. 24, et l'on n'a point de peine à le croire : *elle dévorera toute la terre, la foulera aux pieds, et la réduira en poudre.*

Vous me demanderez peut-être, dit Lacunza, quel est le nom propre de cette Religion monstrueuse, figurée par la quatrième Bête ; et j'admire que vous puissiez ignorer ce qui est su de tout le monde. Il y a déjà plusieurs années que par mille moyens, et de la manière la plus publique, on invite généralement tout le monde à venir goûter les douceurs de l'aimable, de la douce, de la commode *Religion naturelle.* Vous pouvez lui donner les noms de *Déisme* ou *d'Anti-Christianisme* ; car ces noms signifient la même chose : quoique plusieurs soient dans l'idée (et c'est celle de Lacunza), que le dernier mot est plus propre et plus significatif, les deux autres n'ayant point de sens. Lacunza néanmoins donne à cette Secte le nom de *Religion*, parce qu'en premier lieu elle ne nie pas Dieu absolument, mais seulement en admet un, fait à sa manière, et *que nos pères n'ont point connu* ; un Dieu indifférent, insensible, et qui ignore entièrement ce qui se passe sur la terre ; un Dieu sans providence, sans justice, sans sainteté ; un Dieu enfin doué de tous les attributs et de toutes les qualités qui conviennent le mieux à cette Religion nouvelle. Lacunza lui donne en second lieu le nom de *Religion*, parce qu'elle ne défend pas, qu'elle conseille même un certain culte intérieur, dont, suivant elle, Dieu se contente ; car ce Dieu est si bon, qu'il ne veut pas se rendre à charge à ses adorateurs.

Quoique ces Sectaires n'aient point de loi, excepté ce qu'ils appèlent leur raison et leur conscience, ils en ont cependant une fondamentale, qui est de faire une guerre ouverte à toute autre Religion, et particulièrement au Christianisme vrai. Le faux Christianisme avec ses quatre têtes, à plus forte raison le Mahométisme et l'Idolatrie, n'inquiètent pas beaucoup cette Bête féroce ; elle sait très-bien que ses dents de fer, sans avoir pris toute leur croissance, lui suffisent de reste pour les dévorer, les mettre en pièces, et les convertir en sa propre nature. Mais le Christianisme vrai lui oppose une autre résistance ; il est pour elle de fer, d'acier, de diamant. Ses dents n'en sauroient venir à bout. Elle le foule aux pieds par des blasphêmes et des sarcasmes détestables, sans épargner ce qu'il a de plus saint, ni même la personne adorable de J. C. *Elle dévoroit*, dit le Prophète, *elle mettoit en*

pièces tout ce qui se présentoit devant elle, et fouloit aux pieds ce qui restoit.

C'est ainsi que Lacunza explique le symbole des quatre Bêtes.

En partant de ces ouvertures, et en rappelant ce qu'il a lui-même observé que, suivant ce qui est dit au Prophète, les quatre Bêtes *sont quatre royaumes qui s'élèveront de terre*, nous pouvons reconnoître véritablement ici quatre grands royaumes ennemis du peuple de Dieu, mais très-différens de ceux indiqués dans la statue, et qui ne conviennent avec eux ni pour les lieux ni pour les tems.

Le premier peut être appelé l'Empire idolâtre. Il est composé de tous ces anciens Empires qui ont fait tant de bruit dans le monde, Babyloniens, Perses, Grecs, et Romains mêmes, jusqu'à la conversion de ces derniers, qui a suivi celle de l'Empereur Constantin.

Le second s'appèlera l'Empire Mahométan. Il est formé de toutes les Puissances Musulmanes, entre lesquelles le Grand-Seigneur ou l'Empereur Turc tient le principal rang.

Le troisième est l'assemblage des Nations Chrétiennes perverties dans leur majorité, ou leur universalité morale, par l'hérésie, le schisme, la fausse justice, et le déréglement des mœurs.

Le quatrième sont ces mêmes Nations Chrétiennes enfoncées dans l'abîme encore plus avant, et parvenues au dernier dégré de corruption, par l'impiété du plus grand nombre, ou leur abdication de tout principe religieux.

Lacunza nous aprend qu'il a employé plusieurs années à approfondir ce mystère, et qu'il n'a épargné aucune recherche pour s'en procurer l'intelligence. Il observe que ce qu'il vient de dire recevra un nouveau développement dans le Phénomène suivant, où les quatre Bêtes reparoîtront, et seront comparées avec la Bête Apocalyptique. Il reste maintenant à examiner en peu de mots ce qu'il y a de plus clair dans la vision, et de plus important pour le système de l'auteur, savoir la fin des quatre Bêtes, et surtout la condamnation de la dernière, avec ses suites.

II. Après que la quatrième Bête a fait la guerre aux Saints, et déployé contre eux toute sa puissance, le jour de son jugement arrive. Daniel voit des trônes posés; l'Ancien des jours y prend séance, et, à ses côtés, ceux qui doivent lui servir d'assesseurs. L'affaire mise en délibération, la sentence est prononcée, et exécutée. Elle portoit, suivant le Pro-

phète, que la quatrième Bête, et tout ce qui en faisoit partie, seroit mis à mort sans aucun retard; que son cadavre (non pas physique, mais moral, composé d'une infinité de personnes) seroit détruit et livré au feu pour être brûlé; que les trois autres Bêtes, qui n'avoient point adhéré à la quatrième, ni joint leurs troupes aux siennes, seroient privées de la puissance qu'elles avoient exercée auparavant, mais que la vie leur seroit laissée, apparemment pour qu'elles fissent pénitence.

La sentence ainsi portée (mais avant son exécution, comme il paroît par d'autres endroits de l'Ecriture), le même Prophête voit un personnage admirable qui descend du ciel sur les nuées, et qui lui paroît être le Fils de l'homme. Il est introduit dans cette auguste assemblée, s'avance vers le trône de Dieu à qui on le présente, et reçoit de lui solemnellement la puissance, l'honneur et le royaume, afin que tous les peuples, toutes les tribus, et toutes les langues, le servent et lui soient soumis comme à leur légitime souverain. Et un peu plus bas, après un nouveau détail des maux que fera la quatrième Bête, surtout par le moyen de la onzième corne; il est répété que le jugement se tiendra ensuite; que la puissance sera ôtée à cette quatrième Bête, qu'elle sera détruite, et qu'elle périra pour toujours; qu'en même tems la royauté, la puissance, et l'empire souverain, sur tout ce qui est sous le Ciel, seront donnés au peuple des saints du Très-Haut, dont le royaume sera un royaume éternel, auquel toutes les puissances seront assujetties.

Il résulte de ces textes les conséquences suivantes :

Premièrement qu'au tems marqué par la Prophétie, qui, de l'aveu de tout le monde, est le tems de l'Antechrist, toute la puissance *sera ôtée* et *pour toujours*, aux hommes qui l'avoient reçue de la main de Dieu; ce qui revient encore à ce que dit l'Apôtre I. Cor. xv., de l'anéantissement de tout empire, de toute domination, et de toute puissance.

Secondement que cette puissance ôtée aux hommes, sera mise entre les mains de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, Notre Seigneur; et non pas seulement *dans l'acte premier*, comme parle l'École, ou quant au droit, mais *dans l'acte second*, ou quant à l'exercice.

Troisièmement qu'il partagera cette puissance avec les saints, qui vivront et régneront avec lui, ainsi qu'il est dit également dans l'Apocalypse.

Quatrièmement que cette puissance s'étendra sur tout ce qui est sous le Ciel; que tous les peuples, toutes les tribus,

et toutes les langues, serviront J.-C. comme leur souverain légitime; que tous les rois lui seront assujettis avec une entière soumission.

Ce qui prouve qu'après cette grande révolution, tout ne sera pas détruit *sur la terre;* qu'il y restera encore des *peuples,* composés de différentes *tribus*, et parlant différentes *langues;* qu'on y verra aussi des *rois;* conséquemment que le monde ne périra pas aussitôt.

Et cela suffit pour établir invinciblement la vérité du système de Lacunza, ainsi que la fausseté de l'opinion contraire.

PHÉNOMÈNE III et IV. *L'Antechrist, et sa fin.*

Je joins ensemble ces deux Phénomènes, parceque ce n'est qu'en les réunissant qu'on peut y trouver une preuve légitime du système de l'auteur.

I. Il y aura un Antechrist, qui paroîtra dans les derniers tems, et fera des maux incroyables à l'Eglise chrétienne: ce sont là trois vérités qu'il n'est pas permis de révoquer en doute. Mais que doit-on entendre par ce mot *Antechrist*, qui signifie la même chose qu'*Ennemi* ou *Adversaire du Christ?* De quelle nature sont les maux qu'il doit faire? Quels seront ses moyens? Ces trois points ne sont pas aussi clairs, étant proposés par les Docteurs avec une variété, une confusion, et une réunion d'accessoires bizarres qui ne laissent dans l'esprit qu'incertitude.

Peut-être que ces notions burlesques et inintelligibles viennent uniquement, dit Lacunza, de ce qu'on a raisonné d'après un principe faux, trop légèrement adopté et tenu pour vrai. Peut-être que la cause de tout le mal est qu'on a supposé sans fondement que l'Antechrist devoit être une personne individuelle. Ce point de départ une fois admis, les Auteurs, tout en prenant différentes routes, où ils s'écartoient prodigieusement les uns des autres, n'ont pû que s'égarer.

Par les caractères que donne l'Ecriture, et ceux qu'y ajoute le tems même, qui, ainsi qu'on l'a observé, est le plus sûr interprète des oracles divins, l'Antechrist, dont la venue doit précéder immédiatement celle du Seigneur, n'est autre qu'une personne multiple, et un tout, formé par l'aggrégation de diverses personnes, séparées par les lieux, et même par les tems, mais unies moralement en-

tr'elles, et animées d'un même esprit, pour conspirer *contre le Seigneur et son Christ.* Lorsque ce corps moral aura pris toute sa croissance et son développement, par la réunion de toutes les personnes dont il doit être composé; qu'il aura acquis toute sa force, et sera pourvu de toutes les armes nécessaires; qu'enfin il n'aura rien à craindre de la part des Puissances terrestres, lesquelles au contraire lui prêteront tout leur appui : alors et dans cet état, ce corps sera le véritable Antechrist, que nous annoncent les livres saints. Il fera une guerre cruelle au corps mystique de J.-C.; et, s'il ne vient pas à bout de le détruire, ce ne sera pas manque de volonté, mais faute de tems, *ces jours* désastreux *devant être abrégés,* selon la promesse du Seigneur. C'est pour cela que, contre son attente, ce même Antechrist périra dès que le jour du Seigneur aura commencé à luire par l'avènement de ce roi de gloire, comme ont le verra par la suite.

Pour s'assurer exactement de la bonté de ce systême, il n'est besoin que de relire avec une médiocre attention les passages de l'Écriture où il est fait mention de l'Antechrist, et de voir s'ils ne s'expliquent pas naturellement et sans violence, en supposant un corps moral, tandis qu'aucun ne peut être entendu raisonnablement d'une personne individuelle.

St. Jean, dans sa première Epitre, IV. 3., déclare au sujet de l'Antechrist, qu'il est déjà venu: *Et c'est là l'esprit de l'Antechrist dont vous avez ouï dire qu'il doit venir; et il est déjà dans le monde.* Il parle des faux Docteurs qui corrompoient dès-lors la pureté de la foi, et auxquels dans la même Épitre, II. 18., il donne expressément le nom d'Antechrists: *Comme vous avez ouï dire que l'Antéchrist doit venir, aussi y a-t-il dès maintenant plusieurs Antéchrists.* Et, afin qu'on ne crût pas qu'il vouloit parler des Juifs ou des Payens, qui en ce tems persécutoient l'Eglise, il ajoute aussitôt, ℣. 19, que ces Antéchrists sont sortis du sein de l'Eglise Chrétienne: *Ils sont sortis d'avec nous; mais ils n'étoient pas des nôtres.* Il dit encore plus bas, ℣. 22: *Celui-là est un Antéchrist, qui nie le Père et le Fils.* Et dans sa seconde Epitre ℣. 7: *Il y a plusieurs imposteurs répandus dans le monde, qui ne reconnoissent point que J.-C. est venu avec une chair véritable; ce sont des séducteurs et des Antéchrists.* St. Paul, dans la seconde aux Thessaloniciens, parlant de l'apostasie des derniers tems, dit que le mystère d'iniquité étoit déjà commencé: *Car le mystère d'iniquité se forme dès-à-présent,* II. 7. Et de-là nous pouvons inférer par une conséquence légi-

time, que l'Antéchrist qui doit venir, ne sera point un homme singulier ou une personne individuelle, mais un corps moral, qui commençoit à se former du vivant des Apôtres, en même tems que le corps mystique de J.-C.; qui a grandi, et s'est toujours accru depuis; qui a maintenant beaucoup de force, et qui se montrera enfin accompli de tout point, lorsque le mystère d'iniquité sera à son comble.

Presque tous les interprètes de l'Apocalypse conviennent que la formidable Bête dont il est tant parlé dans cette Prophétie, et dont le chap. 13 nous offre le tableau, est l'Antéchrist qui doit venir. Or comment concevoir et cette Bête et tout ce qui en est dit, s'il s'agit d'une personne unique et individuelle? La description même y résiste. S'il est question d'une seule personne, comment a-t-elle sept têtes? Comment a-t-elle en même temps dix cornes, toutes couronnées? Que signifie également une des têtes *comme frappée à mort*, et ensuite guérie? Tout cela peut s'entendre aisément d'une pesonne morale. On aperçoit en premier lieu ce que c'est que les sept têtes sur une seule Bête, c'est-à-dire comment sept têtes différentes entre elles, ou sept fausses Religions, peuvent s'unir pour un dessein commun, celui de faire la guerre au corps mystique de J.-C., et à J.-C. même, non pas seulement dans un certain endroit, ou dans des tems divers, mais dans toute la terre à la fois. On aperçoit en second lieu ce que marquent les dix têtes, toutes couronnées, c'est-à-dire comment dix Rois ou un plus grand nombre, soit par séduction, soit avec connoissance et volontairement, peuvent embrasser le même systême, et conspirer dans le même mystère d'iniquité, aidant de tout leur appui la Bête aux sept têtes, selon qu'il est dit dans l'Apocalypse, XVII. 13, qu'*ils lui donneront leur autorité et leur puissance*, et la serviront en tout point, comme les cornes servent au taureau pour frapper et se faire craindre. On aperçoit enfin comment l'une des sept têtes ou des sept Bêtes unies, peut recevoir un coup mortel, et comment cette blessure métaphorique peut ensuite être guérie par les soins, la sollicitude, et les larmes des autres têtes ses sœurs. Tout cela se conçoit facilement; et, si l'on ne peut pas l'assurer avec une entière certitude, on peut du moins le conjecturer comme très-vraisemblable.

Pour ne pas revenir sur ce qui a été dit, il faut relire le Phénomène précédent, et se remettre en mémoire ce qui a été observé sur les quatre Bêtes de Daniel. Ces quatre Bêtes ont

une si grande affinité avec la Bête de l'Apocalypse, qu'elles paroissent n'être qu'une seule et même chose. C'est en effet le même mystère, sans aucune diversité de quelque importance, en sorte que, connoissant ces quatre Bêtes, on a sans peine l'intelligence de la dernière, et que réciproquement celle-ci sert à mieux faire connoître les autres. Je ne vois, dit Lacunza, de différence entre les deux figures, si ce n'est en ce que le Prophète examine les Bêtes séparément, et l'une après l'autre, à mesure qu'il les voit paroître; au lieu que St. Jean les rassemble toutes, et les considère comme unies en un seul corps, ainsi qu'elles le seront dans les derniers tems, qui font le principal objet de sa Prophétie. Du reste le Prophète et l'Apôtre sont parfaitement d'accord.

St. Jean dit que la Bête qu'il a vüe, avoit sept têtes, comme s'il disoit (et je ne vois pas, observe Lacunza, ce qu'on pourroit dire de plus juste), qu'il a vû sept Bêtes différentes entr'elles, mais unies en un même corps, et animées d'un même esprit. Daniel, quoiqu'il n'en nomme que quatre, en a vû réellement sept : car la troisième qui est le Leopard, est composée de quatre (*la Béte avoit quatre têtes*); et ces quatre, jointes aux deux premières, le Lion et l'Ours, et à la dernière, la plus terrible de toutes, font le nombre de sept. — St. Jean dit que la Bête qui lui a été montrée, ressembloit à un Léopard, qui avoit la gueule d'un Lion et les pieds d'un Ours. Et voilà précisément les trois premières Bêtes de Daniel, disons mieux, les six premières; car dans le Léopard il y en a quatre, renfermées sous une même peau, qu'on ne pourroit pas distinguer si elles ne montroient leur têtes par dehors. La Bête dont le nom manque, n'a aucune ressemblance avec les autres Bêtes déjà connues; c'est ce qui fait que le nom n'en est exprimé ni par Daniel ni par St. Jean. — St. Jean a vû sa Bête sortant de la mer; Daniel dit la même chose de ses quatre Bêtes, et presque dans les mêmes termes. — St. Jean représente sa Bête comme armée de dix cornes, sur lesquelles étoient des couronnes ou diadêmes; Daniel fait la même chose, excepté qu'il place les dix cornes sur la tête de la quatrième Bête, parcequ'il la considère à part et sans rapport avec les autres. Mais St. Jean, qui l'envisage comme unie aux autres, et faisant avec elles un seul et même corps, ou une Bête multiple, place toutes les cornes sur cette Bête, sans énoncer si ces cornes sont réparties entre les différentes têtes, ou si elles sont toutes rassemblées sur une seule. —Daniel, comme St. Jean, dit que les dix cornes sont dix Rois, ce qui indique un nombre ou déterminé ou indéter-

miné; peu importe au fond du mystère. — Daniel a vû les dix cornes sur la tête de la dernière Bête, qui paroîtra sur la scène après les autres, et jouera certainement le principal rôle dans cette tragédie: car si cette Bête est considérée séparément, les cornes paroissent lui appartenir en propre; c'est sur elle qu'elles poussent, et prendront racine; elle les conservera avec un soin extrême, comme lui étant très-nécessaires pour parvenir à ses fins. Mais quand cette Bête aura englouti les autres, c'est-à-dire, qu'elle les aura entraînées dans son parti, et qu'elle aura rassemblé sous ses étendards une infinité de personnes, qui combattoient sous le drapeau des autres Bêtes; lorsqu'elle aura infecté de ses impiétés la multitude des nations; lorsque, dans tout l'univers, elle aura soulevé contre J.-C. un grand nombre de faux chrétiens; en un mot, lorsque toutes ces Bêtes seront unies en un seul corps, et animées du même esprit (qui est l'état où St. Jean les considère): alors toutes les cornes seront communes à toutes les têtes, et aux Bêtes liées ensemble. Cette Bête multiple s'en servira pour frapper à droite et à gauche, et pour imprimer la terreur; tandis qu'elle-même, à couvert sous une telle défense, elle recevra les adorations de tous les habitans de la terre qui, pâles et tremblans, fléchiront devant elle les genoux, en disant: *Qui est semblable à la Bête, et qui pourra combattre contre elle ?*

Jusqu'ici les deux Prophètes ont été d'accord, et nous n'avons trouvé entr'eux, comme il a été dit, aucune différence, si ce n'est que l'un envisage les Bêtes comme unies, l'autre comme séparées. Il y a néanmoins encore une autre dissemblance, qui peut nous arrêter; savoir cette onzième corne que l'on remarque sur la tête de la quatrième Bête de Daniel, et dont St. Jean ne parle pas. On tient communément que cette onzième corne est l'Antéchrist. Lacunza répond qu'il n'est point nouveau qu'entre deux textes relatifs à un même événement, l'un supprime une circonstance qui est rapportée par l'autre, comme cela se voit, observe-t-il, même dans les Evangiles; et qu'au surplus le silence de St. Jean, dont le dessein est d'exposer ce qui regarde l'Antéchrist, montre clairement que cet ennemi de Dieu n'est pas désigné par la onzième corne. J'avoue que ces réponses ne me satisfont point du tout; mais j'aurai occasion de m'expliquer plus bas sur cette onzième corne.

Il dit aussi ce qu'il pense de la plaie mortelle faite à l'une des têtes de la Bête, et de sa guérison merveilleuse qui excite l'admiration de toute la terre. Il déclare que sur ce

point il ne peut offrir que des conjectures; et, après quelque hésitation, il se détermine à croire que ce coup fatal atteindra la plus scélérate, la plus audacieuse, et la plus impie de toutes les têtes, laquelle imprimera le mouvement à la machine (on entend assez celle qu'il veut désigner), et que cet évènenement aura lieu au commencement de leur detestable coalition. Il est possible, observe-t-il, que ce coup lui soit porté par les trois Rois, qui seront humiliés par la onzième corne, peut-être en haine de ce service même qu'ils auront rendu à la vraie Religion; et que cette humiliation de Rois Chrétiens et pieux capables de résister au monstre, soit le seul baume nécessaire pour la guérison de sa blessure.

Lacunza vient enfin à la grande objection qu'on peut opposer à son système, et qui se tire principalement de St. Paul. Le St Apôtre écrivant aux Thessaloniciens, représente évidemment l'Antéchrist comme un homme unique, l'appelant *l'homme de péché, l'enfant de perdition, cet impie*. Il fait plus; il lui attribue une action, qui ne peut appartenir qu'à un homme seul, et non à un corps de méchans répandu dans tout le monde, celle de *s'asseoir comme Dieu dans le temple de Dieu*, s'y montrant comme s'il étoit Dieu. L'auteur essaye de répondre à ces difficultés; et je suis encore obligé d'avouer que ses solutions me paroissent évasives.

Est-ce donc que l'Apôtre seroit en effet contraire à son système? Je ne le pense pas. Mais il faut distinguer dans l'Antéchrist le corps et le chef. Le corps est véritablement une personne morale, ou une réunion de méchans, comme Lacunza l'a expliqué avec beaucoup de pénétration et de justesse. Le chef, au contraire, est par nécessité une personne unique. Ce sera, comme tous les textes nous l'indiquent, un grand monarque, le plus puissant de ceux qui existeront alors sur la terre. Ce monarque sera en même tems un monstre d'impiété, digne à cet égard de figurer comme chef dans le corps anti-chrétien; et, parcequ'il réunira éminemment dans sa personnne tous les caractères de la Bête, il en portera aussi le nom, même dans un sens plus propre que la Bête elle-même. Cette communication de nom, ainsi que d'attributs, entre le chef et les membres d'un même corps, n'a rien qui doive étonner. C'est un langage admis universellement parmi les hommes. Les exemples en sont multipliés dans l'Ecriture. Et, pour ne parler que d'un seul, bien approprié à notre matière, dans le corps chrétien auquel l'Antéchrist fera la guerre, Notre

Seigneur qui en est le chef, est le Christ; la réunion des chrétiens qui constitue le corps mystique, est aussi le *Christ*: l'Apôtre St. Paul lui donne formellement ce nom(*).

Ce que nous disons ici de la principale Bête de l'Apocalypse, la Bête aux sept têtes et aux dix cornes, doit s'entendre également de la petite Bête que St. Jean lui donne pour Prophète, la Bête qui a deux cornes semblables à celles de l'Agneau, et qui parle comme le Dragon. Lacunza, ferme dans ces idées, et fidèle à son système, voit dans cette dernière Bête, non une personne singulière, mais le Sacerdoce ou l'ordre sacerdotal, corrompu dans sa majorité au tems de l'Antechrist. Et là dessus il rappèle l'exemple des anciennes prévarications; le mot célèbre de St. Jérome, que *l'Univers en gémissant fut étonné de se voir Arien;* et cette vérité d'expérience, que le Sacerdoce dans tous les tems a été la source des plus grands maux, comme des plus grands biens pour la société Chrétienne. Je suis très-loin de contredire en cette partie le sentiment de Lacunza. Mais cette aggrégation de Prêtres corrompus aura nécessairement un chef; et ce chef portera éminemment les caractères de la Bête qui, ayant les cornes de l'Agneau, parlera néanmoins le langage du Dragon. Ce chef ne quittera point l'Antéchrist principal, ou le chef de la première Bête; il sera sa bouche et son organe; il fera usage, comme le dit St. Jean, de tout le pouvoir de la première Bête en sa présence; il séduira en sa faveur tous les habitans de la terre, et les contraindra de l'adorer.

Le texte même de l'Apocalypse nous fournit une preuve décisive; et elle sert en même tems à confirmer ce qui a été dit sur la première Bête. S. Jean, dans le Ch. XIX, annonçant la ruine de cette Bête principale et de son Prophète, dit précisément que « CES DEUX (*hi duo*) furent jettés dans » l'étang brûlant de feu et de soufre; », ce qui marque bien qu'il s'agit de deux personnes individuelles. Et afin que l'on en doute encore moins, il ajoute que « le reste fut tué par » l'épée qui sortoit de la bouche de celui qui étoit sur le » cheval blanc, » montrant ainsi clairement la distinction des deux chefs d'avec ceux qu'ils traînaient à leur suite.

Par là nous expliquons encore ce qui concerne la onzième corne du Léopard de Daniel, et que Lacunza n'a pû éclaircir.

(*) I. Cor. XII. 12.

Cette corne, ainsi que l'ont pensé tous les interprètes, est véritablement l'Antéchrist par excellence ou le chef du corps anti-Chrétien. Cette même corne est certainement un roi, comme les dix autres, et plus puissant qu'eux, puisqu'il en abaissera trois. Mais (chose bien singulière) cette corne a *des yeux* et *des yeux d'homme*; elle a en même tems *une bouche*. Elle a *des yeux* et *des yeux d'homme*, différens de ceux d'une Bête. C'est donc un Voyant; elle en a le titre, ainsi que les attributs : on sait que chez les Hébreux *Voyant* signifie Prophète (I. Reg. IX. 9.) Elle a *une bouche;* elle parle pour la grande Bête, et en son nom; elle lui sert d'organe. La voilà Prophète encore dans ce sens, suivant qu'il a été dit à Moyse, en parlant de son frère Aaron : « Il sera » votre Prophète » (Exod. VII. 1.). Et en effet dans l'Apocalypse la petite Bête est le Prophète de la grande; elle est appelée *faux Prophète* en trois endroits différens (XVI. 13. XIX. 20. et XX. 10.). Ainsi dans Daniel l'Antéchrist nous est montré comme uni à son faux Prophète, sous la forme d'une corne surnuméraire ajoutée à la quatrième Bête. Le faux Prophète est en quelque sorte identifié avec lui, parcequ'il est son œil, sa main, sa bouche, de même qu'on dit des pricipaux ministres d'un Prince qu'ils sont ses yeux, et les instrumens de sa puissance. Voyez ce qu'observe Bossuet sur le Chap. 1er de l'Apocalypse, ℣. 4, au sujet d'une expression semblable, employée à l'égard des anges, qui sont *devant Dieu* (VIII. 2.), *devant son trône* (I. 4. IV. 5.), *comme des lampes ardentes* (même C. IV. ℣. 5.); qui sont *envoyés par toute la terre* (℣. 6.), ce qui montre assurément que ce sont des êtres à part, subsistant par eux-mêmes; et qui ne laissent pas d'être en même tems *les cornes* et *les yeux de l'Agneau* (même C. V. ℣. 6.), pour montrer leur adhérence et leur union parfaite a cet Agneau dont ils sont les ministres. Dans l'Apocalypse, l'Antéchrist et son Prophète sont représentés comme isolés, et séparés l'un d'avec l'autre, mais rapprochés; la seconde Bête agit, et *exerce toute la puissance de la première Bête en sa présence.* Et voilà pourquoi St. Jean qui, par cette description, les faisait connoître assez, n'a pas eû besoin de rappeler la onzième corne de Daniel. Dans l'Apocalypse, l'Antéchist pris pour un personnage individuel, comme nous l'entendons ici, est une des têtes de la principale Bête. Ces têtes, bien expliquées par Lacunza, ont plus d'un sens; et l'Apocalypse le prouve. L'Ange dit à St. Jean que les sept têtes sont sept montagnes; puis il ajoute qu'elles sont aussi sept rois, qui

se succèdent, et qui président au mystère d'iniquité. Le dernier de ces sept rois, que J. C. fera périr lors de son avènement, est l'Antéchrist proprement dit, pris pour personnage individuel.

II. Tout ceci une fois posé, pour un plus grand éclaircissement de la vérité, non pour le besoin du système (car au fond il importe peu que l'Antéchrist doive être un homme seul, ou un corps moral composé de plusieurs personnes), il faut examiner le point essentiel, savoir qu'elle en sera la fin.

Elle nous est présentée avec détail dans le Chap. 19. de l'Apocalypse. C'est un passage fameux, et le principal siège de la controverse actuelle. On y voit, au moment où la Bête, après avoir exercé ses ravages, a réuni tous les rois de la terre et leurs armées pour faire une guerre directe a Jésus-Christ même, le ciel s'ouvrir, et laisser paroître un personnage auguste, qui vient accompagné des armées célestes. La Bête est prise, et jetée toute vivante avec son faux Prophète dans l'étang de feu et de soufre. Le reste des combattans est tué, et leurs cadavres servent de pâture aux oiseaux du ciel. Après quoi le Diable est enchaîné, et relégué dans l'abîme. Les principaux Saints sont ressuscités, et règnent avec J. C. pendant mille ans. Ce n'est qu'après ce période, et à la suite d'une nouvelle séduction opérée par Satan, qu'arrivent enfin la résurrection générale, et le jugement universel : en sorte que le premier évènement, l'apparition du personnage envoyé du ciel, est clairement séparé du dernier par un très-long intervalle. Tout consiste donc à voir quel est celui dont on rapporte l'apparition. Si c'est Jésus-Christ, l'hypothèse de Lacunza est incontestable; l'avènement glorieux du Sauveur précédera de beaucoup la fin du monde. Si c'est un autre, la preuve manque, et le système de ses adversaires peut être vrai.

C'est donc à ce point unique que se réduit toute la question. Mais ce point peut-il être douteux ? Qu'on lise le texte avec quelque attention, et que l'on voie si, hors la personne adorable de l'Homme-Dieu, il en est aucune, soit dans le ciel, soit sur la terre, à la quelle puissent appartenir les noms et les titres que l'on attribue à ce personnage, aussi-bien que les signes et les circonstances qui accompagnent sa venue. Les noms et les titres sont ceux-ci, *le Fidèle et le Véritable, celui qui juge et qui combat selon la justice, le Verbe de Dieu, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs*. Les signes et les circonstances sont des *diadèmes*

en grand nombre, qu'il a sur la tête; *un vêtement teint de sang*, comme celui qu'Isaïe donne à Jésus-Christ dans le Chapitre 63. de sa Prophétie, auquel cet endroit de l'Apocalypse fait certainement allusion; *des yeux comme une flamme de feu*, et tels aussi que ceux du Sauveur nous sont dépeints dans le 1er. Chapitre de l'Apocalypse; *un glaive à deux tranchans qui sort de sa bouche*, comme celui qui est encore attribué à J. C. dans le même Chapitre. Il est dit de ce personnage, qu'il gouvernera les nations *avec un sceptre de fer*; c'est la promesse faite à J. C. par son Père dans le Psaume second. Il est dit, que c'est lui qui foule la vendange dans le pressoir du vin de la fureur et de la colère du Dieu tout-puissant; autre trait rappelé du Chap. 63. d'Isaïe, et que J. C. dans cet endroit s'attribue à lui-même. Comment contester après des textes aussi frappans? Si l'on ne reconnoît pas J. C. à ces caractères, à quoi pourrons-nous le reconnoître?

On prétend qu'il s'agit ici, non de J. C. même, mais de l'Archange S. Michel, qui le représentera. Mais sur quel fondement ose-t-on le prétendre? Hasarder de pareilles fictions contre l'évidente autorité du texte, c'est enlever à l'Écriture toute sa force; autant vaudroit-il dire que ce soleil qui, dans son midi, brille avec tant d'éclat, n'est point le soleil, mais une planète qui a emprunté ses rayons, et se montre à sa place.

Un tel raisonnement n'exige pas une discussion sérieuse, et Lacunza oppose celle qui convient au sujet, en répondant par une Parabole. Il aime à employer ce mode de réfutation, plus utile en certains cas qu'une argumentation directe; et je crois devoir copier celle dont il s'agit ici, tant parce qu'elle est plaisante en elle-même, que pour donner en ce genre une idée de sa manière d'écrire.

« Dans une ville du premier rang, il s'est élevé, au rapport » de témoins dignes de foi, il y a peu d'années, une célèbre » controverse sur la question de savoir *si le Pape Pie VI* » *avoit fait réellement en personne le voyage de Vienne en* » *Autriche, et si, en y allant, il étoit vrai qu'il eût passé* » *précisément par la ville où se formoit cette dispute*. Dans » les premiers momens elle paroissoit n'être qu'un jeu, et » de la nature de celles qu'on propose dans les académies, » pour exercer la jeunesse et amuser les gens oisifs. Mais, » peu de jours après, la contestation devint sérieuse et de » la plus haute importance. Ceux qui tenoient l'affirmative » (et dans le commencement c'étoit à peu près tout le monde)

» apppuyoient leur sentiment sur le seul témoignage de leurs » yeux et de leurs oreilles, prétendant que, dans une question *de pur fait*, et non *de droit*, il n'y a point de raison » plus puissante.

» Mais tant s'en faut que cette raison persuadât leurs adversaires, qu'au contraire ils ne la jugeoient digne que de » mépris, et la rejetoient comme un argument sans force, » dérisoire, et indigne d'être proposé par un homme raisonnable. Ceux-là soutenoient, et avec la dernière assurance, que le témoignage des sens n'étoit pas toujours » infaillible, et qu'il pouvoit aisément induire en erreur, » même les gens les plus sages, comme il est arrivé souvent. » Et là dessus ils citoient l'exemple de l'Ange Raphaël, pris » pour un homme par Tobie, quoiqu'il ne fût pas un homme; » de J. C., marchant sur les eaux de la Mer de Galilée, pris » pour un fantôme par ses apôtres, quoiqu'il ne fût pas un » fantôme; du même J. C., pris pour un jardinier par Madeleine, quoiqu'il ne fût pas un jardinier. On peut, sans » beaucoup de peine, rassembler un millier de pareils » exemples.

» Il est vrai, ajoutoient-ils, que le voyage de Pie VI à » Vienne a été une chose si notoire et si publique, que les » sourds même et les aveugles en ont eu connoissance, les » premiers parce qu'ils l'ont vue, les seconds parce qu'ils » en ont entendu parler. Il est vrai que beaucoup de villes, » tant d'Italie que d'Allemagne, ont reçu le Pontife avec » une joie extraordinaire, ont fléchi les genoux devant Sa » Sainteté, et que lui, la main levée, et selon le rit en usage, » a donné plus d'une fois la bénédiction solemnelle à une » multitude de peuple assemblé. Il est vrai que beaucoup de » personnes, tant de l'ordre sacerdotal que parmi les Grands » du monde, lui ont baisé les pieds, et ont eu l'honneur de » s'entretenir avec lui. Il est vrai que, pendant un tems, les » nouvelles, tant publiques que particulières, ne parloient » presque d'autre chose. Il est vrai.... Mais quelle conséquence de là, disoient-ils en continuant leur argumentation? Quelle conséquence? Tout cela ne pouvoit-il pas être » une ombre vaine et une fausse apparence? N'a-t-il pas pu » se faire que cette personne que tout le monde a vue, et » a cru être le Souverain Pontife, ne fût dans la vérité une » autre personne? C'est, continuoient-ils, ce qui est réellement arrivé. Tout le monde croyoit voir le Pape en personne, et tout le monde étoit trompé; car cette personne » étoit un de ses premiers Officiers et de ses confidens les

» plus intimes, qui avoit pris au dehors ses marques d'auto-
» rité, ses habillemens, et même ses traits et sa ressemblance.
» C'étoit, en un certain sens, le Pape Pie VI; ce ne l'étoit
» point dans un autre sens. C'étoit le Pape *allégoriquement*
» et *en figure*, non *physiquement* et *en réalité*.

» On demandoit à ces Docteurs quelle raison ils pouvoient
» avoir de proférer une assertion aussi singulière contre le
» témoignage uniforme de tous les sens, même de leurs
» propres sens. On ne put alors en tirer d'autre réponse que
» celle-ci: *Qu'est-il besoin que le Pape sorte lui-même de*
» *Rome, et entreprenne un long voyage pour une affaire*
» *quelconque, lorsqu'il peut avec tant de facilité traiter les*
» *plus grandes affaires par l'entremise d'un Nonce, d'un*
» *Légat, ou de tout autre Ministre, qu'il auroit instruit de*
» *ses volontés et revêtu de ses pouvoirs?* Quoiqu'ils n'aient
» point voulu répondre autre chose, malgré toutes les ins-
» tances et les sollicitations qu'on pouvoit leur faire, on a
» découvert néanmoins depuis la vraie raison qui les déter-
» minoit. C'étoit.... Mais gardons-la sous silence, et atten-
» dons qu'elle se produise elle-même Pour abréger, l'issue
» de cette controverse fut que, la chose étant divulguée
» dans toute la ville, et lorsqu'on sut que certains Docteurs
» qui n'étoient pas du commun, tenoient l'opinion négative,
» elle se répandit peu-à-peu, se fortifia, et prit enfin le des-
» sus; tandis que l'opinion contraire, l'affirmative, fut bafouée,
» vilipendée, et reléguée parmi les songes les plus ridicules.
» Aussi maintenant à peine trouvera-t-on quelqu'un dans
» cette ville qui ne pense que le départ du Pape et son
» voyage à Vienne est une extravagance et une pure fable. »

Quelle vérité dans toutes les parties de ce tableau! Si l'on se reporte aux premiers siècles de l'Église, tout le monde croyoit alors simplement et fermement, d'après l'évidence des termes, que la personne marquée au chap. XIX de l'Apocalypse, comme devant un jour descendre du ciel, et exterminer l'Antéchrist à son arrivée, est Notre Seigneur Jésus-Christ. Depuis, quelques-uns se sont permis d'en douter; et leur opinion, adoptée par d'autres, à l'aide de certains noms imposans, est devenue presque universelle. Demandez aux Interprètes et aux Théologiens sur quoi ils la fondent. Ils demeurent muets, ou ils vous répondent en courant: *Qu'est-il besoin que le Seigneur, le maître du ciel et de la terre, se déplace pour faire périr quelques foibles mortels qu'il peut anéantir par le seul mouvement de sa volonté, ou exterminer par le moindre de ses Anges?* C'est précisément la raison

qu'alléguoient les Docteurs de la Parabole, pour nier le voyage de Pie VI. Comme si c'étoit à nous à déterminer ce qui convient ou ne convient pas aux desseins de la sagesse divine. Avec ce principe, on ira jusqu'à nier que le Fils de Dieu se soit fait homme et ait souffert la mort, pouvant sauver le genre humain d'une autre manière; qu'il soit venu en personne, pour ressusciter Lazare; et même qu'il doive un jour, comme on le prétend, envoyer l'Archange St. Michel pour la destruction de l'Antéchrist, puisqu'il pourroit le détruire, ainsi qu'on l'observe, par sa seule volonté, ou par le dernier de ses Anges, sans y employer le premier de tous. Il est clair que le sentiment des Docteurs est fondé sur une autre raison qu'ils ne disent pas; et cette raison secrette, c'est que tout leur système tombe et s'écroule, si l'on prend l'Apocalypse dans son sens naturel.

Lacunza les abandonne à leurs préventions, et il se contente de joindre à l'Apocalypse deux autres textes de l'Écriture qui le confirment.

Le premier texte est celui de St. Paul, dans sa seconde Épitre aux Thessaloniciens, chap. II, ℣. 8, où l'Apôtre parlant de l'Antéchrist, dit expressément que le Seigneur le détruira au moment de son arrivée: *Et alors paroîtra cet impie que le Seigneur Jésus doit faire périr par le souffle de sa bouche, et détruire par l'éclat de sa présence.* St. Paul joint la mort de l'Antéchrist avec l'arrivée de J. C. d'une manière inséparable. C'est donc véritablement J. C. en personne, et non l'Archange St. Michel, qui doit exterminer l'Antéchrist.

Le second texte est tiré de l'Évangile, chap. XXIV de St. Mathieu, où Notre Seigneur lui-même parlant à ses Disciples de la grande persécution dont l'Antéchrist sera le chef, et qui doit être abrégée en faveur des Élus, ajoute: AUSSITÔT APRÈS CES JOURS D'AFFLICTION, *le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les Vertus célestes seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paroîtra dans le ciel; tous les peuples de la terre feront éclater leur douleur; et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.* AUSSITÔT APRÈS CES JOURS D'AFFLICTION: donc, après que ces jours seront passés, et incontinent, sans aucun intervalle que les signes prochains qui viennent d'être décrits, Jésus-Christ descendra du ciel en personne, pour exterminer l'Antéchrist, comme le dit l'Apôtre.

Il n'y a rien à répondre à des passages aussi précis.

Je passe les Phénomènes V, VI, VII, VIII, par la raison que je dirai ci-après; et je viens tout d'un coup au IXme.

Phénomène IX. *Rétablissement de la maison de David.*

Le trône de David est tombé il y a près de deux mille quatre cens ans. Nabuchodonosor l'a renversé; et jamais il ne s'est relevé depuis. Zorobabel, prince du sang royal, sous la conduite de qui les captifs sont revenus dans leur pays, du tems de Cyrus, et y ont rebâti le temple de Jérusalem, n'a point eu le titre ni l'autorité de Roi; il n'a été que le Magistrat ou le Chef du peuple Juif, sous la domination des Rois de Perse, et l'on ne voit même pas qu'après lui aucune personne de sa famille lui ait succédé dans son emploi. Toute la maison de David, à partir de ce moment, est tombée, et est toujours restée depuis dans une profonde obscurité. Dans les derniers tems la royauté fut rétablie, d'abord sous les Asmonéens, puis sous Hérode. Mais le règne de ceux-ci n'a ressemblé en rien au règne de David, ni pour l'éclat et la puissance, ni pour la paix et la félicité, ni surtout pour la justice et la piété qui devoient en être la bâse. Ces princes n'étoient pas de la maison de David; et leur élévation, où Dieu n'eut aucune part, fut le seul effet de leur ambition, et une entreprise purement humaine. Il est donc vrai que le trône de David, jetté par terre avec violence, et, pour ainsi dire, mis en pièces au tems de la captivité, n'a point été rétabli jusqu'à présent.

Néanmoins il est certain que ce même trône sera un jour rétabli, reposé sur ses fondemens, et replacé dans la maison de David par la main de Dieu même. Nous avons là-dessus un oracle célèbre; c'est dans Amos, chap. IX, ℣. 11 et 12. *En ce jour-là, je relèverai la maison de David qui sera tombée, je fermerai ses brèches, je réparerai ses ruines, et je la rebâtirai comme elle étoit autrefois : afin qu'Israël possède comme son héritage les restes de l'Idumée, et toutes les nations, qui seront alors appelées de mon nom, dit le Seigneur qui fera ces choses.* Il est clair qu'une telle promesse ne peut s'accomplir qu'en Jésus-Christ. On prétend qu'elle a déjà reçu son accomplissement dans l'Église Chrétienne, où Jésus-Christ règne spirituellement par la foi et la charité répandues dans les cœurs. Rien de plus vrai que ce règne, ni de plus consolant pour les Chrétiens; mais ce règne diffère essentiel-

lement de celui qui est annoncé dans la promesse. Il s'agit là d'un règne extérieur, visible et palpable; il s'agit du trône de David, qui n'a rien de commun avec la foi et la charité, et qui, actuellement renversé, détruit et réduit en poudre, doit être reconstruit, relevé et rétabli *comme il étoit autrefois :* mot important, qui écarte toute équivoque. Cela ne veut pas dire que le nouveau royaume sera simplement égal à l'ancien, et la suite prouve bien le contraire, puisqu'il est dit que ce nouveau royaume comprendra *toutes les nations;* mais cela veut dire que le nouveau, quoiqu'à tous égards supérieur au premier, sera néanmoins du même ordre.

S. Jacques, dans le Concile de Jérusalem tenu par les Apôtres au sujet des observances légales, cite cette Prophétie d'Amos, avec quelques différences, qui naissent principalement de ce que le texte est rapporté par le S. Apôtre selon la traduction des Septante, mais qui ont peu d'importance, surtout par rapport à notre objet. La question étoit de savoir si, comme le prétendoient quelques Juifs, les Gentils qui avoient reçu l'Evangile, devoient être obligés de se soumettre à la circoncision, et d'observer la loi de Moyse ; en sorte que ces pratiques, indépendamment de la Foi, fussent nécessaires de nécessité absolue. S. Pierre se prononce pour la négative, et il appuye son sentiment sur la conduite de Dieu même qui, en appelant les Gentils, a répandu sur eux son Saint Esprit d'une manière visible, sans exiger d'eux d'autre préparation que la Foi : preuve évidente que la circoncision et les purifications légales n'étoient point nécessaires. S. Jacques est de même avis, et il observe que cette conduite de Dieu est l'accomplissement de ce qui a été prédit par les Prophètes. Voici ses expressions. « Mes frères, écoutez-moi. Simon vous
» a exposé comment Dieu premièrement a visité les Gen-
» tils, en se formant parmi eux un peuple consacré à son
» nom. Et les paroles des Prophètes s'y accordent, selon
» qu'il est écrit : *Après cela je rebâtirai la maison de David*
» *qui sera tombée, je réparerai ses ruines, et je la releverai;*
» *afin que le reste des hommes, et toutes les Nations, qui*
» *seront appelées de mon nom, cherchent le Seigneur, dit le*
» *Tout-Puissant qui fera ces choses.* Dieu connoît son œuvre
» de toute éternité. »

On croit communément que le texte d'Amos est allégué par S. Jacques comme une prédiction de la vocation des Gentils; et l'on se trompe, puisque le texte d'Amos n'est point relatif à la vocation des Gentils, mais au rappel des Juifs, comme on l'a vu précédemment, et que le prouvent

de plus en plus les versets suivants de la Prophétie, principalement le dernier où il est dit que les Juifs seront *rétablis dans leur pays pour n'en plus sortir.* La citation faite par le S. Apôtre a un autre objet. Elle tend à consoler les Juifs d'alors, extrêmement attachés à leur loi, ainsi qu'à leur nation, qui auroient voulu imposer aux Gentils le joug de la circoncision, comme un témoignage et une marque publique de leur assujettissement à la nation des Patriarches. St. Jacques leur fait voir que ce desir est prématuré de leur part; qu'il viendra un tems, où toutes les nations seront en effet soumises et subordonnées au peuple juif, en la manière que Dieu a déterminée; mais qu'il faut auparavant que le tems accordé à la Gentilité s'accomplisse. Et c'est ce qu'indiquent dans le discours de S. Jacques deux mots auxquels on fait peu d'attention, mais qui ont un grand sens. *Dieu*, PREMIÈREMENT *a visité les Gentils*..... APRÈS CELA *je rebâtirai la maison de David. Premièrement*...... *Après cela :* ces deux mots se répondent. *Premièrement* Dieu a visité les Gentils pour en faire un peuple consacré à son nom, et qui malheureusement pendant bien des siècles sera son seul peuple. Après cela il prendra en pitié le peuple juif; il le rétablira, et lui soumettra, selon les règles de sa sagesse, non seulement les restes de la Gentilité actuelle figurée par l'Idumée, mais même les nations auxquelles J.C. n'a point encore été annoncé, ou ne l'a été qu'imparfaitement. Voilà ce que signifient ces deux grandes paroles, non apperçues ou dissimulées par les interprètes. Elles sont la clé de tout le discours de S. Jacques (*); et l'accord des Prophéties, notamment de celle d'Amos, avec le mystère de la vocation des Gentils, se montre, non en considérant les deux évènemens isolés, mais en tant que l'un doit précéder, et l'autre doit suivre. Observez que le mot *après cela*, par lequel S. Jacques commence la Prophétie d'Amos, ne se rencontre point dans le Prophète; on trouve à la place le mot *en ce jour-là.* Mais dans les versets précédens, le Prophète avoit parlé de l'état misérable auquel le peuple juif devoit être réduit pendant le règne de la gentilité, et de sa longue dispersion parmi les nations, où il devoit être continuellement agité, comme le blé l'est dans un crible; après quoi il ajoute la prédiction du rétablissement, en sorte que les mots

(*) Hoc sibi volunt verba illa trabalia : *Primùm* ... *Post hæc.* TEXTE DE LACUNZA.

après cela, *en ce jour-là*, ont le même sens dans le Prohète. Mais S. Jacques a été forcé d'employer le premier pour expliquer sa pensée.

Tout ce qui vient d'être dit est confirmé par d'autres passages de l'Écriture.

Le Seigneur, lisons-nous dans le Ps. 131, *le Seigneur a fait à David un serment véritable, et il ne le rétractera point : Je placerai sur votre trône un fils qui naîtra de vous.* Voilà la promesse originaire faite à David avec *serment*, pour en montrer la stabilité, de même que la promesse antérieure faite à Abraham, et celle adressée à Jésus-Christ même concernant son sacerdoce. Tout le monde convient que cette grande promesse faite à David regarde Jésus-Christ ; et S. Pierre parlant aux Juifs le jour de la Pentecôte, immédiatement après la descente du S. Esprit, la lui applique, sans rappeler même Salomon, qui n'a été que sa figure. Il faut donc que cette promesse soit accomplie; et elle ne pourra l'être, que lorsque J. C. s'asseoira véritablement et à la lettre *sur le trone de David*, actuellement renversé, mais qui doit être rétabli ; ce qui rentre dans la Prophétie d'Amos.

Isaïe, ch. IX, après avoir annoncé la naissance du Messie sous l'idée d'un petit enfant qui nous est donné, auquel il attribue des caractères admirables, et dont la principauté résidera sur son épaule; après avoir dit que l'étendue de son empire et la paix qu'il y fera régner n'auront point de bornes, ajoute : *il montera sur le trône de David, et prendra possession de son royaume, pour le relever et l'affermir à jamais par la justice ; c'est le Seigneur des armées, le Dieu jaloux de sa gloire, qui fera toutes ces choses.* Voilà, presque dans les mêmes termes, la prophétie d'Amos.

Dans l'Évangile même, l'Ange Gabriel annonçant à Marie le mystère présent de l'incarnation du Verbe, dit en termes précis : *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin* (Luc, I. 32-33.). Ni la session de J. C. à la droite du Père céleste, ni son règne spirituel dans l'Église, n'ont aucune analogie avec *le trône de David*. On oppose ce que J. C. lui-même répond à Pilate : « Mon royaume » n'est pas de ce monde. » Mais faites bien attention aux termes. « Mon royaume, dit J. C., n'est pas de *ce* monde », du monde actuel; il est d'un autre monde qui doit avoir lieu après le second avènement, et que l'Écriture appèle *le monde futur* (Héb. II. 5.) Ce que J. C. répète ensuite d'une manière encore plus claire : « Mais *maintenant* mon royaume

» n'est pas d'*ici.* » On laisse communément de côté, quand on traduit, ce mot *maintenant,* qui n'est point omis dans la Vulgate. Mais, dans un texte, et principalement de l'Écriture, il faut faire attention à tous les termes, parce que le sens résulte de la réunion du tout.

Enfin dans le Livre des Actes, lorsque, J. C. étant près de monter au ciel, les Apôtres lui font cette demande : « Seigneur, est-ce en ce tems-ci que vous *rétablirez le royaume* » *d'Israel?* », J. C. ne leur dit pas, comme autrefois aux Sadducéens, et comme il semble qu'il étoit de sa bonté et de sa véracité de leur dire : « Vous êtes dans l'erreur, faute de » savoir les Écritures ; » ou il ne laisse pas leur question sans réponse, comme il a fait sur d'autres matières où leurs idées devoient être rectifiées dans la suite par la descente du Saint-Esprit; mais il leur dit: « Ce n'est pas à vous à savoir les » tems et les momens que le Père a réservés à son souverain » pouvoir, » marquant ainsi, non que la chose n'arrivera pas, mais que le tems précis de son accomplissement est un mystère dont Dieu s'est réservé la connoissance.

Il est donc incontestable que J. C. règnera un jour sur la terre, non pas seulement d'une manière spirituelle, comme aujourd'hui, mais d'une manière extérieure et publique, comme David et les Rois ordinaires; que son règne, une fois établi, n'aura point de fin, sauf l'insurrection marquée dans l'Apocalypse, dont il arrêtera le cours, lorsqu'il le croira convenable : et ce point renferme la justification du système de Lacunza.

Je laisse le Phénomène X, par la même raison qui m'a déterminé à en omettre quelques autres; savoir que ces Phénomènes ont rapport à des faits qui auront lieu certainement avant la fin du monde, mais qui ne présupposent pas un avènement antérieur de J. C.

Lacunza observe qu'il s'étoit proposé d'en examiner un plus grand nombre, et qu'il en avoit marqué jusqu'à 24; mais il s'abstient de les traiter, pour éviter la longueur d'une discussion qui n'auroit pas de mesure. Tout homme, tant soit peu versé dans la connoissance des Livres saints, n'aura pas de peine à en découvrir beaucoup d'autres. Mais ceux que l'on a vûs suffisent de reste; et même, sans y insister, il semble qu'on peut réduire toute la controverse aux raisonnemens que voici.

Premier. L'Écriture dit mille fois que lors du rétablissement du peuple Juif, qui, de l'aveu de toutes les personnes instruites, précèdera de beaucoup la fin du monde, le Sei-

gneur *viendra, viendra lui-même;* qu'il *sortira de sa demeure sainte, du lieu où il réside;* qu'il viendra exterminer ses ennemis, et qu'il *habitera au milieu de son peuple.* Toutes ces expressions, prises à la lettre et dans leur sens naturel, portent à l'esprit l'idée d'un avènement en personne. Et pourquoi les prendroit-on dans un autre sens? Y a-t-il quelque motif, puisé dans la Révélation, je dirai même dans la Raison, qui nous y oblige? On n'en peut alléguer aucun.

Second. L'Écriture nous dit aussi que, dans le même période, J. C. règnera sur toute la terre; que tous les rois, tous les peuples, sans exception, lui obéiront et lui seront soumis. Ce règne, sans contredit, et c'est la plus douce consolation de l'Église, sera un règne de grâce qui assujétira tous les hommes à J. C. par la foi et la charité. Mais ce règne en même tems ne sera-t-il pas autre chose? Ne doit-il pas être à la fois intérieur et extérieur? Les expressions vont jusque là; elles sont indéfinies : et l'on demande encore, Pourquoi les limiter?

Troisième. Élie, principal instrument de ces grandes révolutions, bien antérieures au jugement dernier, est regardé par tout le monde, d'après les Prophètes, d'après l'Évangile et d'après les Pères, comme devant être le précurseur d'un second avènement de J. C.; de même et aussi véritablement que Jean-Baptiste, qui n'étoit que sa figure, a été le précurseur du premier. Or le premier avènement que Jean-Baptiste a précédé, a été un avènement en personne. Donc le second, que précèdera le Prophète Élie, doit être également un avènement en personne.

Jamais on ne répondra rien de solide à des argumens si péremptoires et si simples.

III. Partie. Après avoir ainsi établi son sentiment sur le second avènement de J. C., Lacunza examine dans un certain détail, et en marchant à la lumière des Livres saints, quelles en doivent être les suites. C'est la troisième partie de son Ouvrage, qui n'est pas la moins intéressante ni la moins instructive.

I. Lorsque J. C. descendra du ciel, et, selon l'Auteur, au moment où il entrera dans notre atmosphère, tous les Saints *qui seront jugés dignes du siècle à venir et de la résurrection*

des morts(*), c'est-à-dire, les plus éminens en sainteté, seroit incontinent rappelés à la vie. Lacunza suppose que les Saints vivans, qu'une haute vertu rendra dignes du même privilège, seront aussi renouvellés dans le même instant, et enlevés dans les airs avec les premiers pour aller au devant de J. C., leur appliquant ce qui est dit dans St. Paul, I. Thess. IV. 17. Mais je suis persuadé qu'il se trompe en ce dernier point, et qu'il n'est question dans le texte de St. Paul que de la résurrection générale, comme il paroît par la généralité des termes, *ceux qui seront morts en Jésus-Christ.... nous autres qui sommes en vie, et qui serons demeurés jusqu'alors*, lesquels comprennent indistinctement tous les Saints, morts et vivans à l'arrivée du Souverain Juge. Je ne dis point que ce que suppose Lacunza n'arrivera pas; et il me semble que le contraire peut être présumé, tout ce qui doit s'accomplir *universellement* à la fin du monde paroissant devoir avoir lieu *partiellement* à l'avènement de J. C. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture qui n'a point d'appui dans les paroles de St. Paul, ni dans aucun autre texte des Livres Saints.

II. Cela fait, et n'y ayant plus personne sur la terre, que le Seigneur puisse regarder d'un œil favorable, hors le peuple juif et ceux qui lui seront associés; à l'instant commenceront tous les fléaux que les Prophètes ont annoncés pour ce jour épouvantable. L'auteur croit sans aucun doute, qu'une très-grande partie du genre humain périra dans ce désastre; mais ceux-là surtout qui se seront unis à la quatrième Bête de Daniel, ou qui feront partie des deux Bêtes décrites dans le chap. 13 de l'Apocalypse. Lacunza tient pour certain que, de ce nombre, pas un ne restera en vie; parce que Daniel, aussi bien que St. Jean, l'annoncent en des termes non équivoques. *J'ai vu*, dit Daniel, *que la Bête étoit tuée* (il parle de la quatrième), *que son corps étoit détruit et livré au feu pour être brûlé*. St. Jean dit aussi de ses deux Bêtes, l'Antéchrist et le faux Prophète, que *ces deux furent jettés vivans dans l'étang brûlant de feu et de soufre*, et qu'*à l'égard des autres* rassemblés sous leurs étendarts, *ils furent tués par l'épée qui sortoit de la bouche de celui qui étoit sur le cheval blanc*. Il est vrai qu'il ne s'agit là que des deux chefs et de leurs armées, réunies autour de Jérusalem pour la détruire; mais un autre Prophète, Ezéchiel, nous apprend que, dans le même tems où Dieu punira de la sorte ceux qui auroient pris part en personne à cette expédition sa-

(*) Luc. XX. 35.

crilège, son bras s'appesantira sur les autres impies qui seront restés dans leurs foyers. « Tu tomberas sur les montagnes » d'Israël, toi, toutes tes troupes, et tous les peuples qui » sont avec toi..... Tu tomberas au milieu des champs. » Ezéch. XXXIX. 4 et 5. Voilà le partage de Gog, qui est le même que l'Antéchrist. Mais le verset suivant ajoute : *En même tems j'enverrai un feu dans Magog* (c'est le pays de Gog), *et sur ceux qui habitent avec sécurité dans les isles; et ils sauront que je suis le Seigneur*. Dans l'Apocalypse même, à l'effusion de la septième coupe, qui amène la catastrophe, il se fait des éclairs, de grands bruits de tonnerre, et un tremblement de terre si violent, qu'il n'y en eut jamais un tel depuis que les hommes sont sur la terre. La grande cité est divisée en trois parts ; les villes des nations sont renversées, et Dieu se souvient de la grande Babylone, pour lui faire boire la coupe du vin de son indignation et de sa colère; toutes les îles s'enfuient, et les montagnes disparoissent; et il tombe du ciel sur les hommes une grosse grêle du poids d'un talent (Apoc. XVI. 18-21.). Dans un chapitre précédent, les mêmes malheurs sont désignés sous le symbole de deux faux tranchantes, lesquelles moissonnent et vendangent alternativement toute la terre (ibid. XIV. 14-20.).

Résultera-t-il de tout cela, commme le prétend notre auteur, qu'après cette vengeance terrible, le nombre des vivans sera petit en comparaison de celui des morts? Je ne le pense pas, et il me semble que Lacunza lui-même suppose le contraire, lorsqu'il dit que le désastre n'atteindra pas ceux qui appartiendront aux trois premières Bêtes de Daniel, sans être unies à la quatrième, c'est-à-dire les Idolâtres, les Mahométans, et les faux chrétiens, qui ne seront pas devenus athées. Ceux-là, selon toute apparence, formeront le plus grand nombre; les Idolâtres en ce moment couvrent encore une grande partie de la terre.

III. La terre étant ainsi purgée des indignes habitans qui l'auront corrompue et deshonorée, tout prendra une face nouvelle; et alors paroîtront *les nouveaux cieux et la nouvelle terre* que Dieu promet dans Isaïe. Par les *cieux* il faut entendre l'atmosphère qui environne le globe terrestre, et qui, dans le style de l'Ecriture, comme dans l'usage de toutes les nations, est appelée du nom de Ciel. On peut néanmoins sous cette dénomination renfermer le ciel même proprement dit, où sont le soleil, la lune et les étoiles, et qui, lors du renouvellement, comme on le verra tout-à-

l'heure, se montrera sous un aspect nouveau. La *terre* comprend aussi la mer qui en fait partie.

Il paroît certain que jusqu'au Déluge, la terre et tout ce qui en dépend ont conservé le même état physique, qu'ils avoient reçu en sortant des mains du Créateur; et c'est ce qu'atteste assez la longue vie des hommes qui ont précédé le Déluge. Depuis ce terrible événement, la mer, la terre, l'atmosphère, tout a changé, et est resté jusqu'à présent dans le même état de désordre. La surface de la terre a été changée, ainsi que l'emplacement de la mer, celle-ci ayant alors envahi un grand espace qui appartenoit au continent, comme il paroît par la disposition des îles, principalement dans les Archipels; et, d'autre part, ayant laissé à découvert d'autres terreins qui étoient auparavant le séjour des eaux, comme il se voit encore par la multitude infinie de corps marins que l'on trouve partout, et à une grande profondeur, jusque dans les lieux les plus éloignés de la mer. L'atmosphère, par la cause qui sera expliquée, a pareillement subi un changement universel, toutes les zônes ayant passé de l'état d'une température uniforme, qui entretenoit la santé, à un état d'inconstance tout-à-fait insalubre, qui, dans les divers tems de l'année, et souvent dans le même tems, fait éprouver une continuelle alternative de froid et de chaud, d'humidité et de sécheresse. Lors du renouvellement, toutes choses seront rétablies dans leur premier état, et particulièrement en ce qui touche la constitution de l'atmosphère, laquelle recouvrera toute sa salubrité. La vie des hommes en conséquence reprendra son ancienne durée.

C'est ce qu'énonce la magnifique promesse contenue au chap. 65. d'Isaïe, ℣. 17 et suivans. « Je vais créer de nouveaux
» cieux et une nouvelle terre, et tout ce qui étoit auparavant
» s'effacera de la mémoire, et ne reviendra plus dans l'es-
» prit. Mais les nouvelles créatures que je formerai, seront
» dans une joie et une allégresse éternelle; parceque la Jé-
» rusalem que je vais créer sera une ville d'allégresse, et
» que son peuple sera un peuple de joie ..... On n'y verra
» plus d'enfant qui ne vive que peu de jours, ni de vieillard
» qui ne fournisse entièrement sa carrière; l'enfant ne mourra
» qu'à cent ans, et celui qui est délicat ne sera mis dans le
» tombeau qu'après avoir atteint ce terme. Ils bâtiront des
» maisons, et les habiteront; il planteront des vignes, et en
» mangeront le fruit. Ils ne leur arrivera point de bâtir des
» maisons, et qu'un autre les habite, ni de planter des
» vignes, et qu'un autre en mange le fruit; parceque la vie

» de mon peuple égalera celle des arbres, et que mes élus » jouiront eux-mêmes de toute la durée des ouvrages de » leurs mains. Ils ne travailleront point en vain, et n'au- » ront point d'enfans qui soient pour eux un sujet de » peine; parcequ'ils seront la race bénie du Seigneur, et leurs » enfans aussi-bien qu'eux. »

IV. On désire savoir quelle sera la cause générale d'un changement si merveilleux. Et Lacunza répond avec Pluche: une cause bien simple, la même qui originairement a introduit tout le désordre.

Avant le Déluge, la terre étoit droite sur son axe, dont les deux bouts répondoient de part et d'autre aux deux pôles du monde. Elle présentoit constamment son équateur au soleil, et amenoit devant lui chaque jour tous les points de sa surface. Ainsi, à l'exception de la zône torride et des extrémités des deux zônes glaciales, tous les climats jouissoient à la fois d'une température douce, uniforme, et appropriée aux animaux de même qu'aux végétaux de toutes les espèces. Le jour et la nuit étoient partout de douze heures, l'air toujour pur, le printems perpétuel, sans succession ni diversité de saisons. Au lieu de pluies, des vapeurs abondantes qui montoient de la terre pendant le jour, et retomboient en rosée pendant la longue durée des nuits, y entretenoient une fraîcheur toujours égale. Les arbres toujours verds, et toujours chargés de fruits, des fourrages nourrissans et pleins de suc, fournissoient a l'homme et aux bêtes une ample subsistance. L'égalité et la salubrité de l'air ne pouvoient manquer d'influer avantageusement sur la santé.

Lors du déluge, Dieu imprima au globe une secousse rapide, en inclinant son axe audessous du Nord, de 23 degrés et demi, ou environ; et de-là il s'ensuivit nécessairement deux effets. En premier lieu, tous les corps qui étoient sur la terre, tant liquides que solides, perdant leur aplomb, tombèrent et se précipitèrent les uns sur les autres. La mer franchit ses bords, et se répandit avec impétuosité sur la terre, pendant que d'autre part les eaux supérieures que Dieu, en les raréfiant, avoit élevées dans la haute région de l'atmosphère, subitement condensées, et, par leur chûte, se joignant aux eaux inférieures, remirent la terre dans le même état où elle se trouvoit au tems de la création. C'est ce qui produisit le déluge universel, où l'eau, suivant le texte sacré, surpassa de 15 coudées les plus hautes montagnes. En second lieu, l'axe du globe, une fois incliné, ayant été maintenu par le Créateur dans la même situation, tout fut changé par cela seul tant sur la terre que

dans son atmosphère. A la séréninité de l'air, succédèrent les pluies, les vents, les orages; à une température modérée et toujours égale, les excès et les alternatives d'une chaleur brûlante ou d'un froid rigoureux, en un mot tous les extrêmes et des climats divers et des saisons successives, et par suite toutes les insalubrités, toutes les maladies qui ont promptement altéré la constitution de l'homme, et ont abrégé sa vie par degrés, au point de n'être plus que la dix ou douzième partie de ce qu'elle étoit auparavant.

A l'époque de l'avènement de J.-C., l'axe de la terre, brusquement relevé, sera rétabli dans son ancienne situation; et ce changement produira des effets analogues à ce qui est arrivé au tems du Déluge.

Premièrement la terre sera déplacée véritablement et au pied de la lettre, comme le dit Isaïe, ℣. 13 du ch. XIII. « J'ébranlerai le ciel même, *et la terre sortira de sa » place*, à cause de l'indignation du Seigneur des armées, » et du jour de son ardente colère. »

Secondement, et par une suite de ce mouvement rapide, mais inapperçu, les cieux paroîtront tomber, et avec eux, tous les corps célestes, le soleil, la lune, les étoiles; comme lorsqu'un vaisseau, quittant le port, cingle en pleine mer, la terre, et tout ce qui est sur le rivage, semble s'éloigner et changer de place. *Les étoiles*, dit l'Evangile, *tomberont du ciel. Et le ciel*, selon l'Apocalypse, *se retirera comme un livre qu'on roule.*

Troisièmement, dans cette tourmente qui bouleversera la terre d'un pôle à l'autre, toute l'atmosphère sera troublée par l'agitation, le mélange, la confusion des diverses matières dont elle contient le dépôt; et les globes célestes se couvriront d'une vapeur sombre, qui n'en dérobera pas absolument la vûe, mais les défigurera d'une étrange manière, en les faisant paroître ou noirs, ou pâles, ou couleur de sang. Isaïe, L. 3. *J'envelopperai les cieux de ténèbres, et je les couvrirai comme d'un sac.* Apoc. VI. 12. *Le soleil devint noir comme un sac de crin, et la lune toute entière parut comme du sang.*

Quatrièmement les corps qui sont sur la terre, perdront leur équilibre, et tomberont les uns sur les autres, comme au tems de Noë. Isaïe le fait entendre, quand il dit XXX. 25, en faisant allusion à ce jour désastreux: *lorsque plusieurs auront été tués, et que les tours seront tombées.* Et dans l'Apocalypse, après l'effusion de la dernière coupe, St. Jean voit *les*

villes des nations renversées.... toutes les îles se sont enfuies, et les montagnes ont disparu.

Cinquièmement la mer, par la même raison, sortira de son lit, et inondera une grande partie du continent, sans néanmoins qu'on ait à craindre un nouveau Déluge universel, parceque'alors, en vertu de la promesse de Dieu, les eaux supérieures ne se joindront point aux eaux inférieures. Au reste je ne sais si cette inondation ne sera pas plutôt une inondation de feu; et si le Tout-Puissant ne convertira pas à cet effet les flots de la mer en une lave brûlante. Les Prophètes, annonçant cette grande catastrophe, menacent la terre, non pas de l'eau, mais du feu. « Je mettrai le *feu* dans Théman, » dit Amos I. 12., et il réduira en *cendres* les maisons de » Bosra. » Ce sont deux villes principales de l'Idumée, symbole de la Gentilité perverse. « Elle sera renversée, » dit Jérémie XLIX. 18, comme l'ont été Sodome et Go» morrhe, » qui furent changées en un étang de soufre et de bitume. C'est aussi la peinture affreuse qu'en fait Isaie. « Les » torrens d'Edom se changeront en *poix;* la poussière s'y » changera en *soufre;* et la terre deviendra une *poix* brûlante. » Son feu *ne s'éteindra* ni jour ni nuit; il en sortira pour ja» mais un tourbillon *de fumée.* » XXXIV. 9-10. Ceux qui ont quelque teinture des connoissances physiques, ne seront pas étonnés de nous entendre dire que Dieu tirera du sein même des eaux le feu qui doit servir à l'exécution de sa vengeance. Ils savent que l'eau est un composé de deux substances, dont l'une est éminemment inflammable (*), et dont toutes les deux sont fondues et tenues en dissolution dans la matière du feu (*); en sorte que l'eau, bien loin d'être étrangère au feu, est au contraire toute remplie et pénétrée de cet élément, à qui elle doit sa fluidité.

Sixièmement la commotion de l'atmosphère, se communiquant au fluide électrique, donnera lieu à l'explosion d'une quantité de foudres : nouveau principe de combustion et de ravages.

Au reste, et c'est un observation de l'auteur, il ne faut pas croire que l'incendie doive aller jusqu'à consumer le globe, et à le réduire en cendres. Lacunza veut à cet égard qu'on limite les expressions de St. Pierre, qui dit pourtant d'une manière bien positive, II. Ep. C. 3. ℣. 10, « qu'au jour » du Seigneur les cieux passeront avec le bruit d'une ef-

---

(*) L'hydrogène. (**) Le calorique.

» froyable tempête, que les élémens embrâsés se dissoudront, » et que la terre avec les ouvrages qui y sont, sera consumée » par le feu; » et plus bas encore, ℣. 12, « qu'en ce jour » du Seigneur, l'ardeur du feu dissoudra les cieux, et fera » fondre tous les élémens. » De pareilles expressions sont trop fortes et trop précises, pour qu'il soit possible d'en restreindre le sens. Mais je crois que Lacunza se trompe ici, comme il s'est mépris ci-devant sur un passage de St. Paul, et que tout cela n'a rapport qu'au jugement dernier.

Après cette tempête dont nous ne saurions calculer la durée, la ligne équinoxiale étant désormais jointe inséparablement avec l'écliptique; l'atmosphère étant purgée, le ciel serein, la mer tranquille, et rentrée dans son ancien lit, ou rassemblée dans l'emplacement quelconque qui lui sera destiné : en ce moment paroîtront les *nouveaux cieux* et la *nouvelle terre*. Le monde entier sera renouvellé; nouvelle atmosphère, nouvelles plages du ciel, nouvel aspect des astres dans chaque pays. Tout se montrera sous une face nouvelle, et avec des qualités égales ou même supérieures à celles qu'avoient les créatures dans leur formation première, comme semble l'exiger la dignité infinie du grand Roi, dont elles constitueront le domaine et l'empire.

Et alors le siècle présent, autrement nommé le jour des hommes, prendra sa fin, pour faire place au jour du Seigneur, que nous appelons maintenant siècle futur. Alors commencera ce règne de Dieu, dont nous demandons tous les jours et tant de fois l'avènement, en disant à Dieu dans l'Oraison Dominicale : *Que votre règne arrive.* Et de-là dateront les mille ans marqués dans le chap. 20 de l'Apocalypse.

Qu'on examine à la lueur de cette interprétation les oracles divins, principalement les Psaumes, tels que le 71; et l'on n'aura nulle peine à les comprendre.

V. Après la formation du monde nouveau, le premier objet qui s'offre à notre pensée, est le Roi de gloire qui vient établir son séjour dans notre terre avec ses Saints, lesquels composent sa cour, ou ce que Lacunza nomme son *règne actif*. Cette cour est la même chose que la cité sainte, la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel, venant de Dieu, autrement l'épouse de l'Agneau.

Et il ne faut point objecter, remarque Lacunza, que St. Jean représente cet évènement dès l'entrée du chap. XXI, immédiatement après la fin du chapitre précédent, où il vient de décrire la Résurrection générale et le jugement dernier. St. Jean ne fait en cela que ce que font tous les bons his-

toriens, et ce qu'il a coutume de pratiquer lui-même, lorsque plusieurs objets à la fois se présentant à sa vue, il commence par en épuiser un, pour passer à un second, et puis encore, s'il le faut, à un troisième, en revenant sur ses pas, traitant ainsi chaque objet à part.

La preuve, continue notre auteur, qu'il ne s'agit point ici de la Jérusalem céleste considérée après le tems de la Résurrection générale, résulte de différens traits qu'on ne sauroit lui appliquer. Tel est celui-ci : *Les nations marcheront à la faveur de sa lumière, et les rois de la terre y porteront leur gloire et leur honneur.... On y apportera la gloire et l'honneur des nations.* Tel encore ce qui est dit de l'arbre de vie, planté au milieu de la ville, qui porte douze fuits, et *dont les feuilles sont pour guérir les nations.* A quoi peuvent servir ces feuilles, et qu'y a-t-il à *guérir* après le jugement universel?

J'avoue que cette preuve ne me paroît pas décisive ni propre à détruire l'objection tirée de la contiguité des deux chapitres, dont l'un n'est visiblement que la continuation de l'autre; il y a d'ailleurs un mot auquel Lacunza ne fait point attention, et qui est d'une grande importance. St. Jean, en voyant le ciel nouveau et la terre nouvelle, n'apperçoit point de mer : *et la mer n'étoit plus.* Preuve évidente qu'il s'agit d'une véritable transmutation, telle qu'on peut la concevoir à l'époque du jugement dernier, et non d'un simple renouvellement qui laisseroit subsister tous les êtres; la mer dans l'état présent, est nécessaire à la constitution du globe. Je ne puis donc goûter la solution de Lacunza; et j'aime mieux dire que la Jérusalem céleste est montrée à St. Jean dans son état de perfection, telle qu'elle doit être au jour de la Résurrection générale après la réunion de tous ses membres, ce qui n'empêche pas qu'on ne lui attribue quelques traits qui ne conviennent qu'au tems qui précédera son entière formation, parce qu'au fond, dans l'un et dans l'autre état, la cité est toujours la même.

VI. On peut former sur cette sainte cité une infinité de questions, auxquelles, dit Lacunza, nous sommes hors d'état de répondre. Autre chose est de prouver par les Livres saints qu'un évènement doit arriver, autre d'expliquer, ou même de concevoir le mode et toutes les circonstances de son accomplissement; et l'impuissance où nous sommes à l'égard de ce dernier point, ne doit pas nous porter jusqu'à contester une vérité connue. Sans quoi il faudra nier, par exemple, que J.-C., après sa Résurrection, soit demeuré quarante jours sur la terre, parce que nous ne comprenons

pas de qu'elle manière il y étoit, et en quel lieu; ce qu'il y faisoit, à quoi il s'occupoit pendant ce long séjour, excepté quelques momens où il se montroit à ses Disciples; en quel état il se trouvoit, nû ou habillé; et, dans ce dernier cas, quel étoit son vêtement, après que les soldats avoient partagé ou s'étoient approprié ceux qu'il portoit de son vivant; comment il est entré dans le cénacle, les portes fermées; comment et où étoient pareillement les Saints qu'il avoit ressuscités avec lui, ce qu'ils faisoient, etc. Nous ignorons tout cela; nous ne savons qu'une chose, c'est que J.-C. et ses Saints sont restés sur la terre quarante jours, d'une manière sans doute et dans un état qui convenoient parfaitement à des corps glorieux.

Après cette observation indispensable, Lacunza ne refuse pas néanmoins d'entrer dans l'examen de quelques questions, mais à une condition, savoir qu'on voudra bien là-dessus se contenter de simples conjectures, sans exiger des preuves dont la matière n'est pas susceptible.

On demande donc en premier lieu, si cette ville *qui doit descendre du ciel en terre*, sera une ville *matérielle*, de la construction et des dimensions marquées dans l'Apocalypse. Laçunza répond qu'il n'en doute pas, ce qui étonne beaucoup, et prêteroit même à la plaisanterie. Je suis persuadé qu'il pense mieux qu'il ne s'exprime. Il faut distinguer dans la ville deux parties, la partie physique et la partie morale. La partie physique sont les maisons, les murs, et les pierres dont elle est composée; la partie morale sont les habitans. La ville *descendra du ciel* selon sa partie morale; et sous ce rapport, ce n'est point une ville *matérielle*, qui ait les dimensions et la structure déterminées par St. Jean. Elle ne *descendra* point *du ciel* selon sa partie physique; et sous cet autre rapport, ce peut être une ville *matérielle*, comme aussi ce peut être une ville purement spirituelle, symbolique, mystérieuse. La ville est montrée alternativement au St. Apôtre sous ce double rapport. « Moi Jean je vis la sainte » cité, la nouvelle Jérusalem, qui venoit de Dieu, et des- » cendoit du ciel, ornée comme une épouse qui s'est parée » pour son époux » (Ap. xxi. 2.). Voilà la partie morale; c'est la réunion des Saints ressuscités et pleins de gloire, qui accompagnent J.-C. descendant du ciel. Plus bas il ajoute: « Alors un des sept anges qui tenoient les coupes pleines des » sept dernières plaies, me parla et me dit: Venez, et je » vous montrerai l'épouse qui a l'Agneau pour époux. » Et, continuant son récit: « Il me transporta, dit-il, en esprit » sur une grande et haute montagne, et il me montra Jéru-

» salem la sainte cité, qui descendoit du ciel, venant de » Dieu.... Elle avoit une grande et haute muraille avec » douze portes, » et le reste, jusqu'à la fin du chapitre. Voilà la partie physique, ou la ville prise simplement pour un lieu d'habitation.

C'est donc de la ville considérée en ce dernier sens, que l'on demande si c'est véritablement une ville matérielle; et l'auteur, avec beaucoup de raison, ce semble, embrasse l'affirmative, rien n'obligeant, dit-il, de recourir à la métaphore, et tout portant au contraire à prendre les expressions dans leur sens propre et naturel. En effet, continue-t-il, les habitans de cette ville ne sont pas de purs esprits, mais des hommes composés d'esprit et de corps; et ce seroit mal pourvoir à leur habitation, que de ne pas leur donner pour séjour un lieu matériel. Il observe que plusieurs Docteurs du premier ordre sont de cette opinion, quoiqu'ils mettent ailleurs l'emplacement de la ville, savoir dans le ciel.

On demande en second lieu si la ville, à supposer qu'elle soit matérielle, aura bien dans ses trois dimensions l'étendue que St. Jean paroît lui donner. Nous lisons dans cet écrivain sacré que la ville sera longue et large de douze mille stades. Comme le stade est la huitième partie du mille Romain, chacun des côtés du quarré auroit donc 1500 milles; et, si l'on donne à la hauteur la même étendue, comme St. Jean paroît le dire dans le ℣. 16, où il déclare que *la longueur, la largeur et la hauteur de la ville sont égales*, il en résultera une ville de forme cubique, énorme en longueur et en largeur, et, tout-à-la-fois, d'une hauteur si démésurée, qu'elle s'élevera même au-dessus de l'atmosphère.

Cette difficulté présente deux choses à éclaircir, d'abord la longueur et la largeur de la ville, ensuite sa hauteur.

Relativement au premier point, on est fondé à croire que les 12 mille stades ne doivent pas s'entendre en ce sens que chacun des quatre côtés aura cette énorme dimension, mais que le carré tout entier ou la superficie de la ville aura cette étendue. *La ville en son assiette*, dit le Saint Apôtre, *est aussi longue que large. Avec sa canne d'or il mesura la ville, et la trouva de* 12 *mille stades*. Il ne dit pas que l'Ange mesura la longueur de la ville ou la hauteur, mais *la ville* même, qu'il trouva de douze mille stades. Il y a donc lieu de penser que ce n'est point là la dimension d'un des côtés, mais bien du quarré de la ville, qui a 12 mille stades, ou 1500 milles; dont la racine quarrée étant 13 milles, et un peu plus de moitié, donne pour chacun des côtés pareille étendue, ce

qui n'est pas sans exemple. Nous connoissons d'autres villes, Ninive, Babylone, Memphis, Pékin, que l'on prétend aussi grandes.

On peut raisonner de même sur la hauteur. St. Jean n'a pas voulu dire que les édifices de la ville auroient autant de hauteur que les murs ou côtés auroient de longueur et de largeur. Il dit simplement que *sa longueur, sa largeur, et sa hauteur, sont égales*; ce qui peut s'entendre de deux manières. D'abord, comme on vient de dire, en ce sens, que les édifices de la ville s'étendroient en hauteur autant que les murs s'étendent en longueur et largeur: sens absurde, qui donne à la ville une hauteur vraiment incroyable; qui d'ailleurs en fait un cube, au lieu d'un quarré, contre la déclaration expresse de St. Jean; qui enfin n'a aucune proportion avec la hauteur des murs, élevés seulement de 144 coudées, et laisse ces murs absolument sans usage, puisqu'ils ne pourroient ni garantir la ville, ni en défendre la vûe aux étrangers et aux profanes, lesquels, de dehors, verroient à leur aise et parfaitement ce qui s'y passeroit. Dans le second sens, il faut dire que St. Jean, expliquant les trois dimensions de la ville, compare ces dimensions, non l'une avec l'autre, mais chacune avec elle-même: en sorte que, de même que la ville considérée dans sa longueur et largeur, présente par-tout le même coup d'œil, de même aussi, prise dans sa hauteur, elle offre de tous côtés un coup d'œil uniforme, tous les édifices étant de niveau, sans que l'un s'élève au-dessus de l'autre; ce qui n'a rien que de raisonnable, et répond très-bien aux paroles de St. Jean: *sa longueur, sa largeur, et sa hauteur, sont égales*.

On demande en troisième lieu ce que signifient les douze portes de la ville, toujours ouvertes; et les noms des douze tribus d'Israël, écrits sur ces portes; et les douze Anges qui y sont placés. Il suffira d'expliquer ce dernier point, qui donne l'intelligence des autres. Et d'abord il est bien clair que ces Anges ne sont point établis aux portes de la ville comme portiers ou gardiens, pour écarter les voyageurs qui essaieroient d'entrer; car on les écarteroit beaucoup mieux, en tenant les portes fermées. Il paroît aussi que ces douze Anges ressemblent beaucoup aux sept Anges des Eglises, dont il est parlé dans les chap. 2 et 3 de l'Apocalypse. En sorte que, comme il faut entendre par ces sept Anges le Sacerdoce Chrétien, ou l'*Eglise active*, qui est à présent considérée en sept états différens, par lesquels elle a passé ou doit passer à l'avenir; de même les douze Anges placés aux douze portes de

la nouvelle Jérusalem descendue du ciel, ne sont autre chose que le jugement exercé au nom du Christ, ou son *règne actif*, savoir douze juges suprêmes établis à chacune des portes, dont la fonction sera de gouverner les hommes voyageurs, avec une puissance émanée de J.-C., comme Souverain Roi et Souverain Prêtre.

Il n'y a personne qui ne sache, et qui n'ait souvent lû dans les histoires tant sacrées que profanes, que le lieu où l'on rendoit autrefois la justice n'étoit pas dans l'intérieur des villes, mais aux portes. Tout le monde connoît aussi la magnifique promesse de J.-C. à ses Apôtres, rapportée dans St. Mathieu XIX. 28. *Je vous dis en vérité que vous qui m'avez suivi, lorsqu'au tems de la régénération le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez également assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël,* ce qui est répété plus clairement encore dans St. Luc, XXII, 28-30. *C'est vous qui êtes demeurés fermes avec moi dans mes tentations. Aussi je vous prépare le Royaume, comme mon Père me l'a préparé; afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume et que vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël.* C'est de ces trônes que parle St. Jean dans l'Apocalypse, XX. 4; lorsqu'après l'avènement du Fils de Dieu, et l'emprisonnement du Diable, il dit: *Je vis aussi des trônes, et des personnes qui s'assirent dessus; et la puissance de juger leur fut donnée.* ...

Il paroît donc que les douze tribus d'Israël, qui alors seront rassemblées, auront un facile accès aux portes de la céleste Jérusalem, chacune à celle où elle trouvera son nom inscrit; et cet accès leur sera donné, non pas seulement pour présenter chacune à leurs juges l'hommage de leur vénération et de leur soumission, mais pour les consulter dans les doutes, et recevoir d'eux les décrets du grand Roi, qui seront ensuite publiés par toute la terre: car, suivant que nous lisons dans Isaïe et dans Michée, *la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur sortira de Jérusalem.*

On demande en quatrième lieu si les heureux habitans de la céleste Jérusalem y seront renfermés, sans pouvoir se montrer aux voyageurs. Lacunza pense qu'ils auront à cet égard toute espèce de liberté. Ils pourront rester, ils pourront sortir, sans que rien les en empêche. Demeurant dans la ville, ils s'y trouveront parfaitement à leur aise, en sorte qu'ils pourront dire: *Nous sommes bien ici.* S'il leur plaît d'aller dehors, ils porteront avec eux leur félicité comme une compagne inséparable, sans craindre ni de la perdre, ni de la

voir diminuer par aucun accident. Ils visiteront à leur gré la terre toute entière, et les globes célestes, et tout ce qui fait partie des ouvrages du Créateur. Etant alors dans toute l'acception du terme *héritiers de Dieu, et cohéritiers de J.-C.*, le monde entier sera leur héritage, comme celui de J.-C. même, qui est *héritier de toutes choses*.

Ce que nous disons des Saints régnant avec J.-C., doit s'entendre, dit Lacunza, avec une juste proportion, du Roi lui-même. Comme donc nous croyons que, depuis qu'il a quitté notre terre, il n'est pas renfermé dans un espace déterminé du ciel, mais qu'il demeure pleinement libre d'aller ici et là selon sa volonté, sans néanmoins jamais cesser d'être à la droite de son Père; de même aussi nous pensons que, lorsqu'il sera revenu sur ce globe, d'où il a tiré son origine humaine, et qu'il y aura établi le siège de son éternel empire, il demeurera dans son palais, ou en sortira comme il voudra, sans que rien s'y oppose. Il se fera voir aux voyageurs hors de la ville, autant de fois qu'il lui plaira, et en la manière qu'il lui plaira; de même qu'autrefois, après la résurrection, il s'est manifesté souvent à ses Disciples. Car qu'y a-t-il d'inconvenant à ce qu'un Roi quitte pour un tems sa résidence? Nous ne pouvons pas croire que J.-C. dans son second avènement témoigne moins de bonté à ses fidèles serviteurs qu'il leur en a montré après sa résurrection, *leur apparoissant pendant quarante jours*. Il est dit aussi des Saints ressuscités alors avec lui, qu'ils *apparurent à plusieurs*.

On demande en cinquième lieu si tous les hommes sans exception qui, jusqu'au second avènement de J. C., auront acquis la vie éternelle, habiteront cette sainte cité, qui sera le domicile du grand Roi; ou, ce qui est la même chose, s'ils descendront avec J. C. sur la terre en corps et en âme, étant dès-lors rappelés à la vie. D'après les témoignages uniformes des Livres Saints, la négative paroît certaine. Et St. Jean en particulier, Chap. XX. de l'Apocalypse, ne présente comme associés au règne de J. C. que *ceux qui ont eû la tête coupée pour le témoignage qu'ils ont rendu à Jésus, et pour la parole de Dieu; qui n'ont point adoré la bête ni son image, et n'en ont point reçu le caractère sur le front ou dans les mains*, c'est-à-dire les Martyrs: ce qu'il paroît également indiquer dans les Chap. VI et VII. Isaïe tient le même langage XXVI. 19: *Vos morts vivront; ceux qui ont été tués au milieu de vous, ressusciteront. Réveillez-vous, et jettez des cris de joie, vous qui habitez dans la poussière.* Et ensuite ℣. 21. *Le Seigneur va bientôt sortir du lieu où il réside, pour*

punir l'iniquité des habitans de la terre; car c'est lui qu'ils ont offensé. La terre produira au grand jour le sang innocent dont elle a été abreuvée, et elle ne recèlera plus dans son sein ceux qu'on y aura fait descendre par une mort violente.

Il paroît qu'on doit ranger dans la même classe ceux qui, non contens d'avoir marché avec fidélité dans la voie du Seigneur, y auront conduit les autres, suivant ce mot de J. C. dans l'Évangile : *Celui qui fera et enseignera, sera estimé grand dans le royaume du ciel.* Math. v. 19; et cet autre de Daniel : *Ceux qui auront enseigné la justice à plusieurs, luiront comme les étoiles dans toute l'éternité.* XII. 3.

Et l'on peut croire en général que tous les Saints d'un ordre éminent auront part à ce privilège.

Que deviendront les autres qui, sans contredit, formeront le plus grand nombre? Ils resteront ce qu'ils sont à présent. Ils sont maintenant dans le ciel avec J. C., reposent dans le sein de Dieu, jouissent de sa vûe béatifique, les uns plus, les autres moins, selon les mérites de leur vie précédente. Ils demeureront dans le même état lors du second avènement, avec cette seule différence qu'étant attachés à la personne de J. C. qu'ils suivent partout, ils changeront alors de local, et viendront sur la terre avec J. C., mais sans être ressuscités, ne devant l'être qu'avec les autres hommes. *Les autres morts*, dit St. Jean, *ne rentreront point dans la vie, jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis.* Et la raison ultérieure de tout ceci, c'est que ces Saints ne formant pas parmi les Bienheureux le premier ordre de la Hiérarchie, n'ont point de part activement au règne que J. C. exerce sur les Saints même, et dans lequel est compris ce règne de mille ans. *Quiconque aura vaincu*, dit J. C., *et aura persévéré jusqu'à la fin dans les œuvres que j'ai commandées, je lui donnerai puissance sur les nations.... Quiconque sera vainqueur, je le rendrai une colonne dans le temple de mon Dieu; il n'en sortira plus, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel et vient de mon Dieu, et mon nom nouveau.... Celui qui sera vainqueur, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône; comme j'ai été moi-même vainqueur, et que j'ai pris séance avec mon Père sur son trône.* Apoc. II. 26. III. 12 et 21. Toutes ces promesses ne sont faites qu'aux *vainqueurs*, c'est-à-dire aux Martyrs et aux autres qui auront soutenu de grands combats pour J. C.

On demande enfin par occasion si, en même tems que les Saints du premier ordre seront ressuscités à l'avènement de

J. C., des scélérats fameux ne seront pas aussi rappelés à la vie. Ce point paroît résulter clairement de l'Écriture. Daniel XII. 2, dit en parlant des uns et des autres : *Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre et une ignominie qui ne finiront jamais.* PLUSIEURS, disent nos Docteurs, toujours attentifs à leur système, PLUSIEURS, c'est-à-dire *tous*, ou *la multitude de ceux qui dorment dans la poussière :* comme si ces mots *plusieurs*, et *tous*, ou *toute la multitude*, étoient synonymes. Daniel lui-même semble être allé au-devant de ce subterfuge. Il ne dit pas en effet simplement, *Plusieurs qui dorment ;* mais, *plusieurs* DE CEUX *qui dorment**, marquant nettement par ce mot un certain nombre d'individus pris dans l'universalité.

Isaïe, dans le dernier verset du dernier Chapitre de sa Prophétie, montre également ces impies, qu'il appèle avec raison des *cadavres*, parce que leur vie, dans la réalité, ne sera qu'une mort continuelle; il les montre comme exposés aux regards de tout le monde, pour servir à l'instruction publique. Et dans quel tems ? lorsque l'on viendra de toutes les parties de la terre adorer le Roi suprême, comme il sera expliqué ci-après. « Toute chair viendra se prosterner devant » moi, dit le Seigneur. Et l'on sortira pour voir les cadavres » de ceux qui se seront révoltés contre moi. Leur ver ne » mourra point; leur feu ne s'éteindra point, et ils seront » un objet d'horreur pour toute chair. »

VI. Un second fait d'une haute importance qui vient se placer après l'avènement de J. C. et la création du monde nouveau, c'est le parfait rétablissement du peuple Juif pénitent et converti, dans le pays qu'ont habité ses pères. Je dis son parfait rétablissement dans ce pays : car dès auparavant il y sera revenu, et aura cherché à s'en mettre en possession ; mais ses ennemis viendront l'y troubler, l'y attaquer avec toutes leurs forces, dans la vûe de le détruire, ainsi que la Religion elle-même, s'il étoit possible; et c'est pour punir et exterminer ces superbes agresseurs, que J. C. viendra sur la terre.

La promesse dont il s'agit ici contient trois choses. 1. Une nouvelle distribution de la Terre-Sainte entre les douze Tribus, toute différente de celle qui a eû lieu sous Josué. 2. La nouvelle Jérusalem, non pas celle qui descendra du ciel en terre, et dont on a parlé avec assez d'étendue dans l'article

---

* ורבים מישני אדמת עפר, *et multi* DE HIS *qui dormiunt in terræ pulvere*, comme traduit fort bien la vulgate.

précédent ; mais celle qu'habiteront les hommes mortels et voyageurs, selon le témoignage des Livres Saints, laquelle sera une ville sacerdotale, en même tems que royale, et le centre d'unité, non-seulement pour les douze Tribus d'Israël, mais pour tous les habitans de la terre. 3. Le temple magnifique et singulier dans son genre, qui sera construit à cette époque, et dans lequel on rendra au Seigneur un culte particulier que lui-même aura prescrit.

Ce sont-là trois points, dont les Prophètes font souvent mention, et que les Commentateurs, sans les nier ni les combattre, passent ordinairement sous silence, parce qu'ils ne s'accordent pas avec leurs préjugés. Lacunza se propose de les examiner à fond.

1. Le premier point est montré en détail dans le dernier Chapitre d'Ezéchiel. On y trouve une division de la Terre-Sainte, qui ne ressemble en rien à l'ancienne, où les Tribus avoient chacune des partages différens, les unes plus grands, les autres moindres ; les unes sur le bord de la Méditerranée, les autres loin de cette mer ; les unes en deçà du Jourdain, les autres en delà. Ici au contraire les emplacemens des douze Tribus sont tous uniformes, tous de même mesure, tous s'étendant en forme quarrée et côte à côte d'Orient en Occident, entre deux lignes parallèles, dont l'une est tirée le long de la Mer, l'autre le long du Jourdain, dans la partie opposée. Il est certain que cette distribution n'a point été réalisée sous Cyrus au retour de la captivité : et comment auroit-elle pû l'être, puisqu'alors les douze Tribus ne sont pas revenues en totalité, mais seulement en partie, et en très-petite partie ?

On prétend que cette promesse ne s'exécutera point à la lettre, parce qu'elle répugne, ainsi entendue. Mais, dit notre Auteur, à quoi répugne-t-elle, sinon au système reçu qui, malgré l'évidence d'une multitude de textes, ne veut point admettre que les Juifs en corps seront un jour réintégrés dans leur pays ?

On fait une objection mieux fondée, à laquelle Lacunza auroit dû répondre. On dit : L'accomplissement littéral de la Prophétie d'Ezéchiel suppose qu'au tems de la conversion du Peuple Juif, la distinction des douze Tribus subsistera. Or il y a long-tems que cette distinction est abolie, et de manière à ne laisser aucune trace.

Un auteur répond hardiment que la distinction des Tribus sera rétablie alors par miracle. C'en seroit un en effet, et bien étonnant, qu'un rétablissement de cette espèce qui,

dans un peuple nombreux, dix-sept siècles ou environ après la confusion des Tribus et la perte de tous les titres, feroit retrouver subitement à chacun son origine, toute la suite de ses ancêtres, de race en race, et jusqu'au premier chef qui l'unit à la tige commune.

N'attendons pas un prodige qui n'a aucune vraisemblance et qui évidemment seroit sans objet. La distinction des tribus a été nécessaire dans le peuple d'Israël jusqu'au tems du Messie, dont la naissance de la tribu de Juda devoit être vérifiée. Elle étoit nécessaire aussi tant que dureroit l'ancien culte, dont les Ministres, pris exclusivement dans la tribu de Lévi, devoient être en état de prouver leur généalogie. Aujourd'hui cette distinction ne serviroit plus à rien.

Sans y avoir recours, on peut aisément résoudre la difficulté. Il suffit pour cela de supposer, ce qui est extrêmement probable, en premier lieu que les Juifs convertis et rassemblés dans leur pays, de toutes les contrées de la terre, lesquels formeront un grand peuple, peut-être de quatre à cinq millions d'hommes, ou beaucoup plus, sentiront la nécessité de se diviser en plusieurs sections, pour la facilité du Gouvernement tant Ecclésiastique que Civil; en second lieu que, par une suite de cette division première, ils partageront aussi le terrein en autant de portions, où chacune des sections du peuple prendra son cantonnement; en troisième lieu que les sections du peuple, dans leur formation, seront égales en nombre, n'y ayant aucune raison d'y introduire l'inégalité, et que, par une conséquence nécessaire, au moins selon les règles de la justice, les portions de terrein attribuées à chacune des sections seront égales aussi; en quatrième lieu que, par un effet de l'attachement que tout peuple conserve pour ses anciens usages, et le peuple Juif plus qu'aucun autre, les sections prendront le nom de Tribus; qu'elles seront au nombre de douze, comme autrefois les douze Tribus d'Israël; et que, pour conserver en entier le souvenir des origines, chacune des douze Tribus prendra le nom d'une des anciennes. Il n'y a rien, ce me semble, dans tout cela que de vraisemblable, de naturel et de conforme à la conduite ordinaire des hommes; et il n'en faut pas davantage pour expliquer la division indiquée par Ezéchiel.

Un mot du Prophète appuye infiniment cette conjecture, et paroît lui imprimer le caractère de démonstration. Il dit, et à plusieurs reprises, que la terre sera divisée entre les tribus *par le sort* (XLV. 1. XLVII. 22. XLVIII. 29.). On n'a pas besoin de sort, si, en vertu des généalogies, toutes les tribus sont

distinguées par noms. Leur partage est fait d'avance par le Prophète; et il ne reste à chacune qu'à se mettre en possession du lot que le texte sacré lui attribue. Le sort ne peut être nécessaire que pour la répartition, entre des tribus innomées, des noms qui donneront droit à tel ou tel lot; et là nous apprenons une dernière circonstance du partage, savoir que les dénominations des Tribus seront fixées par le sort.

2. Le second point, renfermé dans la promesse, n'offre pas plus de difficulté. Cette ville singulière, dont Ezéchiel nous entretient depuis le Chap. 40 de sa Prophétie jusqu'au 48e, est sans contredit la même que celle dont presque tous les Prophètes font mention, mais surtout Isaïe, et plus particulièrement David; ville très-différente de celle dont nous avons déjà parlé, et qui doit descendre du ciel en terre. Celle-ci ne sera peuplée que de Saints ressuscités et pleinement heureux; l'autre aura pour habitans des hommes voyageurs, justes sans doute, et même d'une vertu éminente, mais qui n'auront pas encore dépouillé la condition mortelle. St. Jean dit de sa ville : *Je n'y vis point de temple, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple.* Ezéchiel au contraire non-seulement met un temple dans la sienne, ou du moins à côté de la sienne, mais le décrit dans le plus grand détail, aussi bien que les rits qu'on doit y observer. Il y a d'autres différences qu'il est aisé de remarquer.

On peut consulter sur cette ville d'Ezéchiel le Ps. 101, ℣. 16 et 17 : « Les nations craindront alors votre nom, Seigneur, » et tous les rois de la terre révèreront votre majesté, lors- » que le Seigneur aura rebâti Sion, et qu'il se fera voir dans » sa gloire. » Le Ps. 121, *Lætatus sum ;* de même que les 146 et 147 — Isaïe tout entier, mais principalement les Ch. 60 et 62 — Jérémie, Ch. 3, 30, 31 et 33. Le Ch. 31, en prédisant la reconstruction de Jérusalem, lui donne une étendue qu'elle n'eut jamais dans aucun tems; et il ajoute que ce lieu consacré au Seigneur *ne sera plus arraché ni détruit à l'avenir* — Zacharie, ch. 8, d'autant plus remarquable qu'il est écrit long-tems après le retour de la captivité de Babylone, comme il paroît en plusieurs endroits du Chapitre même. Joignez-y le ch. 14.

3. Les deux points qui viennent d'être traités, la nouvelle division de la Terre-Sainte, et la construction d'une nouvelle Jérusalem, ne sont pas ceux qui embarrassent le plus dans la Prophétie d'Ezéchiel. Ce qui effraye davantage, est le nouveau Temple, décrit avec tant d'appareil, et dans lequel

devront être célébrés, par l'ordre de Dieu même, plusieurs des rits et des sacrifices qui s'observoient dans l'ancien. Comment, dit-on, peut-il encore être question de tout cela? Les sacrifices de l'ancienne Loi n'étoient que des figures du sacrifice de la Croix; et, ce grand sacrifice une fois offert, tous les autres ont dû cesser, et être abolis, comme ils le sont en effet. Le moyen donc de supposer qu'ils seront un jour rétablis? C'est d'après ce principe que tous les Commentateurs ont ici recours à l'allégorie; et que néanmoins, reconnoissant l'impossibilité d'interpréter en cette manière un discours aussi long et aussi suivi, qui fait la matière de neuf Chapitres entiers, ils s'arrêtent, et prennent le sage parti de passer le tout sous silence, comme une parabole dont l'évènement seul pourra nous donner l'explication. Lacunza, qui prend les expressions à la lettre, n'y apperçoit pas la même difficulté. Il croit que tout l'embarras des Commentateurs vient de ce qu'ils confondent les tems, appliquant au tems à venir ce qui n'est vrai que par rapport au tems actuel. Il convient au reste que la question est importante, et mérite d'être examinée avec ordre.

On demande, dit-il, d'abord si les sacrifices que les fidèles, par l'institution de Dieu, devoient lui offrir dans le Temple de Jérusalem, sont défendus dans l'Église présente. Tous les Docteurs l'affirment; et je ne fais, dit Lacunza, aucune difficulté de souscrire à leur sentiment.

On demande ensuite si, en vertu d'une Loi, soit divine, soit ecclésiastique, expresse et manifeste, ces mêmes sacrifices sont interdits d'une manière irrévocable. Il paroît certain, répond Lacunza, que la prohibition n'est point de cette nature; et en effet nous ne trouvons une pareille Loi ni dans les Écrits des Apôtres, ni dans les Canons de l'Église; on ne voit pas même de raison qui ait pû déterminer à la porter. Il n'y a d'ailleurs personne qui ne sache que, pendant 40 ans, ou environ que le Temple de Jérusalem a subsisté depuis la fondation de l'Église, on a continué d'y offrir des sacrifices comme auparavant. Les Chrétiens, soit de la ville, soit étrangers, les Apôtres même, et, parmi ces derniers, l'Apôtre des Gentils, St. Paul, fréquentoient assidûment le temple, comme le lieu consacré au culte du vrai Dieu, et la maison de prière; ils y prêchoient, assistoient aux sacrifices, se purifioient selon la Loi, et gardoient sans aucun scrupule les mêmes observances que les autres: ce qu'ils n'auroient pû faire et n'auroient point fait assurément, si les anciens rits eussent été dès-lors prohibés par une Loi expresse.

Que prétendons-nous donc, quand nous disons que les anciens sacrifices, et les autres cérémonies qui avoient lieu dans le Temple de Jérusalem, sont actuellement défendus dans l'Église Chrétienne? Pour moi, dit Lacunza, je pense qu'ils ne sont défendus présentement, que de la manière et pour la même cause qu'ils l'étoient pendant le tems qu'a duré la Captivité de Babylone, c'est-à-dire que la défense n'est pas *directe* ni *absolue*, mais *indirecte* et purement *relative*, à raison de la destruction du Temple, dans lequel seul les sacrifices pouvoient être offerts : d'où il suit que, le Temple étant rebâti, rien n'empêche qu'on ne voie reparoître les mêmes sacrifices.

On objecte qu'après le sacrifice de Jésus-Christ, les figures ont dû cesser; attendu qu'elles ne pourroient pas, sans une fausseté manifeste, représenter aujourd'hui, comme futur, ce qui est passé depuis plusieurs siècles. A cet argument, que l'on croit être d'un grand poids, Lacunza se contente d'opposer deux questions fort simples. Il demande en premier lieu, si les sacrifices que l'on faisoit à Dieu, soit au tems de la Loi, soit avant la Loi, n'étoient réellement autre chose que des figures du sacrifice que J. C. devoit accomplir sur la croix. Il demande en second lieu s'il est vrai que ce qui a été autrefois figure d'une chose à venir, ne puisse en aucune sorte après l'avènement coëxister avec la chose figurée. Je ne doute pas, dit Lacunza, qu'on ne convienne que ces deux propositions sont insoutenables.

Et d'abord, pour ce qui est du premier point, les Livres sacrés nous apprennent, aussi bien que les annales de toutes les nations, que les sacrifices n'ont d'autre origine que l'intime conviction de l'existence d'un Être Suprême, de qui tous les hommes dépendent essentiellement et pour le corps et pour l'âme, qui les a créés, qui les conserve, qui gouverne tout par sa Providence, et est la source de tout bien. C'est ainsi que les sacrifices ont commencé, pour ainsi dire, avec l'homme; et nous savons par l'Écriture que ces sacrifices ont été agréables à Dieu, lorsqu'ils naissoient d'un cœur sincère, pieux et reconnoissant. Dieu sans doute n'a pas besoin de nos hommages. Mais il est d'un extrême intérêt pour nous de lui témoigner par des actes, non seulement intérieurs, mais extérieurs, notre vénération, notre fidélité, notre gratitude et notre parfaite soumission. Or c'est ce que nous ne pouvons faire d'une manière plus simple et plus naturelle, qu'en consacrant à l'honneur et au culte du souverain Être quelque portion des biens sans nombre que nous recevons de sa main.

C'est ce que nous appelons sacrfice. Et de là nous pouvons conclure que tous les sacrifices anciens qu'on offroit à Dieu, avant la Loi ou depuis, n'étoient pas de simples figures, ni établis uniquement pour représenter le sacrifice de la croix, mais aussi, et même principalement, pour d'autres fins justes et nécessaires. Là dessus notre Auteur nous renvoie à St. Thomas, qui, dans sa 1re seconde, qu. 102, art. 3, soutient effectivement que les anciens sacrifices avoient un double objet, l'un principal, qui étoit d'honorer Dieu, et de régler les sentimens de l'homme par rapport à Dieu; l'autre secondaire, qui consistoit à représenter le sacrifice de la croix. Lacunza se range entièrement à cet avis. Au surplus, dit-il, si quelqu'un prétend que cette fin que je ne mets qu'en seconde ligne a été la principale dans l'intention de Dieu, et que c'est l'autre qui est secondaire, je n'aurai point de dispute avec lui, la chose dans mon système étant absolument sans conséquence.

A l'égard du second point, celui de savoir si les figures peuvent durer encore après l'accomplissement de la vérité, notre Auteur n'y voit rien qui répugne, qui ne soit même naturel et ordinaire. Le seul exemple déjà cité, du Temple de Jérusalem, et de son culte, conservés et maintenus pendant quarante ans après la naissance de l'Église qu'ils figuroient, paroît à Lacunza devoir écarter tous les doutes. Au fond, remarque-t-il, des figures peuvent représenter non-seulement des choses futures, mais des choses existantes, et pleinement accomplies, afin d'attester par leur présence même, et de montrer, pour ainsi dire, au doigt la conformité du tableau avec l'original.

Il y aura donc, conclut notre Auteur, dans la nouvelle Jérusalem un Temple semblable en tout point à celui que décrit Ezéchiel; et dans ce Temple seront placés de nouveau l'Arche d'alliance, et l'Autel des parfums, et le Tabernacle, que Jérémie, au tems de Nabuchodonosor, cacha, par l'ordre de Dieu, dans une caverne du mont Nébo, ajoutant « que » ce lieu resteroit inconnu jusqu'à ce que Dieu eût rassem» blé son peuple et lui eût fait miséricorde; qu'alors le Sei» gneur feroit voir ces choses; que la majesté du Seigneur » paroîtroit de nouveau, et qu'il y auroit une nuée, selon » qu'elle avoit paru à Moyse, et depuis à Salomon, lorsqu'il » demanda que le Temple fût sanctifié. » C'est ce que nous lisons dans le second Livre des Machabées, Chap. II, ℣. 4 et suiv. Et St. Jean, dans le Chap XI, ℣. 19. de l'Apocalypse, paroît faire allusion à ce passage, lorsqu'après la septième

trompette, il voit *le temple de Dieu ouvert, et dans ce temple l'Arche de son alliance.* C'est dans ce même Temple que seront renouvellés quelques-uns des rits et des Sacrifices anciens, dont l'annonce inspire actuellement tant de frayeur, comme s'ils devoient avoir lieu de notre tems.

Lacunza est persuadé que ces anciens sacrifices qui, d'après les Livres saints, doivent être renouvellés dans le Temple de la nouvelle Jérusalem, ne sont autre chose qu'une forme nouvelle qui sera donnée alors à la Liturgie par le Souverain Prêtre, Jésus-Christ Notre Seigneur; un ordre de cérémonies qui, à cette époque, et dans ce Temple seul, devront précéder le sacrifice non sanglant de l'Eucharistie : afin que les figures, mises à côté de l'original, et apperçues du même coup d'œil, soient comprises avec une clarté et une évidence qui ravira les spectateurs, et les pénètrera d'admiration, en manifestant à leurs yeux toute l'économie des desseins de la sagesse divine.

Qu'y a-t-il, dit Lacunza, dans une pareille conjecture, que l'on puisse qualifier d'absurde? Ne voyons-nous pas dans l'état présent de la Liturgie, arrangé et formé par l'Église, un grand nombre de rits anciens et nouveaux, lesquels précèdent le St. Sacrifice, et l'indiquent, les uns plus obscurément, les autres d'une manière plus claire? Ne fait-on pas quelquefois marcher en avant la lecture des Prophéties qui annoncent ou expressément ou sous des symboles le sacrifice de J. C.? Dans la dernière Cène, les cérémonies légales n'ont-elles pas précédé l'institution de l'Eucharistie? Notre Sauveur ne s'y est-il pas préparé, *en observant,* comme chante l'Église, *pleinement la Loi dans la manducation de l'Agneau figuratif* (*)? Où est donc l'absurdité à prétendre que, dans ce siècle nouveau et ce temple unique, le vrai sacrifice du Corps et du Sang de J. C. sera offert à Dieu immédiatement après les sacrifices légaux qui l'ont autrefois figuré? En quoi répugne-t-il que l'Arche d'alliance, où étoient gardés anciennement, non-seulement les deux tables de la Loi écrites par le doigt de Dieu, mais un vase plein de cette nourriture céleste que nous appelons Manne, et qui étoit une excellente figure de l'Eucharistie; que cette même Arche, disons-nous, dans un ordre nouveau, soit dépositaire du pain Eucharistique? Je transmets au Lecteur tous les raisonnemens de Lacunza.. . . . . .

Il finit en transcrivant un passage qui lui paroît lumineux,

(*) Observatâ lege plenè cibis in legalibus.

d'un de ses Confrères, Antoine Vieira. Je ne sais pas quel est ce Jésuite : seroit-ce Vieira, fameux sermonaire Portugais, surnommé par ses compatriotes le *Cicéron Lusitain*? Ce Jésuite a composé un Ouvrage Latin, qui est resté manuscrit, et qui a pour titre : *Du règne parfait de J. C. sur la terre* (*). Il y disserte avec étendue sur le Temple d' Ezéchiel, et se propose la même objection que notre Auteur a entrepris de résoudre.

« Qui doute, se récrie Vieira (**), bien que communément on le nie, que la figure et l'objet figuré puissent se rapprocher et se trouver ensemble, en retranchant de la figure l'idée de signe d'une chose à venir? Ne pouvoit-on pas, dans une même salle du Palais d'Alexandre, voir tout à la fois, et la personne de ce grand Conquérant, et sa figure, peinte par Apelle, ou sculptée par Lysippe ?.... De même, et indubitablement, dans un seul temple, les anciens sacrifices et le nouveau peuvent être réunis, ceux-là comme figure, celui-ci comme objet figuré.

» Une fiancée, dit encore ingénieusement Vieira, gratifiée du portrait de son futur époux, peut le garder après la célébration du mariage, sans partager les sentimens qu'elle doit à son époux. C'est à lui qu'elle rapporte tout son amour; elle n'admire dans le portrait que sa ressemblance avec l'original, et le talent de l'artiste qui a sû lui donner cette ressemblance. L'Église de même pourra un jour conserver quelque part les sacrifices légaux joints avec l'auguste sacrement du Corps de J. C. Elle n'admirera dans les premiers que la figure et la ressemblance; elle admirera dans le second la vérité, la présence réelle de son divin époux, qui sera seul l'objet et le terme de ses adorations. »

Pour éclaircir d'avantage sa pensée, Vieira rapporte un fait qu'il avoit vû à Rome lors du Jubilé demi-séculaire de l'année 1650. » On y avoit construit dans l'Église du Nom de Jésus (c'étoit, comme l'on sait, la principale Eglise des Jésuites dans cette Capitale du monde Chrétien), on y avoit construit un théâtre extrêmement vaste, ou qui sembloit tel, par des effets de lumière artistement disposés, et sur lequel étoit représenté le temple de Salomon. Dans le bas du temple, on voyoit Salomon lui-

---

(*) De regno Christi Domini in terris consummato.
(**) Tom. II. Cap. XI.

» même, qui offroit des sacrifices selon l'usage du tems » par le ministère des Prêtres et des Lévites; dans le haut » paroissoit, au milieu d'un nuage, duquel éclatoient mille » rayons, le pain vivant descendu du ciel, consacré selon » le rit de l'Église, seul objet des hommages d'une im- » mense multitude de peuple, citoyens et étrangers, qui » l'adoroient profondément, à genoux, et en se frappant » la poitrine. On ne peut, dit Vieira, rien imaginer de » plus propre à nous faire concevoir le Temple d'Ezéchiel, » et l'accord des sacrifices légaux avec la foi de l'Église » présente, et avec la loi de grâce. Car on voyoit réunis en » ce lieu la figure et la chose figurée, le soleil et l'ombre, » un seul sacrifice et plusieurs sacrifices : celui là véritable, » ceux-ci seulement représentés; celui-là destiné au culte et » à l'adoration, ceux-là servant simplement pour la pompe » et le spectacle. Que si les sacrifices légaux offerts par Sa- » lomon montroient sur ce théâtre, non le sacrifice futur « de J. C., mais ce même sacrifice autrefois annoncé en fi- » gure, et actuellement présent; pourquoi ne pourroit-on » pas raisonner de même sans blesser la foi, sur le temple » d'Ezéchiel, et ses sacrifices ? »

On reconnoît dans ce théâtre construit par les Jésuites de Rome en 1650 l'usage ordinaire à ces Pères, de transformer en spectacles les exercices de religion; usage peu approuvé par les personnes qui ont mieux connu l'esprit du Christianisme, et formellement condamné par l'Église même, à l'égard du St. Sacrement, en présence duquel ses décrets ne veulent pas qu'on expose ni des reliques, ni des images, ni rien qui puisse partager le culte et l'attention des fidèles. Il n'est pas probable que, dans un tems aussi éclairé que le siècle nouveau dont il s'agit en ce moment, l'Eglise permette ce qu'elle défend aujourd'hui, la réunion *simultanée* des ombres et de la vérité. Mais rien, ce semble, n'empêcheroit qu'elles ne se montrassent *successivement*, et qu'après l'oblation des sacrifices anciens, suivie du banquet qui doit les terminer, on ne commençât le sacrifice Eucharistique.

C'est ce que nous apprend la conduite même de J. C., rappelée par Vieira, immédiatement après le fait qu'il vient de rapporter. « Nous avons, dit-il, un exemple plus » grand et plus puissant dans ce qui s'est passé à la Cène » même du Seigneur. Car là, dans le même cénacle, et sur » la même table, qui fut le premier autel du sacrifice » chrétien, nous voyons, et l'Agneau paschal immolé (ou

» plutôt mangé), et le St. Sacrement établi; nous y voyons
» dans le même lieu, et dans le même tems, la figure jointe
» avec la chose figurée, et l'ombre de l'ancienne loi réunie
» avec le plus grand mystère de la loi nouvelle, c'est-à-dire
» avec le corps adorable de J. C »

Vieira se fait l'objection bannale : « Mais à quoi bon cette
» réunion de l'ombre et du corps, de la figure et de la
« chose figurée ? » Et il répond que « le but de ce rap-
» prochement est certainement de nous découvrir, de nous
» faire connoître pleinement les mystères cachés sous les
» ombres et les figures de l'ancienne loi, et de dérouler à
» nos yeux tout le plan du souverain Architecte, afin que
» nous lui rendions la louange et la gloire qui lui est dûe.
» Les cérémonies légales, observe Vieira, dont le nombre et
» la variété sont presque infinis, ayant pour objet de si-
» gnifier les mystères de la Loi nouvelle, et cette signifi-
» cation tenant le premier rang dans les vûes de Dieu (il est
» sur ce point d'une autre opinion que Lacunza); ce seroit
» mal penser de son dessein, que de croire que ces mystères
» ne seront jamais complètement révélés. Car quoi de plus
» contraire, on ne dit pas à la sagesse du souverain Etre,
» mais à celle de tout esprit raisonnable, que d'instituer une
» loi toute entière dans la vûe de signifier quelque chose,
» en voulant que cette signification demeure toujours in-
» connue ? Je sais, ajoute Vieira, que les anciens Pères, et
» les autres interprètes ont écrit beaucoup de choses sur
» ces significations mystérieuses, ou par occasion, ou de
» dessein formé, et le docte Ribéra (*) plus exactement
» qu'aucun autre. Mais dans leurs explications combien de
» difficultés, d'obscurités, d'incohérences, souvent même
» de contradictions ! Et, ce qui est pis, tout y est incertain
» et douteux, comme étant le fruit de conjectures hu-
» maines; et, vû que chacun abonde dans son sens, on
» n'est d'accord à peu près sur rien. »

Telle est sur cet objet important, la doctrine de Vieira, recueillie et adoptée par Lacunza son confrère. Si on l'admet, tout est éclairci; et les neuf derniers chapitres d'Ezéchiel n'ont plus rien qui puisse embarrasser. Le seul point est de savoir si cette explication cadre bien avec la saine Théologie. J'en laisse le jugement à de plus habiles; j'avoue que, selon mes foibles lumières, elle ne me paroît présenter aucune difficulté.

(*) Jésuite Espagnol, qui a fait un Traité *du Temple*.

VII. On a vû quel sera l'état des Juifs après l'avénement glorieux du Sauveur; maintenant on demande ce que deviendront les autres peuples.

Les Livres Saints nous annoncent en mille endroits, et avec une clarté à laquelle on ne peut rien ajouter, qu'il viendra un tems où toute la terre, et ses habitans, sans en excepter un, seront soumis à J. C.; qu'ils le connoîtront parfaitement, croiront en lui, espéreront en lui, l'adoreront, le loueront, lui obéiront avec amour, vivant tous d'une manière Chrétienne dans la simplicité et l'innocence, dans la profession d'une même doctrine, sous la conduite du même esprit, et rassemblés comme un troupeau sous la houlette du même pasteur.

Nous pouvons mettre au premier rang, comme antérieures à toutes les autres, les promesses faites à Abraham. *En vous seront bénies toutes les nations de la terre.* Gen. XII. 3. Et XXII. 18 : *Toutes les nations de la terre seront bénies en votre race, c'est-àdire en Jésus-Christ*, comme l'explique S. Paul III. 16. de l'Epître aux Galates.

Psaumes, XXI. 28 et 29. « Tous les peuples, jusqu'aux » extrémités de la terre, se souviendront du Seigneur, et » se convertiront à lui; toutes les tribus des nations se pros- » terneront devant lui pour l'adorer. Car c'est au Seigueur » qu'appartient l'empire; et il régnera sur les nations. » LXXI. 8, 9, 10, 11, et suiv. « Sa domination s'étendra » depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jus- » qu'aux extrémités de la terre. Devant lui les barbares se » prosterneront, et ses ennemis baiseront la poussière. Les » rois de Tharsis et des isles lui feront annuellement des » présens; les rois des deux Arabies deviendront ses tri- » butaires. Tous les rois l'adoreront; toutes les nations lui » seront assujetties.... Et toutes les nations le béniront « ou seront bénies en lui (c'est la promesse même faite à » Abraham); toutes les nations publieront son bonheur. » — LXXXV. 9. « Toutes les nations que vous avez créées, » viendront se prosterner devant vous, Seigneur, et elles » glorifieront votre nom. »

Isaïe XI. 9, parlant du siècle nouveau, dit en termes magnifiques, « que la terre sera remplie de la connoissance » du Seigneur, comme le fond de la mer est couvert de ses » eaux ». Et LXVI. 23. « Toute chair viendra se pros- » terner devant moi, dit le Seigneur. »

Dan. VII. 14. « Il lui donna la puissance, l'honneur et le

» royaume; et tous les peuples, toutes les tribus et toutes » les langues le serviront. »

Zach. XIV. 9. « Le Seigneur sera le roi de toute la terre ; » en ce jour-là, le Seigneur sera seul reconnu Dieu, et son » nom sera seul révéré. »

Sur ces passages, et beaucoup d'autres semblables répandus dans les Écritures, il y a deux observations à faire.

La première est que les termes dans leur généralité comprennent tout le globe, et toutes les nations, peuples, tribus, familles, individus, sans que rien en soit excepté. C'est la remarque de St. Paul sur un mot pareil du Ps. VIII. « Or dès que Dieu lui a assujetti *toutes choses*, il n'a rien » laissé qui ne lui soit assujetti. » Heb. 11. 8. Et ce qu'ajoutoit le St Apôtre à l'égard de son tems : » Cependant » nous ne voyons pas encore que tout lui soit assujetti », nous pouvons le dire également par rapport au nôtre. Nous devons donc attendre un autre tems où la promesse se vérifiera ; et ce tems est celui du *monde futur*, dont parle St. Paul dans le ℣. 5. du même Chapitre.

La seconde observation est que les textes rapportés n'annoncent pas seulement que tous les habitans de la terre croiront en J. C., mais que la foi sera dans tous accompagnée du don de la justice. C'est ce qu'indiquent ces expressions, par exemple : *Tous les peuples de la terre seront bénis . . . l'adoreront . . . le loueront . . . publieront sa gloire . . . le serviront et lui seront soumis.* Le seul mot d'Isaïe exprime tout avec une énergie singulière : *La terre sera remplie de la connoissance du Seigneur, comme le fond de la mer est couvert de ses eaux ;* il s'agit, suivant l'usage de l'écriture, d'une *connoissance* jointe à l'amour. Or la justice n'a point encore été universelle sur la terre, et n'a fait au contraire jusquà présent le partage que d'un petit nombre d'individus.

Par quel moyen s'opérera une si étonnante métamorphose ? Par la prédication des Envoyés, pris dans le peuple Juif converti, lesquels partiront à cet effet de Jérusalem, comme l'indique Isaïe, Ch. 66. ℣. 19, et plus clairement encore le Ps. 95, ℣, 3 et 10 : « Publiez sa gloire parmi les » nations, et ses merveilles chez tous les peuples.., Dites » parmi les nations : le Seigneur règne., etc.

Lacunza estime d'après certains textes, laissant néanmoins à chacun la liberté d'en penser ce qu'il voudra, que ces Envoyés parcourront toute la terre sans rencontrer

aucun obstacle, sans avoir même besoin ni de vaisseaux ni de voitures, étant transportés au travers des airs.

Ils instruiront de tous les mystères ce reste fortuné des nations; il lui apprendront toute l'histoire du genre humain depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Moyse, depuis Moyse jusqu'à Jésus-Christ, et toutes les suites de l'Incarnation, jusqu'au second Avènement du Sauveur, qui alors sera tout récent.

Ces mêmes Envoyés, par l'autorité du grand Roi et du Souverain Prêtre, établiront par-tout, non seulement des Pontifes pour les affaires de la Religion, mais des Princes, des Rois, des Magistrats, et des Juges, pour ce qui concerne le civil; lesquels néanmoins seront soumis en tout aux ordres du Chef suprême, qui leur seront communiqués par les principaux Officiers résidans à Jérusalem.

Enfin ces Envoyés annonceront par-tout, soit les lois anciennes, contenues dans les dix préceptes du décalogue, et développées dans l'Evangile, soit les lois nouvelles que le Seigneur aura jugé à propos d'établir, pour être généralement observées.

Après ces dispositions, dont Lacunza ne fait que tracer une légère esquisse, le monde entier sera renouvellé; le royaume de Dieu sera solidement affermi, et il subsistera pendant un grand nombre de siècles, que St. Jean exprime par un nombre rond, en fixant sa durée à mille ans.

VIII. On demande encore, et c'est ici une des principales difficultés, comment la foi et la justice pourront se conserver sans altération sur toute la terre pendant un tems si considérable.

Il faut d'abord poser pour fondement, que Dieu, qui est le maître de ses grâces, les répandra sur son Eglise dans ce période heureux avec une abondance dont aucune autre époque ne nous offre l'idée. Il les distribue selon son bon plaisir, avec une parfaite indépendance. Il en a donné plus sous la Loi qu'avant la Loi; plus sans comparaison depuis le Christianisme qu'avant la naissance du Christianisme. Il les prodiguera d'une manière inconcevable dans ce second avènement, où J. C. manifestera toute sa gloire, et entrera dans l'exercice de toute sa puissance.

Mais, sans parler de ce secours intérieur, et parce que la Providence aime à cacher ses opérations sous le voile des causes secondes, on ne peut pas douter que, pour la conservation de la foi et de la justice pendant un si long tems dans

toute l'étendue de la terre, Dieu ne doive employer certains moyens extérieurs, absolument nouveaux et extraordinaires, du nombre de ceux que l'on appèle soit *positifs*, soit *négatifs*. Quand nous parlons, dit Lacunza, de moyens nouveaux, nous n'entendons pas exclure ceux dont nous sommes en possession maintenant, et principalement ceux qui nous viennent de l'institution divine, tels que les sept sacremens, la hiérarchie, les dogmes, les préceptes et les conseils, et généralement tout ce que contiennent les Ecritures pour l'édification de la foi et le règlement des mœurs. Mais, outre ces secours qui nous sont communiqués par un pur bienfait depuis la mort du Sauveur, il y en a d'autres indiqués dans les Livres Saints, que nous n'avons pas maintenant, et qui sont réservés au siècle à venir, de même que nous avons présentement certains secours qui manquoient aux hommes avant Jésus-Christ; car Dieu ne fait pas part à tout le monde de l'universalité de ses trésors.

Parmi ces nouveaux secours, il faut mettre la présence même de J. C. sur la terre; non pas seulement en la manière qu'il est dans le Saint-Sacrement de l'autel (Sacrement qui continuera d'exister en cet âge), mais dans sa majesté, comme il est dans le ciel. Si ce mot cause de l'étonnement et du doute, on peut consulter les Théologiens qui expliquent la chose assez au long, comme des hommes le peuvent faire, et distinguent entièrement la présence corporelle de J. C. dans l'Eucharistie, d'avec sa présence dans le ciel à la droite de Dieu son Père. J. C. donc, réellement présent dans toute sa majesté, et les Saints ressuscités également présens avec lui, comme ses assesseurs et ses ministres, produiront assurément sur la terre de merveilleux effets.

Et, sans crainte de se tromper, on peut assurer que ce Roi, plein de bonté, et, à son exemple, ceux qui règneront avec lui, se montreront quelquefois aux voyageurs, et leur apparoîtront, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, tantôt à un, tantôt à plusieurs assemblés. C'est ce que J. C. a fait pendant les 40 jours qu'il a passés sur la terre après sa résurrection; et nous lisons de même que les Saints qui ressuscitèrent alors avec lui, se firent voir à plusieurs personnes.

Un autre secours qui, pour être de ceux que nous avons appelés *négatifs*, n'en sera pas moins puissant, est l'absence du Dragon, *de l'ancien Serpent, qui est appelé Diable et Satan; lequel séduit tout l'univers.* Il sera pendant tout ce tems relégué dans les enfers, enchaîné par des liens conformes

à sa nature, et enfermé sous le sceau, *afin qu'il ne séduise plus les nations.* Il ne faut pas un long discours pour faire voir quel avantage toute la terre retirera de l'éloignement d'un pareil ennemi; il suffit de se rappeler tous les maux qu'il a faits au genre humain depuis la création du monde, ceux qu'il lui fait encore, et qu'il continuera de lui faire, selon la prédiction des Livres Saints, jusqu'au second avènement du Seigneur : *parce que le Diable pèche dès le commencement.*

Le Dragon étant ainsi renfermé dans l'abîme, aussi bien que ses Anges, avec eux disparoîtront également de la terre ceux que l'Ecriture nomme *faux-prophètes.* Ces hommes ont toujours été les principaux instrumens de la puissance des ténèbres. C'est l'ivraie qui sera arrachée au tems de la moisson, liée en bottes, et jettée au feu. Toutes les idoles aussi seront abolies, par où il faut entendre toutes les fausses religions. Voyez Zacharie XIII. 2.

Un troisième secours est la paix qui règnera par toute la terre sous le sceptre de J. C. Depuis l'enfance du monde, il n'y a point eû ici-bas de paix universelle, comme il n'y a point eû de justice universelle. Ces deux choses sont nécessairement unies, parce que l'une dépend de l'autre. Ou elles sont ensemble comme deux sœurs qui habitent une même maison, ou elles manquent à la fois toutes les deux. Les deux premiers enfans d'Adam, quoique frères, n'ont pas pû jouir entr'eux d'une longue paix, parce que l'un pratiquoit la justice, l'autre en étoit ennemi; et, le lien de la paix étant une fois rompu, l'iniquité n'a plus connu de bornes. L'injustice enfante la guerre; mais la guerre, lorsqu'elle est allumée, devient à son tour une source féconde de crimes. Combien n'en produit-elle pas tous les jours de nation à nation, de peuple à peuple, de famille à famille, de particulier à particulier! La paix générale qui accompagnera le règne de J. C., sera donc un nouveau préservatif contre une foule de déréglemens, et un nouveau moyen de conserver la justice parmi les hommes.

Un quatrième secours, et tout-à-fait propre pour maintenir sur la terre l'unité de la foi, des mœurs, et de l'amour fraternel, sera le rétablissement de l'unité de langage, telle qu'elle existoit autrefois. Lacunza cite en preuve un texte qu'il entend mal (*); et je ne crois pas qu'on puisse en allé-

(*) Soph. III. 9.

guer d'autre : il en convient lui-même. On ne peut là-dessus former qu'une conjecture ; mais elle est puissante. La confusion des langues après l'entreprise téméraire de la tour de Babel, fut sans contredit une des plus grandes peines dont Dieu frappa le genre humain. Elle brisa les liens qui unissoient les différens peuples, et les rendit étrangers l'un à l'autre; en même tems, et par la difficulté des communications, elle empêcha la transmission et le maintien des traditions originaires, bâse et fondement principal de la Religion. Quand Dieu sera pleinement réconcilié, d'abord avec son peuple, et ensuite avec tous les autres, il fera cesser ce châtiment si redoutable dans ses suites. En rendant aux hommes un langage uniforme, il n'en fera qu'un seul peuple, et facilitera parmi eux l'instruction, qui deviendra plus générale.

Il reste un dernier secours, lequel considéré, soit en lui-même, soit dans ses accessoires, paroît être d'une haute importance; et, à ce titre, il convient de le traiter à part.

IX. Le règne de Dieu étant établi sur la terre, un des moyens les plus sûrs qu'il emploiera pour conserver pendant long-tems parmi les nations la pureté de la foi, l'innocence des mœurs, et une fervente piété, paroît être, d'après l'Ecriture, le pélerinage dans la ville sainte de Jérusalem, qui, à cette époque, sera regardée comme le centre de l'univers. Les Prophètes et les Psaumes nous entretiennent souvent de ce pélerinage, comme d'une chose qui sera pour lors extrêmement fréquente, et presque d'obligation pour tous les habitans de la nouvelle terre. Voyez Isaïe, II. 2 et 3; Michée, IV. 1 et 2; le Psaume 121 tout entier, de même que les 64 et 65 ; Isaïe encore, XLIX. depuis le ℣. 21, et LX. depuis le ℣. 5; Tob. XIII. 13; Zacharie, VIII. à partir du ℣. 20, mais sur-tout XIV. depuis le ℣. 16.

Cette dernière Prophétie, si on l'examine avec attention jusqu'à la fin du chapitre, paroît démontrer que ce voyage en la ville de Jérusalem sera libre sans doute à tous les particuliers qui voudront l'entreprendre par dévotion; mais que de plus il sera enjoint à tous les peuples et toutes les tribus, par une sorte de loi, qui tiendra le premier rang entre toutes les lois positives, d'envoyer tous les ans dans cette ville des députés, pour, au nom de leurs commettans, rendre leurs hommages au souverain Roi, renouveller le serment de fidélité qui lui est dû, et recevoir ses ordres, qui leur seront notifiés par ses ministres.

Ce même voyage se fera pour lors avec une extrême facilité: soit parce que les nouveaux cieux et la nouvelle terre

auront une constitution beaucoup plus avantageuse que ceux d'aujourd'hui ; soit parce qu'on ne rencontrera sur terre ni sur mer aucuns périls, point de brigands, point de voleurs de grand chemin, point de corsaires, point d'armées ennemies qui interceptent le passage ; soit parce que les devoirs de la charité et de l'hospitalité seront observés religieusement parmi les nations, mais sur-tout à Jérusalem et dans la Judée, où, comme le dit Zacharie, ℣. dernier, il n'y aura pas une marmite qui ne soit consacrée au Seigneur, ou destinée à l'exercice de l'hospitalité. « Toutes les chaudières qui » seront dans Jérusalem et dans Juda, seront consacrées au » Seigneur des armées... et en ce jour là il n'y aura plus de » marchand dans la maison du Seigneur des armées. » Lacunza croit même qu'une des raisons pour lesquelles il y aura tant de sacrifices d'animaux, sera pour que les victimes, après avoir été offertes au Seigneur, servent à la nourriture des pélerins.

Ces pélérinages à Jérusalem ne seront pas aussi stériles en fruits de salut que la plûpart de ceux qu'on fait aujourd'hui dans les lieux saints, et dont l'Auteur de l'Imitation dit avec fondement : *Ceux qui font beaucoup de pélerinages, ne se sanctifient guères ou jamais* (*). Dans ce siècle heureux, les fruits du voyage répondront à la nouveauté et à la grandeur des choses, dont les voyageurs eux-mêmes seront témoins oculaires. Et, parmi ces choses, Lacunza en remarque trois qui peuvent donner lieu d'en conjecturer beaucoup d'autres.

La première est que cette sainte troupe de pélerins verra de ses yeux, au moins quelquefois, la personne adorable de l'Homme-Dieu : soit qu'il se montre à eux familièrement sous la figure d'un homme mortel, comme autrefois à ses Apôtres après la résurrection, soit qu'il se manifeste dans toute sa gloire et sa majesté, comme il a fait sur le Thabor. C'est ce que paroissent indiquer dans le sens propre et naturel les expressions magnifiques employées par les Prophètes, lorsqu'ils parlent de cette matière. *Alors*, dit Isaïe XL. 5, *la gloire du Seigneur sera manifestée, et toute chair sans exception verra que c'est la bouche du Seigneur qui a parlé.* Ps. XCVI. 6. *Tous les peuples ont vû sa gloire.* Et XCVII. 3. *Toutes les extrémités de la terre ont vû le salut que notre Dieu a envoyé.*

(*) Qui multùm peregrinantur, raró vel nunquam sanctificantur.

En second lieu, ces pélerins verront de leurs yeux l'étonnante sainteté de la ville de Jérusalem et de tous ses habitans, avec qui ils parleront le même langage, de qui ils recevront l'accueil le plus affectueux, et dans lesquels ils contempleront le modèle achevé d'une vie pure et sans tache, plus persuasif que tous les discours. Ces voyageurs, rassemblés de tous les pays de la terre, semblent être ceux auxquels Isaïe adresse la parole, Chap. dernier, ℣. 10 et suiv. « Réjouissez-» vous avec Jérusalem, réjouissez-vous de son bonheur, » vous tous qui l'aimez; prenez part à sa joie, vous tous qui » pleuriez sur elle. Sucez de ses mamelles le lait de ses » consolations, et soyez-en rassasiés; pressez son sein et soyez » dans les délices, en voyant l'éclat de sa gloire. Car voici ce » que dit le Seigneur : Je vais répandre sur elle la paix » comme un fleuve, etc. »

Dans le temple de Jérusalem, qu'ils fréquenteront comme la maison de prière (car il est dit dans Isaïe même, LVI. 7, *Ma maison sera appelée la maison de prière pour tous les peuples*), ils verront ce qu'Ezéchiel annonce XLIV 4, au sujet du nouveau Temple par lui décrit : *Je vis que la gloire du Seigneur avoit rempli la maison du Seigneur, et je tombai sur mon visage ;* ce que promettait également Jérémie, dans ses Mémoires, comme nous l'apprenons du deuxième Chapitre du second Livre des Machabées.

Dans ce même temple, ou hors du temple, mais certainement dans l'enceinte de Jérusalem, ces heureux pélerins verront avec admiration le magnifique festin dont parle Isaïe, XXV. 6. « Et le Seigneur des armées préparera à tous » les peuples, sur cette montagne, un festin de viandes dé-» licieuses, un festin de vin excellent, de viandes pleines de » suc et de moelle, d'un vin tout pur, sans aucune lie. » Ces manières de parler si extraordinaires, et ces comparaisons sublimes, en disent plus que l'esprit humain n'en peut concevoir. En sorte que Tobie a raison de s'écrier : « Je serai heu-» reux, s'il reste quelqu'un de ma race pour voir la splendeur » de Jérusalem... On chantera le long de ses rues, Alléluia... » Béni soit le Seigneur qui l'a élevée à ce comble de gloire ; » et qu'il règne sur elle dans tous les siècles : Amen. »

Il n'est pas même invraisemblable que ces pélerins pourront voir, quoique de dehors, la sainte cité qui sera descendue du ciel. Si elle ne se déploie point à leurs regards, comme il y a lieu de le soupçonner (étant probable, qu'elle sera couverte d'un nuage pareil à celui qui déroboit aux yeux des Juifs la vûe du mont Sina), au moins pourront-ils apperce-

voir ce nuage même, et, au travers de ce nuage, quelques rayons qui leur découvriront la sainteté et la gloire ineffable de cette auguste demeure. Jésus-Christ lui-même a dit à Nathanaël : « Vous verrez le ciel ouvert, et les Anges monter » et descendre sur le Fils de l'homme. » Jean, I. 51. Cette promesse, qui a rapport à l'échelle mystérieuse de Jacob, et n'a point eu jusqu'à présent d'exécution, ne pourra-t-elle pas s'accomplir dans le siècle heureux dont nous cherchons à nous représenter les merveilles ?

Enfin, pour que la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, demeure gravée plus profondément dans les cœurs, les députés qui viendront à Jérusalem de tous les pays du monde, avant de s'en retourner chez eux, iront visiter l'enfer, et ils y verront les misérables, condamnés à un éternel supplice. Que cela, dit Lacunza, ne vous étonne pas ; et ne croyez pas pour cela qu'ils descendront au centre de la terre, ou *dans les parties les plus basses de la terre*, comme parle St. Paul. Ce lieu que j'appelle enfer, sera visible aux yeux du corps, sans quitter la surface de la terre. Outre les observations qui ont été faites ci-devant art. VI. Qu. 7e., et qu'il est bon de rappeler, les derniers mots par lesquels Isaïe termine sa Prophétie, ne peuvent pas avoir un autre sens. Dans cet endroit le Prophète revient à la nouvelle terre et aux nouveaux cieux qu'il a décrits avec étendue dans le Chapitre précédent ; et d'abord, s'adressant aux restes d'Israël, il leur confirme de la part de Dieu toutes les promesses qu'il leur a faites : « Comme les cieux nouveaux et la terre » nouvelle que je vais créer, subsisteront toujours devant » vous, dit le Seigneur, ainsi votre race et votre nom subsis- » teront à jamais. » Faites attention maintenant à ce qui suit : « Toute chair viendra se prosterner devant moi, » dit le Seigneur. Il sortiront pour voir les cadavres de ceux » qui se seront révoltés contre moi ; leur ver ne mourra point, » leur feu ne s'éteindra point, et ils seront un objet d'hor- » reur pour toute chair ».

De ces expressions, il paroît résulter, premièrement que les pélerins qui viendront de toutes les nations à Jérusalem, ne seront pas assûrément la totalité des individus qui existeront sur la terre (cela serait impossible), mais seulement quelques-uns de chaque nation, soit ceux qui auront été députés par leurs compatriotes, soit ceux qui entreprendront le voyage pour leur compte par un motif de religion, et qui, selon les apparences, ne seront pas en petit nombre. *Toute chair viendra se prosterner devant moi.* Secondement, que l'affreux

spectacle de l'enfer et des damnés sera exposé à leurs regards; *et ils seront un objet d'horreur pour toute chair.* Troisièmement, que la prison où seront renfermés ces insignes scélérats, ressuscités *pour l'opprobre et l'ignominie*, comme parle Daniel, ne sera pas éloigné de Jérusalem. C'est ce que paroissent indiquer les paroles : *Ils sortiront pour voir.*

Lacunza se persuade, sur la foi d'un autre passage d'Isaïe, que cette formidable prison ne sera autre que la profonde et obscure vallée de Tophet, contiguë à celle de Cédron, dans le voisinage de Jérusalem. Cette vallée étoit fameuse par les crimes que les Juifs y commettoient autrefois, en y brûlant leurs enfans à l'honneur de Moloch; et Jérémie en parle dans plusieurs endroits. Il paroît que ces abominations existoient avant David, qui en fait mention dans le Ps. 105, et qu'elles ont continué jusqu'au tems du Saint Roi Josias, qui, pour y mettre fin, souilla ce lieu, en y faisant jetter des cadavres. Or Isaïe dit de cette vallée, ch. xxx. ℣. dernier: « Tophet est dès long-tems préparée; c'est le Roi qui la tient » prête. Il l'a creusée; il l'a élargie. Le bûcher y est allumé; un » grand amas de bois doit lui servir de nourriture; et le » soufle du Seigneur est comme un torrent de soufre qui » l'embrâse. » Comparez ce passage avec le dernier verset du chap. LXVI. ci-dessus cité, et après avoir lû le chap. XXX tout entier, ou au moins depuis le ℣. 12, où le Prophète commence à parler de l'état futur des Juifs. Vous verrez que des deux textes, l'un prédit l'événement, l'autre en indique le lieu.

Quoi qu'il en soit du local de la prison, il paroît indubitable que ces criminels fameux, comme n'étant rappelés à la vie que pour être un objet d'opprobre, seront alors exposés aux regards et au mépris publics : afin que la providence de Dieu soit enfin justifiée aux yeux de toute la terre, et que l'on voie quelle différence il y a *entre le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu, et celui qui ne le sert pas*, comme dit Malachie, chap. III. verset dernier. Il paroît aussi qu'un si affreux spectacle sera une grande et terrible leçon pour tous les hommes qui existeront à cette époque, soit ceux qui auront vû la chose de leurs propres yeux, soit ceux qui en seront informés par le témoignage des autres.

Nos pieux voyageurs, pleins des sentimens qu'auront fait naître chez eux cet exemple terrible et tout ce qu'ils auront vû à Jérusalem, retourneront dans leur pays, publiant partout les grandes choses dont ils auront été témoins. Ils réaliseront ce qui est dit dans le Psaume 144. « Les générations

» successives loueront vos œuvres, et elles publieront les
» effets de votre puissance. Elles célèbreront l'éclat et la
» gloire de votre majesté sainte ; et elles s'entretiendront de
» vos merveilles. Elles diront quelle force se manifeste dans
» vos prodiges, et elles annonceront votre grandeur. Elles se
» répandront en actions de grâces dans le souvenir de votre
» infinie bonté, et elles chanteront votre justice. »

Quoi de plus efficace qu'un tel pélerinage pour conserver intactes en tout point la foi, la crainte de Dieu, la paix et l'innocence, parmi les habitans de la terre ? Et certes, tant que cette coutume durera, l'on n'a point à appréhender que la nouvelle terre soit infectée de quelqu'une de ces maladies qui ont tant affligé l'Église dès sa naissance, hérésies, schismes, et autres fléaux de cette espèce. Mais, au grand détriment du Christianisme, cette loi salutaire et fondamentale sera un jour négligée; et son inobservation sera la source d'une infinité de malheurs.

X. Nous voici arrivés au dernier âge, ou, pour parler plus juste, au pénultième âge du monde. Je dis avec Lacunza le pénultième; parce qu'après celui-ci, il doit en venir un second qui, étant éternel, ne sera lui-même suivi d'aucun autre.

Jusqu'à présent, observe Lacunza, nous avons eû pour guides presque tous les Prophètes ; désormais nous n'aurons pas l'avantage de marcher sur les pas de conducteurs aussi sûrs, les Prophètes gardant le silence sur ce qui doit suivre. Tous en effet, lorsqu'ils sont arrivés au règne de J. C. sur la terre, arrêtent là leur prophétie, et d'une manière absolue, comme si ce règne ne devoit avoir aucune fin, ou qu'il ne dût y survenir aucun changement qui mérite d'être remarqué; au moins ils n'en parlent pas.

Le Disciple que Jésus aimoit, St. Jean, plein de l'esprit de tous les Prophètes, est le seul qui ait poussé le développement du mystère jusqu'à son dernier terme, savoir jusqu'à la Résurrection générale et au Jugement universel. *Après*, dit-il, *que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié ;* et le reste qui se lit dans le chap. 20. de l'Apocalypse, depuis le v. 7. jusqu'à la fin.

1. J'ai toujours été dans l'opinion, dit Lacunza, que le divin et admirable livre de l'Apocalypse est la seule clé qui nous ouvre l'intelligence des Prophéties. Il les explique toutes, les éclaircit, les abrège ou les étend à propos, et y remplit souvent des vuides que les Prohètes y avoient laissés. Ce dernier point se remarque particulièrement dans les quatre derniers chapitres, que nous pouvons appeler les Paralipo-

mènes, ou le supplément des prophéties; supplément qui contient plusieurs choses d'une grande importance, que les anciens Prophètes ont omises, parce qu'elles ne leur avoient pas été révélées, et que le tems de leur manifestation n'étoit pas venu.

Cependant, ajoute Lacunza, je dois avouer que, lorsqu'on arrive au v. 7. du chap. 20 de l'Apocalypse, le fil se rompt, et que l'on cherche en vain dans ce supplément une circonstance extrêmement intéressante que l'on voudroit y trouver. St. Jean nous dit bien en effet ce qui doit arriver après le règne de mille ans; mais il ne dit pas ce qui doit mettre fin à cette heureuse période. Il nous apprend *qu'après que les mille ans seront passés, Satan sera délié; et qu'étant sorti de sa prison, il séduira les nations qui sont aux quatre coins de la terre.* Mais cette mise en liberté du Dragon, qui doit être suivie d'effets si prodigieux et si terribles, pourra-t-elle avoir lieu sans être précédée de péchés graves, universellement répandus parmi les nations, qui auront allumé contr'elles l'indignation de Dieu, et l'auront même portée à son comble? Quels seront ces péchés? Et par quel degrés le monde entier pourra-t-il tomber du faîte de la vertu dans le goufre de la corruption la plus profonde? C'est là le lien qui devroit unir les diverses parties du récit de St. Jean, et qu'on voudroit trouver dans son Apocalypse.

J'ai cherché, dit Lacunza, avec un extrême soin dans tous les écrits des Prophètes ce lien dont j'appercevois l'importance; et j'ai crû enfin le rencontrer dans le v. 16. et les suivans du dernier chapitre de Zacharie. Pesons attentivement les paroles du Prophète, et prenons-en bien toute la suite.

« Tous ceux qui seront restés des différens peuples, qui
» auront marché contre Jérusalem (c'est ce qu'Ezéchiel ap-
» pèle la multitude de Gog), y viendront chaque année,
» pour adorer le Souverain Roi, le Seigneur des armées, et
» pour célébrer la fête des Tabernacles. Que, si, dans les
» familles du pays, il se trouve quelqu'un qui ne monte point
» à Jérusalem pour adorer le souverain Roi, le Seigneur des
» armées; la pluie du ciel ne tombera point sur lui. Et, s'il
» se trouve des familles d'Égypte qui n'y montent point et
» n'y viennent point, elles seront accablées de la même plaie
» dont le Seigneur frappera les autres nations qui ne seront
» point montées pour célébrer la fête des Tabernacles. C'est
» ainsi, dit le Prophète, que seront punis les Égyptiens,
» et tous les peuples qui ne seront point venus célébrer
» la fête des Tabernacles. »

Ce texte, comparé avec celui de l'Apocalypse, paroît indiquer clairement le secret que nous cherchons à connoître.

On y voit en premier lieu que les restes des nations, et leur postérité pendant plusieurs siècles, seront obligés par une loi première et indispensable, de se présenter au moins une fois l'année à Jérusalem (ce qu'il faut entendre, comme il a été dit, par députations), *pour y adorer le Souverain Roi, le Seigneur des armées, et y célébrer la fête des Tabernacles* (*).

Il paroît en second lieu qu'après plusieurs siècles que St. Jean désigne par le nombre rond de mille ans, une certaine tiédeur se répandra dans les différentes parties de la terre, et les hommes se dégoûteront de faire tous les ans le voyage de Jérusalem. Cette tiédeur fera du progrès de jour en jour; et, lorsqu'elle sera venue à un point que Dieu ne pourra plus supporter, alors commenceront les salutaires avertissemens par lesquels le Père céleste tâchera de rappeler à lui son fils indocile et rebelle. D'abord les alimens seront accordés à ces peuples avec épargne, ou leur seront refusés presqu'entièrement, une effroyable sécheresse frappant les terres de stérilité. C'est ce que signifie, selon Lacunza, ce mot du Prophète : *la pluie du ciel ne tombera point sur eux.* Je n'exclus point ce premier sens; mais je crois qu'il s'agit encore mieux d'une cessation de la pluie de la grâce, bien méritée par ceux qui montreront peu d'attachement à l'unité, peu de goût pour la prière, et peu d'estime pour le lieu que le Seigneur aura choisi entre toutes les contrées de la terre, pour y attacher ses principales bénédictions.

Il est clair enfin, si l'on prend la peine de réunir les deux textes, que ces premiers châtimens ne suffisant pas; que d'autres plus sévères, qui seront successivement employés, quoique l'Écriture n'en parle pas, ayant également peu d'effet; Dieu, dont la patience sera épuisée, donnera pour lors un libre cours à sa vengeance, en ouvrant la porte de l'abîme, et en rendant au Dragon la liberté. « Après cela il doit être » délié pour un peu de tems..... Après que les mille ans » seront accomplis, Satan sera délié; et étant sorti de prison, » il séduira les nations qui sont aux quatre coins de la terre, » Gog et Magog, et les assemblera pour le combat.... Ils se

(*) Voyez dans M. Duguet, XIV. Vérité sur le retour des Juifs, et dans M. Joubert, sur le lieu cité de Zacharie, pourquoi la fête des Tabernacles sera choisie préférablement à toutes les autres que célébroit le peuple Juif.

» répandirent sur la terre, et environnèrent le camp des » Saints et la cité bien-aimée. »

2. Qui croira, disent ici un grand nombre d'Interprètes, que les hommes soient assez fous pour oser attaquer dans son Palais J. C. même, maître et roi de toute la terre? Et sur cela seul on se croit fondé à traiter le règne des Millénaires de fable, de rêve, d'extravagance. Ainsi raisonne à peu près Bossuet.

A cet argument, notre Auteur oppose trois réponses qui, séparées ou réunies, le détruisent complettement.

Premièrement l'objection admet comme certain ce qui est au moins douteux. Elle suppose que ces mots, *ils se répandirent sur la terre, et environnèrent le camp des Saints*, signifient que les nations séduites par le démon, et poussées à la révolte, iront assiéger la cité sainte, la nouvelle Jérusalem descendue du ciel. Or ce point non-seulement n'est pas assûré, mais est dénué de toute vraisemblance; le sens le plus naturel étant que ces paroles regardent la ville de Jérusalem, habitée par les hommes voyageurs, dont la vûe, dont l'accès sera ouvert à tout le monde, et les Saints de la nation Juive, domiciliés dans la Judée.

Secondement, pour nier ce qu'annoncent expressément les Livres Saints, il ne suffit pas de n'avoir point une idée claire de ce qui est annoncé. Autrement, et si l'on peut révoquer en doute ce qu'on ne comprend pas, tout est livré au Scepticisme; on peut combattre impunément tous les mystères.

Troisièmement, on ne voit pas dans la réalité ce que le fait présente de si difficile à concevoir; tout s'explique aisément par la flexibilité du libre arbitre, et le progrès d'une âme qui a commencé une fois à s'écarter du sentier de la vertu.

Supposons que, le genre humain dans sa presque totalité étant déjà corrompu, le Dragon est tout d'un coup délié et tiré de sa prison. Libre, et ne connoissant pas la cause de sa liberté, ignorant ce qui s'est passé depuis mille ans, il se hâte de parcourir toute la terre pour en reconnoître l'état; il examine avec attention la conduite des hommes, et il les trouve tels absolument qu'il les a laissés, lorsqu'il a été précipité dans l'abîme. Les uns sont entièrement perdus, révoltés contre toute espèce de loi, ouvertement *schismatiques*, ou plutôt apostats. Les autres, sans violer manifestement la loi, sont livrés aux passions et à la volupté; c'est la plus grande partie des hommes. Un très-petit nombre seulement est fidèle

à Dieu. Ces observations faites, le Diable s'efforcera de mettre tout le monde dans son parti. Il en séduira sans délai quelques-uns, et, par le moyen de ceux-ci, plusieurs autres. L'incendie gagnera ainsi de proche en proche, et finira par embrâser toutes *les nations qui sont aux quatre coins de la terre*. Il tâchera de leur persuader que tout ce qu'ils ont crû jusqu'à présent ne sont que de vaines fictions imaginées par les Juifs. Il répètera souvent ce que nous lisons dans St. Pierre, deuxième Epître III. 4. *Qu'est devenue la promesse de son avènement? car depuis que nos pères sont morts, toutes choses sont comme elles étoient au commencement du monde*. Ensuite, lâchant la bride à toute sa fureur, il les soulèvera contre les Juifs, dont les artifices leur auront, dira-t-il, imposé pendant tant de siècles; et il les exhortera de réunir toutes leurs forces pour tirer de ce peuple de fourbes une vengeance éclatante. « Il les assemblera pour » le combat. Leur nombre égalera celui du sable de la mer. » Ils se répandirent sur la terre, et environnèrent le camp » des Saints, et la cité bien-aimée. » On ne voit rien dans tout cela que de très-simple et de facile à concevoir.

3. Après ce soulèvement des *nations qui sont aux quatre coins de la terre*, de *Gog et Magog*, il nous reste à considérer quelles en seront les suites. « Dieu, dit St. Jean, fit descendre du ciel un feu qui les dévora; et le diable, qui les » séduisoit, fut jetté dans l'étang de feu et de soufre, où la » Bête et le faux Prophète seront tourmentés jour et nuit » dans les siècles des siècles. »

On peut former sur ce texte deux ou trois Questions. D'abord : que signifient ces mots, Gog et Magog, employés par St. Jean? Désignent-ils la même chose que dans les chapitres 38 et 39 d'Ezéchiel, comme l'ont pensé la plûpart des Docteurs. Ensuite : ce feu qui descendra du ciel, pour dévorer la multitude qui attaquera le camp des Saints et la ville bien-aimée, descendra-t-il en même tems sur toute la terre? et fera-t-il périr tous les hommes alors vivans, aussi bien que tout le globe?

Sur la première Question, Lacunza estime que Gog et Magog ne veulent dire autre chose ici que *les nations qui sont aux quatre coins de la terre*. Mais il se trompe. *Gog* est visiblement le chef de l'expédition; *Magog* est son pays, le lieu où il règne : *Gog de la terre de Magog*, comme il est dit dans Ezéchiel XXXVIII. 2. Magog paroît être la Scythie ou la Tartarie.

Du reste, le Gog d'Ezéchiel est très-différent de celui de

l'Apocalypse; et Lacunza le prouve par des raisons invincibles.

Premièrement la défaite du Gog d'Ezéchiel est très-antérieure au Jugement dernier, puisqu'il est dit qu'après cette défaite, les Juifs ramasseront les dépouilles, les piques, et les autres armes des troupes de Gog, qu'ils brûleront, et qui leur serviront de bois pendant sept ans; au lieu que le Jugement dernier suit immédiatement et sans aucun intervalle, la destruction du Gog de l'Apocalypse.

Secondement le fait annoncé par Ezéchiel est le même que celui qui a été prédit par d'autres Prophètes, comme Ezéchiel le remarque expressément XXXVIII. 17. en adressant la parole à Gog lui-même. « Voici ce que dit le Seigneur: » N'est-ce pas toi qui es celui dont j'ai parlé dans les siècles » passés par mes serviteurs les prophètes d'Israël, qui ont » prophétisé en ce tems là que je devois te faire venir contre » ce peuple ? » Et c'est en effet ce qu'avoient prophétisé David dans beaucoup de Psaumes; Joël, ch. III; Habacuc, également ch. III; Zacharie, ch. VIII et XIV; Michée, ch. VII. St. Jean, en d'autres endroits, fait allusion à ces oracles, mais non assurément dans le chapitre XX.

Troisièmement, par toute la suite du texte d'Ezéchiel, il est démontré que l'évènement dont il fait mention a rapport au tems de la conversion, du rappel, et du rétablissement de l'universalité du peuple Juif, après lequel il se passera bien des choses, ou plutôt qui est le commencement d'un nouveau siècle, très-différent du premier.

Sur la seconde Question, on a crû, non sans quelque fondement (*), que le feu du ciel qui dévoreroit les armées réunies autour de la cité sainte, se propageroit de là par toute la terre, et y détruiroit tout ce qui a vie. Peut-être étoit-il plus naturel de penser qu'un feu semblable, envoyé directement, tomberoit sur les impies qui seroient restés dans leur pays; et, à cet égard, on peut tirer argument de ce qui est dit dans Ezéchiel, v. 6. du ch. XXXIX. Lacunza lui-même déclare qu'il a été quelquefois dans cette idée; et néanmoins il la combat. Les paroles de St. Pierre, si générales et si pleines d'énergie, ne le touchent pas, parce qu'il les détourne de leur véritable objet. Nous avons déjà sur ce point remarqué sa méprise.

XI. Il reste à examiner deux choses. Premièrement, quel sera l'état du monde après le Jugement universel; secon-

---

(*) Prudenti conjecturâ.

dement, où iront les Saints, pour y jouir de l'éternelle félicité.

Sur la première question, c'étoit un sentiment ancien, et qui est encore, dit Lacunza, très-répandu dans notre âge, que ce globe, et même les corps célestes, le soleil, la lune, les planètes, et les étoiles, rentreront alors dans le néant d'où ils étoient sortis.

Mais comme cette opinion paroît contraire à des textes évidens des Livres saints, qui nous assurent que les œuvres du Créateur subsisteront à jamais, la plûpart des Docteurs, St. Grégoire le Grand, et St. Augustin, soutiennent que notre globe et les corps célestes ne seront point anéantis, mais seulement éprouveront un grand changement, ce qu'il faut entendre principalement du globe. *J'ai reconnu*, dit l'Ecclésiaste III. 14, *que tout ce que Dieu a fait, subsiste éternellement.*

Quel sera ce changement, dont on reconnoît la nécessité? Plusieurs auteurs, et d'un grand poids, ont pensé que, par le feu de la conflagration, le globe seroit vitrifié, et deviendroit transparent jusqu'à une certaine profondeur, hors de laquelle les enfers seroient placés, selon qu'il est dit des méchans, Ps. 48, *qu'ils ne verront jamais la lumière.* Lacunza déclare qu'il ne peut pas être de cet avis, soit parcequ'il ne conçoit pas où l'on auroit puisé la connoissance d'un évènement si merveilleux, soit parcequ'un pareil fait est contraire aux notions de la physique, aucun feu, quel qu'il puisse être, soit de l'Ethna, soit du Vésuve, ou de tout autre volcan, ne pouvant réduire en verre et à l'état de transparence, une masse aussi énorme que le globe, et composée d'êtres divers, sur lesquels le feu agit diversement : sur quoi il renvoie aux Naturalistes. Buffon ne conviendroit pas de cette impossibilité, lui qui, dans son traité des Epoques de la Nature, soutient fortement que notre globe dans son origine n'est qu'une terre vitrifiée. A l'égard des autorités, nous avons le texte de St. Pierre, qui déclare expressément que, dans la combustion de la terre, le feu agira sur l'universalité du globe, et en pénétrera toute la masse; qu'il *dissoudra* même *les élémens*, c'est-à-dire les substances diverses dont les corps sont composés. Au quatrième chapitre de l'Apocalypse, St. Jean voit devant le trône de Dieu une mer transparente comme le verre, et semblable à du crystal; cette mer est le sol même du Temple, qui n'en présente pas d'autre. Au chap. xv, il voit comme une mer de verre mêlée de feu, c'est-à-dire apparemment couleur de feu, et les vainqueurs de la Bête, qui sont sur cette mer, ayant en main des harpes divines,

Ce sentiment réprouvé par Lacunza, est celui de St. Thomas, et de presque toute l'Ecole.

Sur la deuxième question, Lacunza répond d'abord que les Saints, après la résurrection, iront partout où il leur plaira, l'univers entier étant leur héritage aussi bien que celui de J.-C. leur chef. Néanmoins comme dans ce vaste empire, il faut nécessairement qu'il y ait un centre, un lieu où le souverain réside plus habituellement avec toute sa cour, et où les particuliers aient plus de facilité à se rencontrer; il n'est pas douteux, ajoute Lacunza, que, dans cette foule innombrable de globes dont l'univers est composé, il n'y en ait quelqu'un où le grand Roi établira sa résidence; et ce globe, suivant Lacunza, ne peut être que notre terre.

Il en donne plusieurs raisons.

Premièrement, le Dieu-Homme, Notre Seigneur Jésus-Christ, est sorti de cette terre, que Dieu *a donnée aux enfans des hommes* (*). C'est là qu'il s'est revêtu de l'humanité, et s'est uni a notre nature par des liens indissolubles. C'est là qu'il a instruit les mortels et par ses discours et par ses exemples, qu'il a opéré tous ses miracles, qu'il a souffert la mort pour nous, étant attaché au gibet entre des scélérats. Ne semble-t-il pas convenable qu'il jouisse pleinement dans ce même lieu des honneurs qui lui sont dûs, et que là soient manifestés éternellement son innocence, sa justice, sa bonté, sa majesté, et tout ce que renferme cette sublime qualité d'Homme-Dieu? On peut raisonner de même à proportion des cohéritiers de sa gloire, sur-tout de ceux qui, par les souffrances et par le martyre, ont porté plus particulièrement la ressemblance de leur divin modèle. « Il est » juste, dit Tertullien (**), et digne de Dieu, que ses servi- » teurs se réjouissent dans le lieu même où ils ont été affligés » et tourmentés pour son nom. » Il convient qu'ils recueillent le centuple là même où ils ont semé.

Secondement, il est hors de doute que la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui se construit actuellement dans le ciel *de pierres vivantes et choisies*, descendra un jour sur la terre, et y sera établie solidement. Les Livres sacrés nous parlent de cette demeure de Dieu et des Saints sur la terre : *Voici le tabernacle de Dieu parmi les hommes, et il habitera parmi eux*. Mais ils ne disent point que cette demeure sera limitée à un certain tems; au contraire tout ce que nous

(*) Ps. CXIII.

(**) L. 3. adv. Marc. c. 24.

lisons dans les chap. 21 et 22 de l'Apocalypse, nous assûre que cette habitation sera perpétuelle, sur-tout si on le compare avec les autres endroits de l'Ecriture dont voici quelques-uns.

« La Judée sera éternellement habitée, et Jérusalem remplie de peuple dans toute la suite des générations. » Joël, III. 20.

« Elle ne sera jamais arrachée ni détruite à l'avenir. » Jer. XXXI. 40.

« C'est-là le lieu de mon repos pour jamais; j'y habiterai, » parceque je l'ai choisie. » Ps. 131.

« Il s'asseoira sur le trône de David, et prendra possession » de son royaume, pour le relever et l'affermir à jamais par » la justice. » Is. IX. 6.

C'est la même promesse que l'Ange fait à Marie dans St. Luc: *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son Père; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.*

Troisièmement, les Auteurs les plus célèbres, soit Interprètes, soit Théologiens, admettent un renouvellement parfait de notre globe après le jugement universel: *Nous attendons,* di St. Pierre, *selon les promesses de Dieu, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera.* Mais à quoi servira ce renouvellement, si, lorsqu'il sera fait, J.-C. et les Saints vont fixer ailleurs leur demeure?

Quatrièmement, indépendamment de tous les textes de l'Ecriture, qui paroissent désigner notre terre, comme le séjour éternel des Bienheureux, il suffit de faire attention à un passage du Ps. 36, qui, par sa clarté, peut tenir lieu de tous les autres. « Les injustes périront, et la race des méchans » sera retranchée: mais les justes possèderont la terre, et ils » l'habiteront éternellement. » Et un peu auparavant. « Ceux » qui font le mal, seront exterminés: mais ceux qui attendent le Seigneur, possèderont la terre. Encore un peu de » tems, et l'impie ne sera plus; vous considérerez la place » qu'il occupoit, et vous ne l'y trouverez plus. Mais les humbles possèderont la terre, et il goûteront les délices d'une » profonde paix. » Notre Seigneur avoit sans doute en vûe ce passage, lorsqu'il disoit dans son sermon sur la montagne: *Heureux ceux qui sont doux, parcequ'ils possèderont la terre.*

Là finit l'ordre des tems; et là se terminent aussi les recherches de Lacunza.

Cet ouvrage est singulièrement précieux, en ce qu'il explique avec la plus grande clarté toutes les Prophéties, sans avoir recours à un avènement intermédiaire de J.-C., ou à un double avènement de J.-C. dans sa gloire. Ce n'est pas que j'aye jamais été fort touché de l'argument tiré du symbole, où il est marqué que J.-C. viendra *de nouveau*, ITERUM, juger les vivans et les morts; mot qui exprime simplement un fait ultérieur, sans dire s'il doit ou ne doit pas se répéter, et qui peut indiquer plusieurs avènemens, de même qu'un seul. Mais il suffit que cette objection fasse de la peine à plusieurs, pour qu'on doive se hâter, dès qu'on le peut, d'ôter de leur chemin cette pierre de scandale. J'ajoute que dans la vérité le systême de Lacunza me paroît plus conforme au texte de l'Ecriture. Nous y voyons, et il me semble que Lacunza l'a bien prouvé, que J.-C. descendra du ciel plein de gloire pour exterminer l'Antéchrist, et tirer les Saints de l'oppression; qu'alors il revêtira de leur corps et rappellera à la vie une certaine classe de bienheureux et une certaine classe de damnés; qu'il y aura ainsi une résurrection partielle, et un jugement partiel tant des vivants que des morts; qu'enfin à cette époque s'établira son règne sur toute la terre, lequel règne subsistera pendant mille ans dans une profonde paix. Il est dit qu'après mille ans cette paix sera troublée par l'intervention de Satan, qui sera délié, et tiré de l'abîme; mais nous ne voyons pas, et aucun texte n'indique, qu'à cet instant, comme plusieurs Auteurs le supposent, J. C. remontera au ciel, pour en descendre de nouveau, lors de la résurrection universelle et du jugement dernier. Il faut donc écarter cette opinion, qui ne paroît pas avoir de fondement; et tout bien considéré, il me semble que le mot d'*avènement intermédiaire* doit être rayé de la langue Théologique.

Jugement sur l'ouvrage.

Indépendamment de ce point, qui est l'objet direct des dissertations de Lacunza, son Traité nous apprend beaucoup de choses par occasion ou par digression; et en général, comme il l'observe plusieurs fois lui-même, il donne plus qu'il n'a promis.

On ne peut contester à cet Auteur une grande érudition, un jugement sain, et beaucoup de candeur. On voit en lui un homme maître de sa matière, qui a profondément étudié tous les textes qui y ont rapport, et en a saisi l'enchaînement; qui aborde franchement les difficultés, et n'en laisse aucune sans réponse.

Son style est extrêmement clair, mais négligé, diffus, incorrect, et plein de barbarismes, même de mots forgés qui lui don-

nent quelquefois un air de style macaronique: *versaverunt* (*), ont versé ou ont répandu; *consecutio importantissima* (**), conséquence très-importante, et autres semblables.

Il cite fréquemment les Auteurs Jésuites, Maldonat, Tirin, Corneille de la Pierre, Louis Dupont, Suarès, Pétau; etc. ce qui n'est pas surprenant, étant Jésuite lui-même, et nourri dans l'estime de ces Auteurs, chez lesquels il avoit puisé en grande partie son savoir Théologique. Au reste, s'il s'appuye du suffrage de ces Ecrivains, il est loin d'aprouver en tout leur doctrine; et l'on voit avec autant d'étonnement que d'édification dans ce Jésuite des idées justes sur les matières les plus importantes de la Religion, telles que le grand mystère de la vocation des Gentils et de la réprobation des Juifs, et successivement du rappel des Juifs et de la réprobation des Gentils; sur le sort futur de la ville et de l'Eglise de Rome; sur la vraie et la fausse justice; sur la foi divine et la foi humaine; sur l'essence et la distinction des deux puissances, etc.

Il cite aussi avec honneur et avec équité les bons Auteurs étrangers à sa Société, tels que Pluche, Rollin, Fleuri, et surtout Bossuet, pour lequel, même en le réfutant, il témoigne une vénération profonde.

Il ne cite jamais Duguet, à qui néanmoins Bossuet, comme la tradition nous l'a appris (***), étoit redevable de ses lumières sur la conversion du Peuple Juif; et cependant je ne puis croire qu'il ne l'ait pas lû. Ce qui me donne l'idée contraire, c'est que j'y trouve, et en deux endroits différens (****), une remarque de Duguet sur le texte de St. Paul, très-importante et très profonde, qui paroît propre à ce grand homme, quoique beaucoup d'autres l'aient répétée après lui; celle qu'il développe si bien dans son Jèsus Crucifié, T. ij. ch. vi. §. xi, n. 7 et suiv. A moins qu'on ne prétende, ce qui n'est pas impossible, que Lacunza ait découvert cette vérité par sa propre méditation.

Je ne vois qu'un endroit où la bonne-foi et la sincérité de Lacunza me paroissent en défaut; et c'est justement à la dernière page de son ouvrage, où il cite certains « Auteurs François, » hommes savans, dit-il, et religieux, qui ont donné une expli- » cation du Nouveau Testament, pour servir de préservatif » aux erreurs folles et dangereuses, répandues par Quesnel sur

---

(*) T. I. p. 387.
(**) T. II. p. 450.
(***) Racine, Hist. Eccl. T. XII. p. 162.
(****) T. I. p. 416. — T. II. p. 242.

ce divin livre * ». Probablement il s'agit du Nouveau Testament du P. Lallemant, Jésuite, composé en effet pour faire tomber celui du P. Quesnel, mais qui a mal rempli sa destination. On dirait que Lacunza, parvenu au terme de son travail, et jetant les yeux en arrière, repassant en lui-même tout ce qu'il avoit écrit, et les points en très-grand nombre sur lesquels il s'écartoit de la doctrine commune de sa Société, ait appréhendé d'être pris par ses Compagnons pour un faux frère; et que pour leur ôter cette opinion, il ait pris soin avant de finir, de leur donner un gage apparent de sa fidélité.

On voit dans tout le cours de l'Ouvrage, que Lacunza craignoit fort que son livre, s'il paroissoit, ne lui attirât des affaires. Dans son Epître dédicatoire, qui est une prière à Jésus-Christ, il conjure instamment ce divin Sauveur de le prendre sous sa protection, « dont j'ai, dit-il, d'autant plus » besoin, que je prévois avec quelque fondement que je vais « être accablé d'une foule de censures, et que je ne suis qu'un » petit homme, pauvre et obscur, sans appui, sans crédit, » sans faveur auprès des hommes, étant au contraire enseveli dans la poussière, et presque mis au rang des scélérats (**). »

Dans la Préface, il se plaint qu'ayant soumis son Ecrit à quelques Savans du premier ordre, qui l'avoient jugé irrépréhensible, d'autres Savans d'un rang inférieur, et auxquels il ne pensoit pas, l'avoient forcé de leur en donner communication, ce qu'il avoit été, dit-il, obligé de faire, pour éviter des désagrémens; et ce qui néanmoins, par évènement, lui en avoit occasionné de réels, son Ouvrage encore imparfait s'étant répandu avant le tems, plusieurs copies en ayant été tirées, et portées çà et là, même une au-delà des mers, et dans un autre monde, c'est-à-dire, dans l'Amérique Espagnole, où elle avoit fait du bruit. Il observe que celui qui avoit envoyé si loin cet Exemplaire, et qu'il peint comme un homme très-indiscret, quoique doué de bonnes intentions, y avoit fait de son chef *des additions et des retranchemens*. Et

---

(*) Sapientibus et religiosis è Galliâ viris, qui novum Testamentum ideò interpretati sunt, ut eorum interpretatio tanquam præsens remedium esset in Quesnellum, super eodem divino libro periculosis erroribus delirantem. T. III. p. 465.

(**) Nam subsidio eò magis indigeo tuo, quòd prævideo non sine fundamento plurimis me obrutum iri censuris, et contrà sententiam hominum judiciis, quòdque homunculus sum pauper, et obscurus, nullo patrocinio, nullâ gratiâ, nullo hominum favore pollens; imò in terræ pulvere sepultus, et quodammodò cum sceleratis reputatus.

là-dessus il prie ceux entre les mains desquels tombera cet Exemplaire, de vouloir bien le supprimer. J'aimerois à croire que le passage remarqué à la pag. 465. du T. III, est une de ces *additions* faites par l'homme indiscret; mais il se trouve malheureusement dans l'Ouvrage que l'Auteur avoue et reconnoît pour sien.

Quoi qu'il en soit, et malgré cette tache qu'on voudrait ne pas rencontrer dans l'Ouvrage de Lacunza, où nous avons aussi relevé quelques méprises, ce Traité n'en est pas moins excellent, plein de lumières, et le plus complet, le plus approfondi que nous ayons sur la matière des derniers tems.

Il seroit à souhaiter qu'on nous donnât une Notice de l'Auteur, de son ouvrage, et des autres qu'il a pû composer; c'est un service que nous ne pouvons attendre que des Savans d'Italie.

Quelques détails sur l'Auteur.

Nous avons depuis reçu cette Notice, un peu succincte, mais suffisante néanmoins pour nous faire connoître Lacunza; et nous croyons devoir la communiquer au Public.

Dom Emmanuel Lacunza, Auteur de l'Ouvrage dont on vient de rendre compte, naquit d'une famille noble, le 19 Juillet 1731, à St. Jacques, capitale du Chili en Amérique. Ses parens, peu avantagés du côté de la fortune, l'étoient beaucoup du côté de la vertu. Ils mirent le plus grand soin à élever leur fils d'une manière Chrétienne. Envoyé à l'école des Jésuites dès l'âge le plus tendre, il y apprit à lire, à écrire, et un peu de grammaire latine. A 13 ans il passa dans leur Collège de St. François-Xavier, très-fréquenté par la jeune noblesse de ce Royaume. L'époque de son entrée coïncidoit avec celle où commençoit un cours triennal de philosophie; il s'y livra avec ardeur, et soutint avec distinction des thèses en 1744. A cette étude, succéda celle de la Théologie. Alors il déclara sa résolution d'entrer dans la Compagnie de Jésus; il demanda pour cet effet l'agrément de ses parens, qui répugnoient à sacrifier un fils unique: mais leur piété solide, et la soumission à la volonté de Dieu l'emportèrent sur la tendresse paternelle et maternelle; et, de leur consentement, il fut admis dans la Société, le 7 septembre 1747. Après les deux ans de Noviciat, il prononça ses vœux, et fut envoyé au *Juniorat* de Bucalémy, situé dans une campagne, à deux petites journées de Saint-Jacques. On appeloit *Juniorat*, chez les Jésuites, des collèges où les jeunes profès alloient étudier la réthorique et s'exercer à l'éloquence. Lacunza ne fut pas à portée d'en tirer beaucoup de fruit; car

à peine y avoit-il été cinq mois, que ses Supérieurs le rappelèrent dans la Capitale, pour s'y livrer à l'étude de la Théologie et de la Morale, ce qui dura quatre ans. En 1754 il passa au Collège de Saint-Paul pour y faire son second Noviciat. Elevé au Sacerdoce, il commença à exercer le Ministère, sans toutefois y montrer la ferveur qu'on attendoit de lui. Sa vivacité s'accommodoit peu du silence de la retraite, et de cette continuité de soins nécessaires pour bien remplir les devoirs de son état. Sa négligence lui attira plusieurs fois des réprimandes de la part de ses Supérieurs, qui, pour l'en punir, l'envoyèrent au Noviciat remplir la fonction subalterne de maître de lecture et d'écriture. Le mécontentement qu'il en éprouva l'auroit déterminé à quitter les Jésuites, s'il n'avoit été retenu par les larmes de sa mère, et par les conseils de plusieurs de ses Confrères, qui l'aimoient tendrement, et dont un, porte la Notice, encore vivant à Imola, jouit, à l'âge de 91 ans, de la santé du corps et de celle de l'esprit.

Cette maison de Noviciat, située dans un faubourg de la ville de Saint-Jacques, en étoit séparée par un large canal. Outre les Novices, trois Prêtres y étoient occupés à l'enseignement et au Confessional. De ce nombre étoit Lacunza, qui, chargé pendant quelques années d'instruire de petits garçons, et fatigué de cette besogne, s'efforça de charmer ses ennuis, en cultivant la Géométrie et l'Astronomie, mais avec peu de succès, parce qu'il manquoit de maîtres, de bons livres, et d'instrumens. Ce goût pour la science des Astres paroît lui être resté toute sa vie, et il se remarque sensiblement dans le plan même de son Ouvrage, où entreprenant de dévoiler les mystères du monde futur, il regarde ce monde comme un ciel qu'il s'agit de déchiffrer; les différentes prophéties qui en renferment les détails, comme autant de phénomènes qu'il faut expliquer; et l'avènement glorieux de Jésus-Christ, antérieur à la fin du siècle, comme la clé qui seule peut en donner l'intelligence.

Du Noviciat, il fut appelé à la ville pour confesser, assister les moribonds, et quelquefois prêcher, sur-tout dans les Missions éloignées, ainsi qu'il étoit d'usage chez les Jésuites, qui, dans ces courses lointaines, livrés aux travaux les plus pénibles du Ministère, revenoient ensuite goûter quelque repos dans le Collège de la Capitale.

Lacunza, comme prédicateur, obtint beaucoup d'applaudissemens; son éloquence brilloit sur-tout dans les panégyriques, ce qui lui concilia l'affection du savant M. Emmanuel

Aldaï, Evêque de Saint-Jacques. Néanmoins son style, selon l'auteur de la Notice, avoit la teinte du seizième siècle; et cette manière d'écrire, continue-t-il, se fait remarquer également dans son Traité sur l'avènement glorieux de Jésus-Christ.

Le 2 février 1766 fut l'époque de sa profession solemnelle. L'année suivante, expulsé, comme tous les Jésuites, des États de la domination Espagnole, il vint avec plusieurs de ses Confrères du Chili se fixer en Italie, à Imola, dans la Romagne, pour y finir ses jours. Dans le cours des trois années qui précédèrent la suppression définitive de sa Compagnie, et les deux années suivantes, il vécut comme ses Confrères dans une sorte d'oisiveté, à laquelle le condamnoient l'ignorance de la langue du pays, le manque de livres, et l'Encyclique du Pape Gauganelli, qui interdisoit à tous les Jésuites l'exercice du Ministère ecclésiastique, et presque les occupations littéraires.

Après cinq ans de séjour à Imola, Lacunza séquestré volontairement de toute société, se logea quelque tems dans un faubourg; puis, dans l'enceinte et près des murs de la ville, deux chambres à rez-de-chaussée lui fournirent une retraite encore plus solitaire, où pendant plus de vingt ans il a vécu en véritable anachorète.

Pour n'être pas distrait dans son plan de vie, il se servoit lui-même, et n'accordoit à personne l'entrée de sa demeure. Son usage fort singulier étoit de se coucher à la pointe du jour, ou peu avant, suivant les saisons. Peut-être entraîné par son goût d'Astronomie, étoit-il bien aise de demeurer sur pié, tant que les astres paroissoient dans le ciel; ou peut-être regardoit-il ce tems de recueillement et de silence, comme plus favorable à l'étude. Il se levoit à dix heures, disoit la Messe, puis alloit acheter des comestibles, les emportoit, s'enfermoit, et les apprêtoit lui-même. Le soir, il faisoit toujours seul une promenade à la campagne. Après son souper, il alloit comme en cachette, passer quelques momens chez un ami; et, rentré chez lui, il étudioit, méditoit ou écrivoit jusqu'à l'aurore. Tel fut son régime invariable jusqu'au 17 Juin 1801, époque de son décès. Dans une fosse contenant peu d'eau, près des bords de la rivière qui baigne les murs de la ville, son cadavre fut trouvé le matin, couché à plat ventre, et engourdi; on présume qu'il y étoit tombé la veille, en allant faire sa promenade ordinaire.

J'ai hésité quelques instans si je parlerois de cette circonstance : tant on est généralement porté à mal augurer de

ceux qui ont fait une pareille fin! Mais il faut une bonne fois renoncer à ce préjugé aussi injuste que téméraire, qui aboutiroit à nous faire douter du salut de beaucoup de personnes dont le nom est en bénédiction dans l'Eglise, de plusieurs même avec qui nous avons vécu, et dont nous honorons, dont nous chérissons le plus la mémoire. La meilleure préparation à la mort est celle de tous les jours, non celle du moment, souvent suspecte, et presque toujours insuffisante. Eh! quel sujet de craindre? ou au moins, que de raisons d'espérer à l'égard d'un Prêtre qui, au témoignage de ceux qui l'ont connu, menoit une conduite irréprochable; qui, retiré presque entièrement du monde, n'avoit point de part à sa corruption; dont tout le tems étoit partagé entre la prière et l'étude, et qui, dans cet état, célébrant tous les jours les Saints Mystères, étoit muni tous les jours du Saint Viatique, destiné à nous soutenir dans nos derniers instans! L'essentiel est d'être toujours prêt, et d'avoir sa lampe toujours allumée. Avec de telles dispositions, la mort peut être promte; elle peut être subite: jamais elle n'est imprévue, et c'est l'à prepremment ce qui ett à redouter.

Voilà à quoi se réduisent les détails peu étendus, mais certains, qu'on a pû recueillir sur le Père Lacunza. On ne le signaloit pas comme un homme de talens éminens; et par là s'explique le peu de crédit de son ouvrage parmi ses Confrères. Mais ils le citent comme un homme de vie exemplaire. Quelques personnes le taxent de témérité, d'avoir entrepris d'écrire sur les livres saints, sans connaître le grec, l'hébreu et les autres langues Orientales. Mais, observe avec raison le judicieux auteur de la Notice, sait-on si dans sa solitude, par le secours des livres seuls, il n'avait pas appris au moins le grec et l'hébreu?

D'après quelques parties de son traité, continue l'auteur de la Notice, dont j'ai entendu la lecture à Milan, je crois qu'à un talent très-distingué et original, le Père Lacunza unissait une connaissance profonde de la Sainte-Ecriture. Il semble qu'elle soit toute entière présente à son esprit; ses citations, heureusement adaptées au but de son travail, offrent des applications échappées peut-être aux interprètes les plus renommés pour le savoir et la sagacité.

Quant au mérite de l'ouvrage, dit encore l'auteur de la Notice, je m'en réfère au jugement du savant abbé D. Raimond Ximénès, qui l'ayant lû, relû, et bien médité, en fait un grand éloge. Il ajoute néanmoins que ce traité, écrit d'abord en Latin, puis en Espagnol (il semble que Lacunza auroit dû plutôt le composer dans sa langue maternelle), sortit

indigeste et incomplet de ses mains, par une surprise qui lui fut faite. Lacunza l'ayant communiqué à quelques personnes, on en fit des copies, dont quelques-unes passèrent en Amérique, et y firent du bruit. Dans sa préface, il se plaint, comme on a vû, de ce procédé, et invite les personnes équitables à supprimer ces exemplaires qu'il désavoue. Ce que nous avons n'est, suivant le docte Ximénès, qu'une partie imparfaite d'un plus grand ouvrage; c'est moins un traité qu'un recueil de pensées que l'auteur avait écrites pour ne pas les oublier, mais avec le projet de les mettre en œuvre, et de donner à son travail une marche méthodique. Je ne vois pas ce que Lacunza aurait pû faire de plus complet; l'ouvrage ne pèche assurément pas du côté de la méthode. Lacunza ne dit nulle part que le traité qu'il présente soit un morceau détaché d'un plus grand ouvrage. Il observe seulement, après avoir exposé en détail les preuves de son système, auxquelles il donne le nom de Phénomènes, et qui sont au nombre de dix, qu'il en avait marqué jusqu'à vingt-quatre, qu'il se proposoit de traiter en détail; mais que celles-ci lui paraissant plus que suffisantes, et l'ayant longtemps occupé, il croit superflu d'en donner un plus grand nombre. Je crains que D. Ximénès ne confonde le traité complet que nous avons, et auquel Lacunza paraît avoir mis la dernière main, avec l'ébauche et l'espèce d'essai qu'on a publiée contre son gré. Suivant le même Savant, un copiste avec bonne ou mauvaise intention, se serait permis d'y faire des additions contraires à l'intention de l'auteur, dont elles défigurent le travail. Ceci me semble encore ne pouvoir être appliqué qu'à l'imparfaite ébauche que Lacunza dans sa Préface appèle *adversaria prima*, et où il se plaint, comme je l'ai déjà dit, qu'un éditeur indiscret avait fait des additions et retranchemens. (*)

A ce premier jugement, l'auteur de la Notice joint celui d'un autre savant, l'abbé D. Louis Carillo, qu'il dit être d'un grand poids. L'ouvrage de Lacunza est, aux yeux de l'abbé Carillo, très-ingénieux, et son sentiment bien fondé; mais il ne croit pas que le temps opportun pour le publier, soit venu. Quand viendra-t-il? Les vérités relatives aux derniers temps de l'Eglise, ont deux faces; l'une consolante, qui est faite pour plaire à tout le monde; l'autre terrible, qui ne saurait convenir à beaucoup de personnes. Est-il nécessaire

(*) Huic ipsi exemplari impolito et informi additæ et detracta plura fuerunt, præ illius libito et voluntate, qui etc. *Lacunza in Præf.*

pour les publier, que la généralité des lecteurs se trouve réunie dans la même opinion ? Il faudrait attendre pour cela que tous les événemens fûssent accomplis.

Je sais, dit en finissant l'auteur de la Notice, que beaucoup de gens blâment le système de Lacunza. Les uns n'ont lû que des copies défigurées et subreptices ; les autres, qui le censurent sans l'avoir lû, sont guidés par un sentiment de piété louable dans son principe, toute nouveauté en matière de dogme leur paraissant dangereuse. Je pense de même ; mais, sans se laisser entraîner à tout vent de doctrine, ne doit-on pas des hommages aux vérités nouvelles qu'il est possible de découvrir ? L'écriture est un vaste champ ouvert à nos recherches. Certaines vérités y sont déposées, exprimées en termes clairs, et enseignées uniformément par la tradition; elles servent de fondement à notre foi. D'autres plus obscures sur lesquelles il n'y a point de tradition, mais seulement des sentimens divers, et des opinions incertaines, s'y rencontrent également. Celles-ci sont proprement l'objet du travail des Commentateurs ; et lorsqu'à force de méditations, ils sont parvenus à les déterrer, à les dégager de ce qui les offusquoit, et à les mettre en évidence, sans blesser aucunement les premières, on doit sans doute leur en témoigner de la reconnaissance, bien loin de leur savoir mauvais gré de leur peine, de même qu'on doit à la vérité, aussitôt qu'elle se montre, soumission et acquiescement.

La main respectable qui nous a transmis cette Notice, y a fait une addition qu'on ne doit point passer sous silence : « Lacunza, homme de prière et voué à l'étude, avoit une » dévotion spéciale envers St. Jean l'Evangéliste, qu'il ap» peloit son guide dans l'interprétation des passages difficiles » des Livres Saints. »

Nous apprenons encore, et c'est le dernier fait qui nous est transmis au sujet de Lacunza, que le texte Espagnol de son traité a été imprimé à Buénos-ayres il y a quelques années. On n'a pas fait parmi nous le même honneur au texte Latin; mais il en circule beaucoup de copies, principalement en Italie. Etrange destinée de cet Auteur! Il passe la première moitié de sa vie en Amérique, la seconde en Europe ; peu connu dans l'une, presque inconnu dans l'autre. Et, après sa mort, son nom devient célèbre par-tout, aussi bien que son ouvrage. C'est un flambeau qui, pour jetter sa lumière, sembloit attendre la rupture du vase qui le renfermoit ; c'est un soleil qui, long-tems obscurci, finit par éclairer à la fois les deux hémisphères.

8

Nouveaux détails sur l'ouvrage de Lacunza.

Depuis que ceci est écrit, nous avons reçu encore de nouveaux renseignemens sur l'Ouvrage de Lacunza.

Cet ouvrage a été réellement imprimé en Espagnol, non pas en Amérique et à Buénos-ayres, mais en Europe et à Londres, 4 vol. in-8°, grand format. J'en ai vû le premier volume. Il a pour titre : *La Venida del Mesias en gloria y mayestad* (la venue du Messie avec gloire et majesté), Londres 1816, chez Charles Wood, passage de Poppin, rue Fleet. Il est parfaitement exécuté, en beau papier et beaux caractères.

On lit en tête deux pièces qui manquent au Manuscrit qu'on m'a communiqué, et sur lequel j'ai fait mon analyse.

La première en Espagnol est une Préface de l'Editeur (l'Envoyé Américain du Gouvernement de Buénos-ayres à Londres). Il y dit que l'ouvrage de l'abbé Lacunza, sous le nom de Ben-ezra, s'étant répandu en Ms. dans les Provinces de Rio de la Plata, y fut très-accueilli par les gens de lettres. La clarté, la solidité, la nouveauté de ce traité, en firent desirer vivement l'impression. Mais, dit l'Editeur, on ne jugea pas que cela pût être bien exécuté par les presses de Buenos-ayres, et l'on projetta de le faire en pays étranger.

Peu de tems après, le bruit se répandit qu'il avoit été imprimé en Espagne, à l'île de Léon, près Cadix. Après bien des recherches, on parvint à s'en procurer un Exemplaire en deux petits volumes; mais l'examen fit voir qu'ils ne contenoient que la première partie de l'ouvrage et quelque chose de la seconde. Le lieu et la date de l'impression n'étoient pas indiqués; ce qui annonçoit une édition furtive, antérieure à la déclaration de la liberté de la presse, faite par les Cortès. Cette impression étoit défigurée par une multitude de fautes typographiques, par des répétitions, et (ce qui étoit bien plus intolérable) par des phrases erronées et hérétiques, à tel point que plusieurs attribuoient à Jésus-Christ ce qui étoit dit de l'Antechrist, et réciproquement; d'où il paroît que le Manuscrit sur lequel on avoit imprimé étoit extrêmement défectueux.

Alors on revint au projet de faire faire en pays étranger une édition soignée. A cette époque, continue l'Editeur, je fus obligé de venir à la Cour de Londres, et je résolus d'y faire imprimer ce traité qui, important par son objet, étoit propre d'ailleurs à donner une juste idée des talens des Américains, qu'il étoit bon de faire connoître, après sur-tout qu'un député Européen des Cortès avoit eû dans une séance la scandaleuse effronterie de demander à quelle classe de

brutes appartenoient les Américains. Un ami avoit un Exemplaire correct du Manuscrit; et il a servi à publier l'ouvrage, qui a été traduit, selon l'Editeur, dans toutes les langues cultivées de l'Europe. Il cite là dessus le témoignage de Dom Nicolas de la Cruz, dans son Voyage d'Italie, T. v. L. xi. C. 2. p. 61. C'est une assertion plus que hasardée du Voyageur. Nous savons tous très-bien que l'Ouvrage n'a pas été traduit en François. Il ne paroît pas davantage l'avoir été en Italien, ni en Anglois, ni en Allemand, ni dans aucune autre langue de l'Europe. L'Editeur ajoute qu'il se réfère, sur le mérite de l'Ouvrage, au jugement de Dom N. de N., également Américain, qui l'a traduit en Latin.

La seconde pièce est une lettre de ce traducteur à Lacunza lui-même, qui paroît destinée à servir de Préface à la traduction, et qui, par cette raison, devroit se trouver en tête de tous les Manuscrits Latins. Mais on l'en a retranchée, au moins dans ceux qui circulent en Italie, apparemment par prudence, pour ne point attirer l'attention sur le traducteur, qui vouloit rester inconnu; ce qui a donné lieu à l'opinion généralement répandue chez les Italiens, même parmi les Savans, que le texte Latin est l'original.

L'Epitre est intitulée: *Joanni-Josaphato Ben-Ezra Christophilus Thocastichenus.* On se souvient que Ben-Ezra est le nom de guerre, sous lequel Lacunza s'étoit déguisé; Christophile est le nom supposé d'un Prêtre son ami, auquel il adressoit son ouvrage. Il le qualifioit *Attico-Romanus;* ici le Prêtre se qualifie lui-même *Thocastichenus.* J'ignore absolument ce que signifient ces deux noms, qui pourroient fournir des indications pour reconnoître la personne.

Après un éloge de l'ouvrage, que le traducteur annonçe être approuvé et estimé par un grand nombre de Théologiens du premier ordre (*); après la réfutation du reproche de nouveauté, dont il convient avoir été frappé lui-même dans le principe, mais qui a disparu entièrement à la vue des savantes dissertations que l'auteur a insérées dans sa première partie; après quelques considérations enfin sur l'utilité du traité, il dit que tout son regret avait été qu'un Ouvrage de cette importance fut écrit en langue Espagnole, qui, quoique belle, était renfermée dans un territoire assez étroit; que l'idée lui était venue en conséquence de le faire

(*) Plurimorum primi in rebus Theologicis subsellii sapientûm, nedum calculis absolutum, sed verissimis etiam laudibus commendatum.

passer dans un idiôme plus répandu ; et qu'après avoir communiqué son dessein à l'auteur, avec son agrément, et de l'avis de leurs amis communs, il avait entrepris de traduire l'Ouvrage en Latin (*a*).

Il demande grâce sur la rudesse de son style aux gens de lettres Européens, et il reclame la même faveur pour Lacunza lui-même, sur ce qu'ils sont tous deux Américains, l'un du Chili, l'autre du Mexique, où ils ont été élevés (*b*). L'auteur du texte Latin a en effet, comme je l'ai remarqué, besoin de cette indulgence. Quant à Lacunza, je m'en rapporte aux Lecteurs Espagnols.

J'aurais désiré connoître le nom de ce Traducteur, que l'Editeur de Londres a laissé en blanc dans sa Préface. Il n'a pas été possible de le découvrir. Je soupçonne que c'est un Confrère de Lacunza, réfugié comme lui dans la ville d'Imola, peut-être l'ami qu'il alloit visiter tous les soirs, comme le dit la première Notice, et avec lequel il s'entretenoit sans doute de son ouvrage.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui bien constant que l'Ouvrage a été composé en Espagnol, comme le bon sens me l'avait fait présumer, et que le texte Latin n'est réellement qu'une traduction, quoiqu'il passe en Italie pour l'Original.

(*a*) Hoc mecum ipso iterùm ac sæpiùs reputanti displicebat sanè, quòd ejusmodi opus nonnisi Hispano idiomate esset conscriptum. Est quidem idioma istud pulchrum, elegans, abundans, grave et plenum majestatis, sed tamen arctis quibusdam limitibus conscriptum : undè operis utilitas non poterat ultrà illos diffundi aut promanare. Cupiens igitur pro virium mearum tenuitate symbolam etiam aliquam conferre, te priùs consulto, et annuente, et ex communium amicorum consilio, negotium in me suscepi transferendi hoc tuum opus ab Hispano in Latinum sermonem, qui notus est magis in toto terrarum orbe, et sacerrimis rebus pertractandis accomodatior.

(*b*) Dabunt etiam veniam cultissimi Europæi, si quidem styli nostri barbarie et rusticitate offendantur, dùm sciverint nos homines esse Americanos, te nempè Chilensem ad Mapochium fluvium (*Rio Maypo, rivière de St. Iago, capitale du Chili, patrie de Lacunza*); me autem Mexicanum propè Chiapulicum quod vocant fretum (*Province de Chiapa dans le Méxique*) educatos.

TEXTE ORIGINAL DE VIEIRA,

ci-devant traduit page 85 et suivantes de l'Analyse.

FIGURAM et figuratum posse convenire et esse simul (quod communiter negatur), sublatâ significatione futuri, quis ambigat? Nonne in eâdem simul aulâ aspectabilis esse potuit, et magnus Alexander, et ejus effigies, vel in tabulâ Apellis, vel in statuâ Lysippi ?.... Ita quoque in uno eodemque templo, et antiqua, et præsens sacrificium, illa tanquam figura, istud tanquam figuratum, mutatâ tantùm conditione temporum, conjungi et inesse posse non dubitamus. Et quemadmodùm sponsa futuri sponsi imaginem ipso jam præsente, retinere potest, in hunc totum amorem suum referens, in illam verò solam artis et similitudinis admirationem : ita Ecclesia, et legalia sacrificia alicubi, et Sacramentum Corporis Christi simul conservare poterit, in illis solùm figuram et similitudinem admirans, in isto sponsi sui præsentiam, veritatem suspiciens atque adorans.

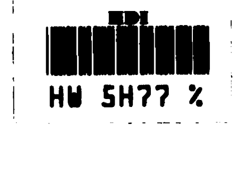
Aïo quod me vidisse memini. Recurrente anno salutis 1650, Innocentio X. summo Pontifice, extructum est Romæ in templo dicato Nomini Jesu, pro solemnitate 40 horarum, eâ quâ solet magnificentiâ, theatrum amplissimum, furtivis ignibus, ut illius artis est, prospectum augentibus, in quo Salomonis templum mirificè repræsentabatur. In inferiore ejus parte videre erat Salomonem ipsum, ministrantibus Sacerdotibus et Levitis, ritu patrio sacrificantem : in superiori verò eminebat de medio nebulæ, circumfusis undique radiis, panis verus qui de cœlo descendit, Christiano ritu consecratus, quem solum immensa concurrentis populi multitudo, civium et peregrinorum, flexis genibus, et tunsione pectoris profundissimè adorabat. Quâ quidem rei imagine nihil illustrius cogitari aut fingi potuit ad templum Ezechielis concipiendum, ejusque legalia sacrificia, cum fide præsentis Ecclesiæ, et lege gratiæ concordata. Ibi enim figura et figuratum, sol et umbra, unum sacrificium et multa sacrificia simul visebantur; illud verum, ista adumbrata; illud ad cultum et adorationem, ista ad pompam tantum et spectaculum.

Quòd si in eo theatro sacrificia legalia Salomonis non futurum Christi sacrificium, sed olim præfiguratum, jam præsens, ostendebant; cur de templo Ezechielis, et ejus sacrificiis, citra ullum fidei periculum, in eumdem modum philosophari non licebit? Sed majus adhuc, et fortius habemus exemplum, si ad ipsam cœnam Domini recurramus. Ibi enim in eodem cœnaculo, et in eâdem mensâ, quæ fuit Christiani sacrificii primum altare, et Agnus paschalis immolatus est, et divinissimum Sacramentum institutum ; in eodem loco et tempore, et figura cum figurato, et umbra veteris legis cum maximo novæ mysterio, hoc est cum Corpore Christi, conjuncta.

Sed quorsùm, dicet aliquis, aut quâ operis necessitate, vel pretio, ista corporis et umbræ, figuræ et figurati conjunctio? Certè ut ex eâ reciprocâ repræsentatione latentia in antiquis umbris, figuræque mysterii aliquandò patefiant, ac penitùs innotescant, et tota superni Artificis idea cum

magnâ ejus laude perspiciatur. Enim verò cùm infinita propemodùm sit legalium cæremoniarum varietas et multitudo, et omnia ad significanda novæ legis mysteria, ipsaque significatio præcipuè à Deo intenta; profectò minùs rectè de divino consilio, providentiâque sentiret, qui nunquam ea plenè revelanda existimaret. Quid enim alienum magis à mente, non dico divinâ, sed quâvis aliâ rationis participe, quàm legem integram ad significandum instituere, cujus tamen significata perpetuò ignoranda sint? Scio multa de eâdem significatione, tùm ab antiquis Patribus, tùm ab aliis interpretibus, vel sparsim, vel plenis commentariis scripta esse, et exactissimè omnium ab eruditissimo Ribera. Sed quanta in eis difficilia, quanta obscura, quanta parùm cohærentia, et sæpè repugnantia! Et, quod magis est, omnia incerta et dubia, tanquam ab humanâ conjecturâ excogitata; et, proüt unusquisque in suo sensu abundat, ubique discordantia.

FIN.


HW 5H77 %

